



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



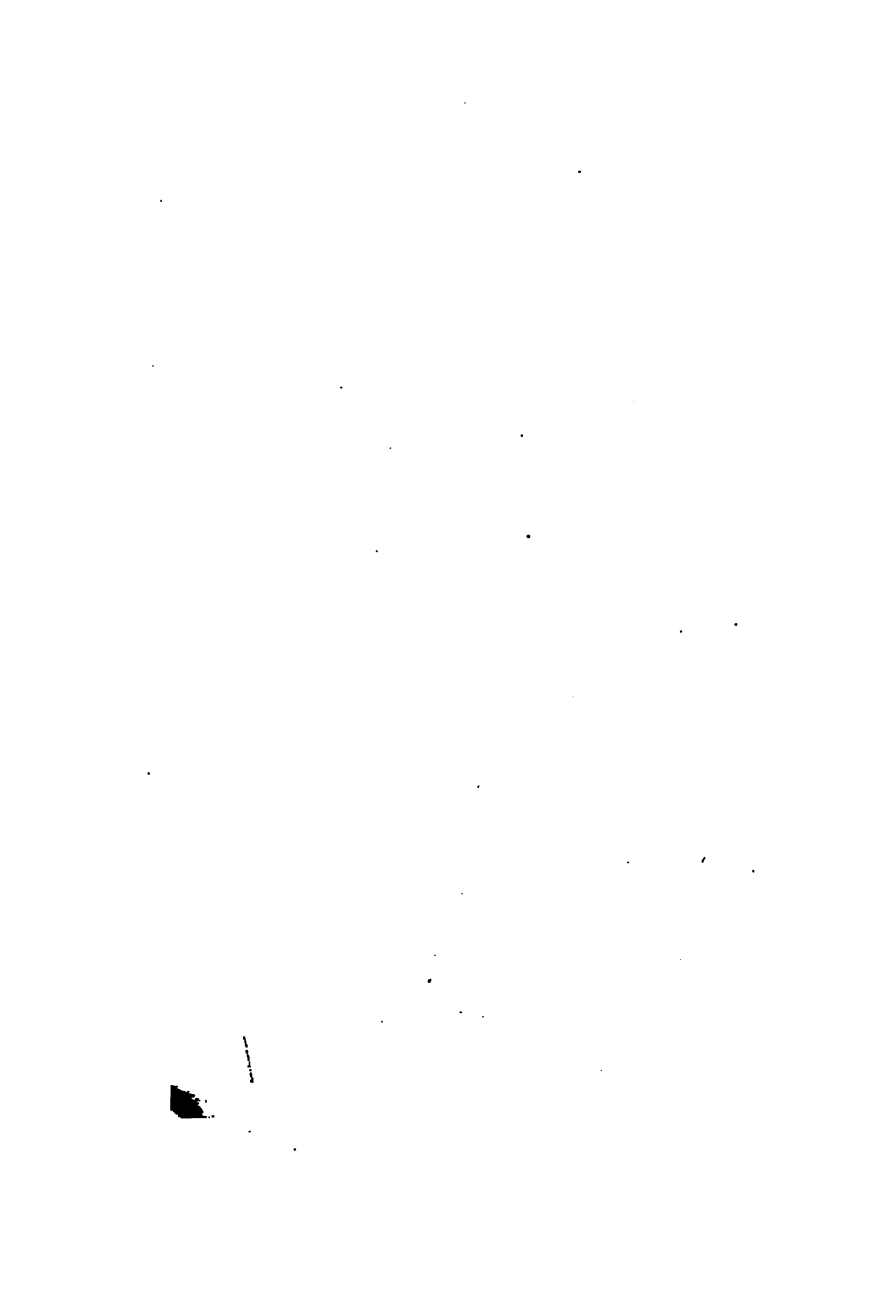
295. b. 31.



16

295 b 31

Charpentier L.







C A U S E S
DE LA DECADENCE
DU GOUT
SUR LE THEATRE.

P R E M I E R E P A R T I E .

2^e m. 35^e /m. 15^e / 88.

THE
LIBRARY OF THE
UNITED STATES DEPARTMENT OF AGRICULTURE
WASHINGTON, D. C.
1904

CAUSES DE LA DECADENCE DU GOUT

SUR LE THEATRE.

Où l'on traite des droits, des talens, & des fautes des Auteurs; des devoirs des Comédiens, de ce que la Société leur doit, & de leurs usurpations funestes à l'Art Dramatique.

PREMIERE PARTIE.



AU PARNASSE FRANÇOIS

& se trouve à PARIS.

Chez DUFOUR, Libraire, Quay de Gêvre
la quatrième Boutique en entrant par le
Pont Notre-Dame, à l'Ange Gardien.

M. D C C. L X V I I I.





AVERTISSEMENT.

ON a cherché avec soin les causes de la décadence des Sciences & des Arts. Mais il nous semble que pour les découvrir on a fait beaucoup d'incursions inutiles dans des pays étrangers. Ces causes sont chez nous & sous nos yeux. Elles ne sont la plupart autre chose que les causes même des progrès des Arts. Ce qui a contribué à les faire fleurir , a ramené ensuite les ténèbres de l'ignorance. La connoissance des règles que nous prenons ici pour exemple , nous convaincra de cette vérité.

L'homme de génie , guidé par un sentiment pur , par un enthous-





RTISSEMENT.

a cherché avec soin les
le la décadence des Scien-
es Arts. Mais il nous sem-
e pour les découvrir on a
aucoup d'incursions inuti-
is des pays étrangers. Ces
sont chez nous & sous nos
Elles ne sont la plupart
chose que les causes mé-
es progrès des Arts. Ce qui a
ribué à les faire fleurir, a
ené ensuite les ténèbres de
norance. La connoissance de
gles que nous prenons ~~ici~~
emple, nous convainc de
ette vérité.

L'homme de génie, ~~par~~
sentiment pur, ~~ne~~

(ij)

fiasme qui tient de l'instinct , fuit les principes de son art , quoique leur influence soit insensible. Homère savoit toutes les règles du sublime & de la poésie , parce qu'il avoit l'idée du beau , mais il sembloit ne s'occuper que du dernier. Tous les grands hommes qui sont venus après lui , s'abandonnant au seul enthousiasme , ont enfanté des chef-d'œuvres. Mais ceux qui ont sacrifié cette fureur divine à l'observation des préceptes , ou ceux qui éclairés par ceux-ci , n'étoient point animés par celle-là , n'ont fait que de froides compositions. » Il en » est ; dit Longin , du sublime » comme d'une richesse immense , » où l'on ne prend pas garde à » tout de si près , & où il faut » malgré qu'on en ait , négliger » quelque chose. *

Que produisent les règles dans un Auteur? Rien, ou du médiocre. Rien : si elles ne l'empêchent pas de se livrer tout entier à son génie. Alors elles ne sont pour lui que ce qu'elles étoient à l'égard d'Homère. Du médiocre : qui ne sçait que ces pédantes minutieuses enchaînent le génie par une exactitude languissante , par une attention qui refroidit , par des scrupules qui découragent.

Avec trop de régularité on mérite le reproche que Pline le jeune faisoit à un Orateur de son tems : » Il n'a pas d'autre défaut , » disoit-il , que celui de n'en avoir » point ; & c'en est un très-grand. Il n'y a guère d'homme de sens qui ne préférât des traits de génie , suivis de quelques fautes , à une composition qui ne seroit que régulière. Quoi de plus ennuyeux qu'une *allure* compassée au gré des élémens ? L'esprit hu-

(iv)

main aime les secouffes , & les grands mouvemens. S'il falloit lire une mauvaise pièce , ou un livre plein d'un bout à l'autre de beautés de même force , je choisirois le premier. Je demeurerois plutôt aveugle toute ma vie , que d'être condamné à fixer toujours le soleil.

» Je ne trouve pas , dit Montagne ,
» grand choix entre ne sçavoir
» que mal dire , ou ne sçavoir que
» bien dire. «

Pourquoi donc passer la moitié de sa vie à limer un ouvrage ? Si les premiers efforts ne le rendent pas bon , il ne le fera jamais. Or ne travaille que le foible , que le médiocre. L'excellent se présente à la plume tout fait. Que de sens dans ces mots d'un Roi de Perse

*Veux-tu faire mieux que tu ne
peux !*

On profite plus à lire ou à entendre une bonne pièce , qu'à étudier le meilleur traité d'élo-

(v)

quence. Les vrais génies ont moins besoin d'être instruits qu'aiguillonnés. Les principes ne leur disent que ce qu'ils sentent, & ne sont tels que parce qu'ils le sentent. En lisant un beau discours, on essaye ses forces. On se compare à l'Orateur, on prend la plume, on ajoute, on retranche, on fait une harangue. Au spectacle d'un beau drame, le sentiment s'éveille, digère pour ainsi dire, & met dans la balance du goût, les traits qui le frappent. Plus d'un Avocat, plus d'un Poëte, en sortant d'un beau plaidoyer, ou du théâtre, ont été animés au travail, & y ont beaucoup mieux réussi que dans d'autres moments.

Voulez-vous peindre en grand ? Elevez votre ame, méditez & voyez : abandonnez-vous alors, dit encore Montagne, à vos franches allures. Sécouez le joug de

l'autorité & des Maîtres. *

Les siècles qui servent d'époque à la décadence du goût, abondent en principes, & manquent de bons ouvrages. C'est que la gloire des beaux siècles a inspiré à ceux qui les suivent, le désir de se faire aussi une espèce de fortune, en ramassant & en publiant les moyens que les grands hommes ont mis en usage pour plaire. Peu capables de rien composer qui approche de leurs chefs-d'œuvres, on veut au moins montrer qu'on en connoît les beautés. D'où il arrive que ceux qui ont plus de présomption que de capacité, se persuadent, contre l'expérience, qu'avec une grande théorie on ne peut faire d'ouvrages pitoyables : que ceux qui ont un peu

(*) *Relictis Magistrorum auctoritatibus.*
Quintilien.

(vij)

plus de talens que de suffisance ;
ou un véritable génie n'osant en-
freindre les loix , perdent des an-
nées & beaucoup de veilles à
lutter contre leur esclavage.
» Cet amas qui croît incessamment
» de vues qu'il faut suivre , de
» règles qu'il faut pratiquer ,
» augmente toujours aussi les
» difficultés de toutes espèces de
» sciences & d'arts.*

Que des bons esprits n'ont
surmonté ces difficultés que quand
ils ne pouvoient plus nous éclair-
rer que par les lueurs amorties
d'un astre en son déclin.

Enfin, en matiere de littérature,
l'excès est aussi funeste qu'en
mille autres genres. *Ut omnium
rerum sic litterarum intemperan-
tiâ laboramus.* ** Multiplier la
connoissance des règles , c'est

* Fontenelle.

** Sénèque.





AVERTISSEMENT.

ON a cherché avec soin les causes de la décadence des Sciences & des Arts. Mais il nous semble que pour les découvrir on a fait beaucoup d'incursions inutiles dans des pays étrangers. Ces causes sont chez nous & sous nos yeux. Elles ne sont la plupart autre chose que les causes même des progrès des Arts. Ce qui a contribué à les faire fleurir, a ramené ensuite les ténèbres de l'ignorance. La connoissance des règles que nous prenons ici pour exemple, nous convaincra de cette vérité.

L'homme de génie, guidé par un sentiment pur, par un enthous-

(x)

sion pour Rodogune , sans que celle-ci altère l'amitié qu'ils ont l'un pour l'autre. La Princesse ne sacrifie - t - elle pas son ressentiment & sa vengeance au repos de l'Etat ? Dans ce sacrifice ne voit-on pas le sentiment le plus héroïque , triompher d'une passion au moins excusable ? L'admirable caractère de Chimene est un mélange d'attachement aux devoirs les plus sacrés , & de tendresse pour Rodrigue. Ce n'est qu'en soutenant la gloire de l'Indé , aux perils de ses jours , que Porus se flatte de mériter le cœur de Roxane , qui n'a pas moins d'élévation que d'amour. C'est l'héroïsme qui fait préférer à Bajazet une mort certaine au Trône Ottoman ; à l'un des fils de Mithridate , une chute honorable , aux avantages qui ont séduit son frère ; à Clitemnestre , la vie d'Iphigenie à la ruine de

Troye , & à la grandeur d'Agamemnon ; à Andromaque la main de Pirrus , & la mort au salut de son fils. C'est par le choc tumultueux des passions & des sentimens que Crébillon épouvante & déchire nos cœurs. L'Auteur de Mérope , qui semble avoir hérité de Racine le grand art d'intéresser , & dans cette Pièce , & dans toutes celles que nous avons de lui , ne nous fait verser tant de larmes , qu'en opposant les sentimens aux passions , ou celles - ci à celles-là.

On a donc pris pour une découverte , ce qui se pratique depuis longtems , & mieux qu'on ne nous le fait espérer. Puisque ne mettre que des sentimens dans une Tragédie , c'est n'exciter , comme on l'a éprouvé , que de l'admiration , & que c'est par leur seul mélange avec les pas-

fions que les grands Poètes sont parvenus à nous inspirer la pitié & la terreur.

L'Auteur peut donc se dispenser de travailler au traité qu'il nous a promis , à moins qu'il ne nous prouve qu'il est nécessaire de substituer l'admiration à l'objet de la Tragédie ; c'est à lui d'examiner si cette innovation sera bien reçue.

En attendant nous l'assurons au nom du public éclairé , qu'on lui sçaura meilleur gré de s'occuper à des compositions qui enrichiront la scène. C'est le moyen de perfectionner des talens dont les essais sont d'un heureux présage. En augmentant le nombre des bons Drames , on forme des grands Poètes. On ne peut s'appesantir sur la théorie sans priver la nation d'un genre de beautés plus utiles. Elle regarde les discussions dogmatiques comme un

véritable larcin qu'on lui fait.

Il paroîtra singulier sans doute qu'après avoir dit que les règles sont pour les Arts qui exigent du génie , une cause infailible de décadence , nous nous hazardions à en publier un Recueil. Nous ne nous y érigeons pas en législateur du Théâtre. Nous considérons moins l'art en lui-même , que ses accompagnemens. Nous ne donnons point les loix du Drame , mais les accessaires qui nuisent à ses progrès. Nous n'indiquons point les routes qu'il faut suivre , mais celles qu'il faut éviter.

Nous comparons la Tragédie à un emplacement propre à construire un beau Palais , dont les avenues , embarrassées d'épines & de rochers , empêchent l'approche. Nous avons arrachés les épines , & aplanis les sentiers , c'est à l'Architecte à élever l'édifice.

Nous ne dirons rien de l'utilité de cet Ouvrage. Si l'un est bien fait, l'autre est démontrée.

Nous n'avons pas été assez heureux pour qu'on refusât nos Pièces, parce que nous n'en avons jamais fait. Ce que nous disons du Théâtre, des Auteurs & des Comédiens, ne peut être attribué qu'à l'intérêt que nous prenons à l'Art Dramatique. Nous respectons les talens en quelques degrés qu'ils soient. Nous n'avons eu intention d'offenser, ni Auteurs ni Comédiens. Ceux-ci nous reprocheront peut-être une critique trop dure; qu'ils prennent le vrai point de vue, ils ne la trouveront que juste. Ils diront que nous avons eu tort de publier cet ouvrage. Nous ferons de leur avis, si tous nos lecteurs sont Comédiens.

CAUSES



CAUSES
DE LA DÉCADENCE
DU GOUT,
SUR LE THÉÂTRE.

CHAPITRE I.
DU THÉÂTRE DES ANCIENS;

*Le Théâtre Grec comparé au Théâtre
Latin ; raisons de l'infériorité du
dernier.*

QUELQUE courte que soit la
vie, elle est encore trop longue pour
la moitié des hommes. La plupart
ne pouvant dissiper l'ennui qui les
dévore, par aucun moyen qui soit

I. Partie.

A

en eux-mêmes, ont été trop heureux de recevoir ceux qu'on leur a présentés, pour se dérober à leur propre foiblesse, & perdre, dans une foule de distractions & d'amusemens, un tems qui étoit devenu pour eux un fardeau insupportable.

Telle est l'origine des Spectacles dont nous allons parler. Il a fallu que ces espèces de jeux eussent été précédés d'un amas suffisans d'événemens, dont les sociétés aimoient à se rappeler le souvenir. Les représentations Théâtrales n'ont été inventées que longtems après la fondation des Empires. Après avoir assuré leurs fondemens par la gloire des armes, par des Loix sages, & des traités solides, les Peuples se sont trouvés dans une espèce de désœuvrement, d'où ils ne se sont tirés, qu'en se représentant les événemens qui leur étoient glorieux, qu'en retraçant leurs belles actions, qu'en

leur renouvelant le tribut de leur reconnoissance & de leur admiration.

Dans un état florissant, les progrès du luxe & des Spectacles sont presque aussi essentiels, que ceux de la gloire & de la puissance de la Nation. L'un est la preuve de l'autre. Chez les Romains, peu s'en falloit qu'il ne fût aussi glorieux de donner des Spectacles au Peuple, que de mériter les honneurs du triomphe. Armand, après la conquête de la Rochelle, ne crut pas indigne de son grand nom, de composer pour le Théâtre.

Il est vraisemblable que les Ægyptiens, les Assyriens & les autres Peuples, qui ont brillé dans les premiers tems, par leurs belles inventions, ont eu des Spectacles. Mais le peu de fragmens qui nous restent de leurs Annalles, ne nous en ont rien transmis.

Ainsi les Grecs sont unanimement reconnus pour les seuls inventeurs du Théâtre. Chez eux d'abord , les Spectacles étoient des divertissemens champêtres , où l'on faisoit entrer le culte des Dieux , & sur-tout de Bacchus , qu'on y célébroit dans le tems des vendanges , comme le Protecteur & le Dieu des raisins. Ayant passé de la Campagne dans les Villes, ces jeux changerent d'objet & de forme & devinrent les délices de la Grèce. Elle en tira même souvent des moyens pleins d'élévation, pour déployer , aux yeux de ses ennemis & des Etrangers, son courage & sa fermeté. Les Athéniens , après la défaite entière de leur Armée, devant Syracuse , voulurent que les Spectacles publics fussent donnés à l'ordinaire. Leur interruption eût montré un abattement, qui eût fait rougir la grandeur Athénienne. Une telle générosité, plus difficile à vaincre

que la République, fut admirée universellement.

Quoique des Auteurs connus trouvent dans les Poèmes d'Homère, les premières traces des représentations Théâtrales, parce que d'une action en récits, il n'y a qu'un pas à l'action représentée; quoiqu'il soit certain que Thespis ait fait le premier un art particulier de celle-ci: sans rien diminuer de la gloire qui leur est dûe à cet égard, nous passerons à la seconde époque de la Tragédie, à Eschyle, qui tira cet art sublime, de l'avilissement où Thespis l'avoit laissé.

Eschyle vivoit dans un tems où Athènes étoit la maîtresse de la Grèce: elle avoit une grande puissance, puisqu'elle avoit de grands ennemis. Cependant sous lui, la Tragédie resta encore loin de la véritable grandeur. Les embellissemens qu'il y ajouta ne consistoient guère que dans les ha-

billemens des Acteurs , & la construction d'un Théâtre plus commode. On lui donne néanmoins la gloire d'avoir joint un second personnage à celui que Thespis avoit inventé.

Eschyle dans le chœur jetta les personnages ;
D'un masque plus honnête habilla les visages.
Sur les airs d'un Théâtre , en public exhaussé,
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chaussé.

Le mot *personæ*, rendu par personnages, ne peut s'entendre. Boileau dit qu'Eschyle jetta les personnages dans le chœur ; Horace dit que le réformateur du Théâtre Grec , inventa un nouveau personnage. * Le traducteur n'est point d'accord avec l'original. Si l'expression *personæ* d'Horace, signifie les personnages, comment Eschyle les auroit-il inventés, puisque Thespis en employoit un avant lui ? Horace & tous les Au-

* *Personæ repertor.*

teurs qui ont parlé du Théâtre Grec, attribuent à Thespis l'invention du personnage qu'il ajouta à ceux du Chœur, & dont les fonctions étoient différentes. *Canerent, agerentque*. Eschyle fut le premier, dit Aristote, dans sa Poétique, (*ch. 4.*) qui mit deux Acteurs sur la scène, car il n'y en avoit qu'un avant lui. Eschyle n'augmenta point le nombre des personnages du chœur, au contraire; de cinquante qu'on y voyoit souvent, il les réduisit à douze, & cette réduction étoit nécessaire. Le chœur avoit été le fond du Spectacle : mais depuis les changemens qu'il y avoit introduits, ce chœur n'en étoit plus qu'une partie accessoire : la traduction de Boileau est donc un contre-sens, qu'il est étonnant qu'on ait laissé échapper.

Si le chœur subsista, le chant qu'il avoit pour objet fut lié à l'action, & ne fit plus avec elle qu'un

tout assorti, & artistement combiné.

» Eschyle, dit le Pere Brumoy, l'y

» incorpora comme chœur, pour

» chanter dans les entre-actes, &

» comme personnage mêlé à l'action.

» Les Anciens, selon Racine, se sont

» distingués par cette continuité d'ac-

» tion, qui fait que leur Théâtre ne

» demeure jamais vuide. Les inter-

» valles des actes n'étant marqués

» que par des hymnes, où des mora-

» lités qui ont rapport à ce qui se

» passe. »

C'est à Sophocle qu'Athènes dût

la perfection de la Tragédie ; il y

ajouta d'abord un troisième person-

nage, & la Tragédie n'a guères changé

de forme après lui. Ses chefs-d'œu-

vres ont porté le Théâtre au plus

haut degré de gloire.

Sophocle enfin donna l'effor à son génie ;

Accrût encore la pompe, augmenta l'harmonie ;

Intéressa le chœur dans toute l'action ;

Des vers trop raboteux polit l'expression,

Lui donna chez les Grecs, cette hauteur divinée
Où jamais n'atteignit la foiblesse Latine.

Ce vers *intéressa le chœur*, &c.
n'est pas encore exact, à moins que
tous les Auteurs qui s'accordent à
dire qu'Eschyle avoit employé le
chœur comme personnage mêlé à l'ac-
tion, ne se soient trompés ; tant il
est vrai que les meilleurs Critiques
font mille fautes sur la littérature
des Anciens.

Les Romains qui ont surpassé les
Grecs par la gloire des armes, leur
ont été inférieurs dans presque toutes
les productions de l'esprit. Il semble
que ce soit le sort des Peuples, qui
se succédant directement l'un à l'au-
tre, ne croient trouver, dans les
Ouvrages des premiers, que des ob-
jets d'imitation. C'est une vérité re-
connue ; mais on ne nous en a guères
donné de raisons. Elles méritent de
trouver ici leur place.

Le génie, ennemi de la contrainte, se refroidit, s'abaisse, dès qu'on ne lui laisse pas prendre un libre essor. Dans le feu de l'enthousiasme, il ne voit que le grand, il n'aime qu'à créer. Art, bienséances, correction, enfin tous ces petits détails, dont s'occupe le vulgaire, sont au-dessous de lui. Il s'élève jusqu'à la région des Etoiles, par les plus heureux écarts. Sur les aîles du désordre, il perce jusqu'au trône de la lumière, & revient, si j'ose m'exprimer ainsi, chargé des dépouilles mêmes de la divinité. A-t-il à dissiper des obstacles que l'ordre, tyran minutieux, oppose à son vol hardi ? il retombe au sein de ces atômes, que sa force naturelle alloit franchir.

Les Grecs étoient originaux dans les sciences & dans les arts. Tous les sentiers leurs paroïssent nouveaux ; tous les moyens étoient à leurs yeux, le fruit de leurs médi-

tations & de leur recherche. Cette haute idée d'eux-mêmes, échauffoit leur esprit; ils n'avoient pas, comme ceux qui les ont suivis, de précautions à prendre pour ne pas ressembler, n'y d'efforts à faire pour trouver dans des sujets rebattus, des faces nouvelles, & capables de donner à leurs ouvrages, cet air de fraîcheur qu'on exige même de nos jours. Il n'y a point d'Ecrivain qui, en traitant des matieres neuves, n'ait senti plus de feu & plus de facilité que dans des sujets pris avant eux.

Sur ce principe, les Grecs devoient avoir de grands avantages sur les Romains. En effet, la Langue Grecque étoit à peine connue, qu'Homère en fit le langage des Dieux. Athènes ne venoit que de naître, quand elle enfanta l'Epopée, le Drame & même l'Eloquence. Homère, Sophocle & Demosthene n'eurent point de modèles, & en ser-

vent encore après trois mille ans.

Ajoutons que les Grecs eux-mêmes, en composant des corps de règles sur les plus beaux ouvrages qui avoient paru chez eux, perdirent cette force, ce sublime, qui avoient brillé dans leurs compositions. Ces règles, ouvrages de froids méditatifs, donnèrent des entraves au génie. On vit un Aristote & plus d'Homère.

Elles ne manquèrent pas de causer sur les Romains les mauvais effets qu'elles avoient produits contre leurs propres Auteurs. Rome eut de grands Poètes, de grands Orateurs, mais leur mérite est plus dans la régularité, dans la forme, dans les détails. Ciceron est plus abondant, plus adroit. Démosthène est plus véhément, plus rapide, plus sublime. Le talent brille dans l'un, un génie toujours créateur anime l'autre. Virgile a fait un beau Poème, l'Iliade en est un grand. Le Latin habille son héros en homme

me, celui du Grec paroît un Dieu.

Rome connoissoit à fond les ouvrages des Grecs; elle instruisoit la jeunesse dans leurs seules Lettres : cet usage ne retarda pas moins les progrès de la Langue Latine, que la coutume d'employer celle-ci dans nos actes publics, n'a été funeste au François. La perte du tems fut irréparable pour les Romains. Combien ne devons-nous pas déplorer l'aveuglement de nos peres, qui ont abandonné le soin de leur propre langue, pour un idiôme étranger!

L'intervalle entre les Grecs & les Romains, étoit trop court. Les biens des uns devinrent ceux des autres : on préféra les fruits de la conquête aux possessions patrimoniales. Celles-ci laissent le cœur dans une espèce d'inertie; celles-là, au contraire, lui représentent sa grandeur & nourrissent sa fierté. Le vainqueur, en s'emparant de l'Empire des Grecs, ne

s'aperçut pas qu'il étoit trop sensible aux charmes de leur esprit, qu'il enchaînoit pour ainsi dire le sien, le réduisoit au moins, à l'inaction, & par - là préparoit le plus noble triomphe au vaincu.

Si un génie égal à M. de Voltaire eût fait dix ans avant lui, une Henriade; si M. de Voltaire l'eût eue sans cesse sous les yeux, en composant la sienne, je suis persuadé que son Ouvrage eût été inférieur, non-seulement à la première Henriade, mais même à celle que nous admirons. L'imitation est toujours une contrainte, mais c'est l'esclavage le plus dur, pour deux Auteurs qui traitent le même sujet.

Pour tirer avantage de l'imitation, il faut qu'il s'écoule des siècles entre l'imitateur & le modèle. Alors le changement des circonstances fournit d'heureuses applications, des intérêts différens, des situations neuves

qui dépayfent, dénaturent en quelque forte les objets & effacent ces traits d'une refsemblance trop marquée. Les Auteurs des plus belles idées, n'étant plus depuis longtems, semblent remettre la poftérité dans le droit de fe les approprier à fon tour. C'eft pour cela qu'on réuffit à approcher des Anciens, & qu'entrepris contemporains, de bons Originaux ne produifent que de froids copiftes.

Les Romains avoient leurs Spectacles, dont la Tragédie ne fit partie que longtems après leur institution. Régardée à Rome comme une chofe prefqu'étrangère au fond des divertiffemens publics, elle n'a pu remuer les ames au point de pénétrer les unes d'admiration & les autres de ce defir noble de la mériter. Quelques Auteurs Latins ont fait des Tragédies, mais par fimple curiofité. Ce motif n'a rien inspiré de grand; d'ailleurs, les fuffrages de la Nation,

Ces grands ressorts du génie, n'ont accueilli ces essais, qu'en raison de leur durée, dans la célébration des jeux. L'esprit abhorre ce partage, & n'entre qu'avec dédain, dans une carrière, où il se voit confondu avec mille objets, qu'il ne manque pas de regarder comme fort au-dessous de soi.

Rome qui a emprunté des Grecs, tant de Loix sages, tant d'usages utiles, a négligé celui qui a élevé la Grèce au-dessus de toutes les autres Nations. Je veux dire, l'usage de lire & de couronner les Poèmes, les Histoires, les pièces d'Eloquence, dans les Fêtes publiques & solennelles. Si l'on trouve quelques traces de cet usage, on en perdoit tout le fruit, en n'en faisant pas une coutume expresse.

Qu'on se rappelle avec quel pompeux appareil, les prix du goût & du génie, étoient distribués aux jeux Olympiques,

Olympiques , Neméens , Histi-
miques , &c. C'étoit dans l'assemblée
de toute la Grèce, que les Auteurs
étoient couronnés. Les Villes, les
bourgs de leur naissance partageoient
leurs honneurs. Les couronnes mé-
ritées, par leurs Citoyens, leur don-
noient quelquefois droit de suffrages
dans les délibérations de l'Etat, quel-
quefois la préséance, quelquefois enfin,
elles faisoient lever ces fameux in-
terdits, qui excluient tout un Peu-
ple, des jeux solennels & des assem-
blées générales.

D'ailleurs la Tragédie Grecque
avoit, pour ainsi dire, passé par ses
différens âges, quand la Grèce parut
dans son éclat littéraire. Dans son
plus beau siècle, sous Auguste, Rome
connoissoit à peine la Tragédie. Sé-
néque le tragique, ne vint que long-
tems après, c'est-à-dire, dans un
tems où la Langue Latine & le bon
goût courroient, à grands pas à leur

décadence. La gloire des Romains étoit passée; l'esprit avoit pris la place du génie, la pointe, l'affectation, celle du merveilleux & du sublime. Sénèque fut peut-être l'Eschyle des Romains; mais ils n'eurent n'y Sophocle, n'y Euripide.

: On m'objectera sans doute qu'à Rome, jusqu'à Auguste, n'avoit point connu l'Epopée, & que cela n'empêcha pas que Virgile ne fît un beau Poème épique. J'en conviens, mais les Grecs avoient aussi une Iliade avant d'avoir des Tragédies. Le génie qui a une marche uniforme, dans un même genre d'ouvrages, change cette marche, quand il change d'objet. Le Poème épique, eût-il donné l'idée de la Tragédie, comme on peut le croire, n'en est pas moins très-différent; c'est une machine bien plus étendue, bien plus compliquée. Cette différence suffit donc pour faire tomber l'objection.

La musique qui produisoit de si grands effets sur le Théâtre Grec, fut fort négligée des Latins, qui lui substituerent la déclamation, comme plus naturelle & plus propre que le chant; selon eux, à ces représentations; ils ne l'employèrent que comme nous, dans les intermèdes; sans la lier au sujet. Ainsi ce vuide a dû diminuer l'éclat du Spectacle; & le merveilleux de l'action Théâtrale.

Chez les Grecs, dira-t-on encore, la Comédie a paru après la Tragédie.

Dès succès fortunés, du Spectacle tragique;
Dans Athènes naquit la Comédie antique.

Chez les Romains, au contraire, la Comédie a brillé la première, & à même surpassé celle des Grecs. Le génie n'est donc pas uniforme dans ses productions de même genre.

Les Grecs, nous l'avons déjà dit,

sont regardés comme les inventeurs des sciences & des arts. Dans ce point de vûe , quels sont les objets qui ont dû se présenter les premiers à leur imagination, dans le genre dramatique? Les grands hommes qui se sont distingués dans le Gouvernement , où à la tête des Armées; les événemens qui ont décidé de la conquête , où de la perte d'une Province , où de la conservation de l'Etat , étoient , pour les Grecs , des objets à jamais frappans & mémorables. Un Poète avoit-il l'idée de faire revivre des hommes , où des faits dans une action Théâtrale , il devoit choisir ceux qui avoient une plus éclatante réputation , où qui étoient les plus agréables à ses concitoyens. Ils furent donc nécessairement à commencer par la tragédie , parce qu'elle eut pour objet des Héros , ou des révolutions qui intéressoient alors uniquement. Les faits historiques fixent les pre-

miers l'attention. De ces faits aux motifs, & aux moyens qui les ont produits, la gradation est toute simple. Avant de s'informer du caractère & des mœurs d'Hercule, on jette les yeux sur ses exploits, parcequ'ils parlent aux yeux : son caractère ne se fait connoître qu'à l'esprit, qu'à la réflexion, qui ne travaillent que sur les mémoires que les premiers leur fournissent. Enfin les grands hommes ont mérité les regards de leur contemporains, avant les ridicules de la vie privée. C'est encore pour cette raison que les premières Comédies étoient toute satyriques.

Les grandes idées nous affectent avant toutes choses ; nous en avons une preuve dans nos jeunes Poètes ; à peine savent-ils le mécanisme des vers, qu'ils entrent hardiment dans la carrière tragique. Au moins, n'y en a-t-il guères qui n'aient commencé par des Odes. L'esprit, par une ef-

pèce d'instinct, s'attache aux sujets dont la grandeur & l'élévation sont le plus capables de le soutenir.

Les guerres fréquentes des Grecs, ont encore contribué à faire précéder le tragique parmi eux. Ces Peuples, toujours frappés du bruit des armes, & des exercices Militaires, chercherent dans leurs amusemens même, des images qui entretiussent leur ame dans la chaleur, dans cette situation fiere & un peu sombre qu'inspire l'horreur des combats.

Nous voulons des jeux assortis à notre état & à nos devoirs. On ne passe pas rapidement d'une occupation sérieuse, aux excès d'une vie folâtre & dissipée. Un Philosophe, sans cesse occupé à sonder les profondeurs de la Nature, à résoudre des problèmes, joueroit un mauvais rôle dans ces divertissemens, où la joie est poussée jusqu'à l'ivresse.

La Comédie est proprement la

parodie de la Tragédie. Elle met en opposition les mœurs communes avec les grandes passions, avec l'héroïsme. En fait d'invention, le passage du grand au petit est dans l'ordre universel.

Ceux des Poètes Latins, qui ont commencé à se faire connoître par leurs Tragédies, les écrivoient en Grec, & ce fut encore une raison du peu de progrès qu'ils firent dans cet art.

Le goût pour les ouvrages dramatiques, n'éclata à Rome, qu'après les guerres de Carthage, au milieu des délices de la paix.

*Et post punica bella quietus, querere caput;
Quid Sophocles, & Theſpis, & Æschilus utile
ferrent. **

Les Romains n'eurent donc plus d'intérêt à se voir rappeler dans

* *Hor. Liv. 2. ép. 1.*

leurs Spectacles , les images de la guerre ; ils ne songerent plus qu'à jouir des douceurs du repos : la Comédie eut donc la préférence , & fit tant de progrès , que Tércence l'emporta sur Aristophane & Ménandre ses modèles.

Enfin Horace , dit encore , « que » les Romains avoient le génie profond , élevé & propre au tragique ; mais qu'ils craignoient le travail , & croyoient qu'il leur étoit honteux d'effacer ce qu'ils avoient une fois écrit. »

*Ex placuit sibi natura , sublimis , & avarus ;
Nam spirat tragicum , satis & feliciter audet ,
Sed turpem putat , inscriptis , metuitque lituram .*



CHAPITRE

CHAPITRE II.

*Du Théâtre Moderne, & de celui des
François. Celui-ci comparé au
Théâtre Grec.*

L'ITALIE qui, sous les Médicis, & sur-tout sous le Pontificat de Léon X, égala, pour ne rien dire de plus, les Grecs, dans la peinture, dans l'architecture &c. n'approcha pas même des Latins, dans la Tragédie. Si elle en a quelques-unes qui aient mérité les suffrages du bon goût, elles ont été faites depuis ce beau siècle. Ses Comédies ont réussi; mais elles ne sont guère que des modèles de souplesse & d'assez basse farce. Ses Tragédies en musique lui ont fait honneur. Ce genre inconnu aux Anciens, & à qui elle a donné l'être, a de grandes beautés. Les critiques qu'on en a faites,

I. Partie,

C

n'ont pu diminuer l'approbation publique.

Il n'y a guère de Nation qui le dispute aux Grecs, dans tous les genres, comme les François. On ne doit point craindre d'être démenti, en avançant que le siècle de Louis XIV, ne cède en rien à celui d'Alexandre. Les Bossuet, les Bourdaloue, sont comparables à Démosthène, à *Æschine*; les Flechier, les Fénelon sont supérieurs à Isocrates. Dans l'Histoire, dans la Poésie, dans la Tragédie & la Comédie, la France a des Chefs-d'œuvres, que les Grecs ne défavoueroient pas.

L'Histoire du Théâtre Grec est, à la différence des mœurs près, celle du Théâtre François. La ressemblance dans l'origine; & les progrès de l'esprit est parfaite; elle ne l'est pas moins à l'égard des suffrages, & de la réputation que l'un & l'autre se sont acquis par degrés.

Le Christianisme qui avoit inspiré une juste horreur des combats des gladiateurs , & des bêtes féroces , a en vain pros crit les Spectacles modernes, comme une école d'indécence, & un aliment trop dangereux des passions. L'esprit , qui tend sans cesse à son développement, ne fut point retenu par cette digue puissante. Il chercha à en imposer à la Religion, en fit taire les sages Loix, en l'intéressant , pour ainsi dire , dans les jeux qu'il préparoit au Peuple; car en France, comme dans la Grèce, ce ne fut que lui que le Théâtre envisagea d'abord; son ignorance, ses goûts grossiers & bizarres, sa piété même , toujours mal-entendue , & toujours mêlée de superstitions , furent les premiers moyens dont l'esprit humain se servit pour exécuter ses projets.

Le Théâtre Italien, tout foible, tout ridicule qu'il étoit, s'étoit fait

dans les décorations, & les habillemens même des Acteurs. Le Poète & le Comédien s'animerent d'une ardeur mutuelle ; l'un substitua la régularité du plan, une diction noble, l'éclat des pensées, aux licences extravagantes, aux sujets peu convenables, à un badinage grossier l'autre, au lieu de la bouffonnerie triviale, des contorsions, des grimaces, donna à son jeu une action honnête, une déclamation aisée, des gestes expressifs.

Le Théâtre se perfectionnoit ; mais trop scrupuleux imitateur de la forme ancienne de la Tragédie, dans un état, dont le gouvernement, les mœurs, étoient différens de ceux des Grecs, l'action étoit encore embarrassée, refroidie, souvent même étouffée par des Episodes étrangers, & des chœurs mal-cousus.

Chez les Grecs, le Théâtre étoit annobli & protégé par le Gouverne-

ment, & la Religion, dont il faisoit partie. En France, il étoit à peine toléré par le Ministère, & rejeté par le dogme. Là il étoit fondé par l'Etat, entretenu à ses dépens, & sous ses yeux. Ici, il étoit abandonné à une troupe de gens, la plupart peu estimables, très-intéressés, & qui, dans l'accueil même du public, croyoient ne voir que plus de raisons de le soumettre à leur caprice. Là le Théâtre étoit un fond public, un patrimoine national, que la République se plaisoit d'augmenter. Ici ce n'étoit qu'un établissement particulier, que l'intérêt de quelques-uns soutenoit, mais que la Religion & la Police tour à tour menaçoient de ruiner. Les Anciens avoient consacrés à la Tragédie des édifices d'une étendue immense, & enrichis de la plus magnifique Architecture. Les François la représentoient dans une salle obscure, mal décorée, où quel-

ques centaines de personnes pouvoient à peine se rassembler. Les uns cachotent les ressorts de l'illusion, dans l'appareil le plus grand, le plus pompeux, dans des orchestres savans & nombreux. Les autres n'étoient remués ni par les symphonies, ni par l'éclat du lieu. Ils sembloient n'assister qu'à des démêlés domestiques.

Qui n'eût dit que tant d'obstacles condamnoient la Tragédie Française, à une foiblesse, & une médiocrité éternelles ? Corneille parut, tous les obstacles furent surmontés. Il porta, même dans ses essais, la Tragédie Française à la hauteur divine des Grecs. Ce que les Héros de la Fable & de l'Histoire ont fait de plus grand, ont pensé de plus sublime, sembla plus grand & plus sublime encore dans ses vers. Son ame forte s'élevoit au-dessus de tout.

Ces anciens Romains, à qui l'a-

mour de la liberté & de la Patrie, inspiroit les actions les plus héroïques ; Horace , Pompée , Sertorius , sont au-dessus deux mêmes dans Corneille. Nouveau Sophocle , la Tragédie , dans toute sa pompe , naquit de son génie , comme autrefois Minerve étoit sortie tout armée du front de Jupiter. Il secoua le joug des Anciens , par le secours des Anciens mêmes. Il coupa ces branches superflues , qui dévoreroient la substance d'un tronc , qu'il alloit élever jusqu'aux Cieux. Semblable à ces tourbillons de feu qui consument tout ce qu'ils rencontrent , il s'ouvrit un passage , & soumit l'Univers à la force de son enthousiasme.

Ce phénomène jeta la Cour , la Ville , & la Province dans une espèce de ravissement ; le nom de Corneille voloit de bouche en bouche. On accouroit en foule à ses Tragédies. La France lui défera le titre de grand

que l'Auguste moderne partagea dans la suite avec lui.

Tous les Théâtres de l'Europe furent remplis de ses beaux Poèmes. Les Nations les plus éclairées s'empressèrent à l'envi, à lui payer le tribut de leur reconnoissance, & de leur admiration.

La Comédie eut part à de si glorieux triomphes; Moliere enrichi des dépouilles des Grecs, des Romains, des Italiens, & sur-tout des ridicules de son tems, & doué de tous les dons qui font le grand Poète, mit sur la Scène le Misanthrope, le Tartufe, les Femmes Savantes, les Précieuses Ridicules, l'Ecole des Femmes, &c. Ces beaux Ouvrages offrirent de nouveaux plaisirs. Le Théâtre devint le rendez-vous de toutes les conditions, & la source des plus doux amusemens.

L'ignorance avoit été le partage de ce qu'on appelle aujourd'hui les

honnêtes gens. Le savoir hérissé étoit un autre ridicule, mais le bon goût & une satire fine, les corrigerent habilement.

Le Théâtre acquit une considération proportionnée aux plaisirs qu'il procuroit. Il attira les regards du Monarque, entra dans ses divertissemens, & mérita ses bienfaits & sa protection : en un mot, il devint un établissement chéri & scellé de l'autorité Royale.

Cette heureuse métamorphose produisit de nouveaux chefs-d'œuvres. La France avoit un Sophocle, elle eut bientôt un Euripide. Racine, ce nouvel athlète, gagna les cœurs en les attendrissans. Ses tableaux quelquefois aussi grands, mais mieux groupés, mieux dessinés dans l'ensemble, brillèrent aussi d'une action plus ménagée & plus soutenue. A cette correction inimitable, Racine joignit tous les charmes, toute la

fraîcheur, toute la force d'un excellent Coloris. Le pere de la Scène François y fut remplacé par le plus digne rival que la nature ait pu lui opposer. Et en cela Racine l'emporta sur Euripide son modèle, qui n'empêcha pas que Sophocle n'occupât toujours la premiere place.

Par ce que nous venons de dire, on voit les ressemblances que le Théâtre François a avec celui des Grecs, tant dans leur origine que dans leurs progrès. On voit même que les François, par la multitude d'obstacles qu'ils eurent à vaincre, surpasserent les Grecs. Ces obstacles, dont plusieurs subsistent encore, & qui sembloient devoir anéantir le Théâtre dans sa naissance, répandent un plus grand éclat sur les génies qui en ont triomphé, & sur leurs productions.

A Athènes, Sophocle & Euripide ouvrirent & refermerent la Scène.

Si l'Histoire nous parle de quelques Poètes dramatiques après eux, aucun n'a acquis assez de célébrité pour consoler la Grèce de la perte de ces deux grands hommes. On ne vit plus sur le premier Théâtre du monde, que des pièces foibles & traînantes.

La scène Françoisse l'emporte encore en ce point sur la Grecque. Les Ouvrages de Crébillon, dont elle pleure la perte chaque jour, & ceux de M. de Voltaire, dont elle voudroit pouvoir égaler la vie à celle de Nestor, continuent à y mériter les plus grands éloges. Pirrus, Radamiste & Zénobie, Œdipe, Mérope, Zaïre & plusieurs autres Pièces de ces deux rivaux, seront toujours vues avec plaisir. En vain la critique, presque toujours injuste, s'est élevée contre cette terreur sombre & vraiment tragique, que l'un inspire; contre la pompe & la magnificence Théâtrales, que l'autre veut

faire revivre. Le bon goût justifie leurs idées & leur zèle; leurs Ouvrages, ainsi que ceux de Corneille & de Racine, passeront à la postérité.

Plusieurs jeunes Poètes, encouragés par ces Maîtres, ont tenté d'entrer dans la lice avec eux; ils ont fait briller quelques étincelles; mais la suite n'a pas répondu à ces commencemens. Il semble que le Théâtre ne puisse plus se soutenir que par les Poèmes des premiers Auteurs. Détaillons les causes de cette triste décadence. Puisse-t-on être assez heureux pour les détruire, pour rendre au Théâtre son ancien éclat, & convaincre les jeunes Poètes de l'insuffisance des moyens qu'ils emploient, & de la nécessité de les rejeter ! enfin pour forcer le public à donner à leurs productions, des applaudissemens qu'ils leur refusent !

CHAPITRE III.

De la Fable Tragique.

LA Fable, où le sujet d'un Poëme dramatique, s'entend assez sans définition. Nous ne répéterons point ici ce que tant d'Auteurs ont écrit sur les sujets propres à la Tragédie, sur ceux que le Poëte invente, & sur ceux qu'il tire de la Fable où de l'Histoire, sur les changemens qu'il peut faire aux uns & aux autres, soit en retranchant des événemens, soit en y en ajoutant. Les jeunes gens trouveront tous ces points traités avec soin, dans la Poétique d'Aristote, dans la pratique du Théâtre de l'Abbé d'Aubignac, dans les discours Préliminaires du Pere Brumoy, &c. Nous ne nous proposons ici de parler que des fautes qui se commettent de nos jours.

contre quelques parties du plan, où de la Fable Tragique. Telles sont l'exposition, l'intrigue, la catastrophe. Nous y ajouterons quelques réflexions sur les choses possibles, qui ne doivent point entrer dans cette Fable, parce qu'elles n'ont pas une vraisemblance assez marquée. Nous faisons le plus grand cas, comme on a pu le voir, dans le Chapitre précédent, de l'Auteur de Zaïre ; nous savons même que cette haute idée que nous avons de lui, est commune à tous ceux qui ont quelques connoissances, & quelque ombre de goût ; mais une estime aveugle lui feroit peu d'honneur. Sa Zaïre a de grandes beautés, puisque malgré un grand nombre de fautes essentielles, elle enlève encore tous les suffrages. Celles que nous avons à reprendre ne regardent que l'exposition.

Fatime ouvre la Scène, en rappelant à Zaïre, ses sentimens passés

passés pour la Religion Chrétienne. Elle voit avec surprise, que la joie succède, dans l'ame de son élève, à la douleur & à l'affliction; qu'elle ne pense plus à la France, où le beau sexe jouit de la plus brillante destinée, & semble lui préférer la prison & l'esclavage. Zaïre répond qu'elle s'accoutume de plus en plus à son état, qu'elle ne connoît que le Jourdain & Orosmane; que le reste est pour elle un vain songe. Vous avez donc oublié aussi Nérestan, reprend Fatime; la gloire qu'il s'acquît dans les combats contre les Sarasins, la liberté qu'il a obtenue sur sa parole, d'aller chercher nos rançons? Il n'est plus aux yeux de Zaïre, qu'un Erranger, qu'un Captif qui a tout promis, pour rompre ses chaînes, & qui ne peut rien tenir. Mais quand il reviendrait, tout est changé, il n'est plus tems. Elle apprend alors à Fatime, qui a été

absente quelques mois, qu'elle aime le Soudan, qu'il l'aime aussi, & qu'il doit l'épouser. Celle-ci l'en félicite, & lui souhaite un bonheur parfait. Elle demande seulement si ce bonheur n'est pas altéré par le souvenir de la Foi de ses Pères. Sais-je, réplique Zaire, ce que j'ai été, & ce que je suis ? Connois-je mes parens ? Vous êtes née Chrétienne, dit Fatime, cette Croix que vous portez, & dont je vous ai souvent parée, en est la preuve.

Zaire soutient qu'elle est Musulmanne dès l'enfance, que c'est de cet âge & des lieux qu'on tient sa créance. Néanmoins, ajoute-t-elle, cette Croix m'a quelquefois inspiré du respect & de l'effroi. Nérestan, dans ses entretiens, me l'a souvent fait chérir ; mais j'aime Orosmane, il règne seul sur mon cœur. *J'ai tout oublié.* Elle peint à Fatime la bonne grace, les exploits, le pou-

voir d'Orosmane, & ne veut l'aimer que pour lui-même. Il se fait entendre, & Zaire qui ne l'a pas vu depuis deux jours, en est charmée. Son cœur vole au-devant de lui. Orosmane lui marque toute la violence de son amour, lui déclare la résolution où il est de l'épouser, au mépris des Loix de sa Nation, & de ne la point gêner par une garde injurieuse. Il ajoute qu'il ne veut devoir son bonheur qu'à un retour de tendresse égale à la sienne. Vous êtes le plus heureux mortel, interrompt-elle, si votre bonheur dépend de ce retour.

On apprend à Orosmane, que l'Esclave Chrétien, qu'il avoit laissé partir sur sa parole, est revenu. Pourquoi n'est-il pas entré, dit le Soudan ? Un Roi doit être accessible à tout le monde. Nérestan paroît, & annonce au Sultan qu'il apporte la rançon de Zaire, de Fatime & de dix

Chevaliers ; mais que sa fortune épuisée, l'oblige de reprendre les fers, dont il les délivre. Orosmane lui rend son argent, y joint de grandes largesses, & quatre-vingt-dix autres Chevaliers, mais il retient Zaïre & Lusignan, que personne ne pourra lui enlever qu'avec la vie. Nérestan le fait ressouvenir qu'il avoit promis de les lui remettre. Ce prince lui réplique qu'il veut les garder, & lui ordonne de quitter ses Etats avant le lever du Soleil. Il renvoye ensuite Zaïre dans le Sérail, pour y commander en Sultane. En sortant avant elle, Nérestan lui avoit jetté un regard, où sa douleur étoit peinte. Orosmane en devient jaloux, puis il condamne cette foiblesse, rend justice à Zaïre, & sort pour aller penser une heure aux affaires de l'État.

Voilà un extrait fidèle de l'exposition de ce Poème. Les Interlocuteurs de ce premier Acte, sont enve-

loppés d'un nuage épais , qui laisse entrevoir avec peine leur état , & les raisons qui les font agir. Considérons-les comme personnages ; nous analyserons ensuite leurs caractères :

Fatime est une esclave éloignée de Zaïre. depuis deux mois , qui se retrouve auprès d'elle sans dire un mot de la cause de son absence , ni de celle de son retour ; si elle est la gouvernante de Zaïre , pour quoi en a-t-elle été si longtems séparée ? Si elle ne l'est pas , que fait-elle donc auprès de Zaïre , qui n'est , elle-même , qu'une Esclave confondue avec les autres ? Il y a pourtant lieu de présumer que Fatime est chargée d'en prendre soin.

La surprise où elle est , de voir Zaïre si changée , étoit une raison toute simple d'entrer en matiere , sans parler d'absence. D'un autre côté , Fatime est Chrétienne , & il n'est pas dans les mœurs Turques , de confier

des enfans qu'ils ne manquent jamais de faire élever dans leur Religion, à des Esclaves Chrétiens. Quel rôle joue-t-elle donc auprès de Zaïre ? Il est visible que c'est celui dont le Poëte a eu besoin.

Fatime est une femme du commun, qui peut avoir entendu parler des combats des Chrétiens, contre les Infidèles : mais comment fait-elle que Nérestan s'y est distingué, & ne fait-elle pas qui il est ?

Il y a des choses que le vulgaire doit ignorer. S'il en est instruit, l'art doit indiquer comment il les a apprises. L'état de ce personnage, n'est pas bien constaté. Il ne paroît donc pas ce qu'il doit être.

Du berceau, Zaïre fut conduite en esclavage, après la prise de Césarée; fille de Lusignan, elle fut sans doute trouvée dans son Palais. En ce cas, quelque confusion qu'on suppose dans une Ville prise d'assaut,

le Soudan avoit trop d'intérêt à se rendre maître de Lusignan & de toute la famille, pour qu'il n'eût pas donné les ordres les plus précis à cet égard. Depuis son esclavage, Nérestan avoit eu quelques entretiens avec elle, lui avoit parlé de cette croix, qu'elle portoit, & avoit dû la reconnoître à ce bijou, dont il avoit été paré lui-même. Il n'est donc pas vraisemblable que Nérestan n'ait pas sçu que Zaïre étoit sa sœur, qu'elle étoit de la famille des Lusignans; & ne lui en ait jamais parlé.

Zaïre étoit élevée dans la Loi Mahométane, par une Esclave Chrétienne; nous avons déjà dit que cela étoit absurde : ainsi ce personnage est, on ne peut pas moins, dans la vraisemblance Théâtrale.

Je ne parlerai point ici d'Orosmane, ce que j'ai à en dire, ne regardant que son caractère.

Je n'ai jamais vu de personnage si singulier que celui de Néréstan. Selon Fatime, il étoit en âge de porter les armes; il avoit acquis beaucoup de gloire dans divers combats contre les Infidèles. Selon Néréstan, il n'étoit esclave que depuis que Césarée étoit tombée au pouvoir du Soudan; & dans ce tems malheureux, il étoit dans le bas âge.

Césarée en cendre.
Sont les premiers objets, sont les premiers revers,

Qui frapperent mes yeux à peine encore ouverts.
Je sortois du berceau.

S'il sortoit du berceau, il n'avoit pu acquérir de la gloire dans les combats, dont parle Fatime. S'il s'y est distingué, comme elle le dit, il ne sortoit pas du berceau. Lequel croire de Fatime ou de lui? Croyons Fatime pour un moment, s'il s'étoit distingué

distingué dans les guerres précédentes, il avoit au moins treize à quatorze ans ; il avoit donc connu son pere , il l'avoit vu mettre dans les fers ; depuis sa captivité, il ne le connoissoit plus ! Sans doute il avoit eu une de ces maladies qui ôtent la mémoire de ce qu'on a vu & de ce qu'on a fait ! Je ne crois pas qu'il soit possible de concilier de pareilles contradictions. Ce n'est pas tout : Nérestan parti pour la France depuis deux ans, y a recueilli la rançon de Zaire, de Luzignan, & de dix Chevaliers Chrétiens ; il arrive tout-à-coup, entre au Sérail, & somme Orosmane de lui rendre les Captifs. Il n'y a aucune Nation, dont les mœurs permettent une conduite si cavaliere auprès des Souverains : reconnoit-on là le cérémonial des Potentats d'Asie ? Ont-ils jamais donné une

pareille audience ? Il est vrai qu'Orfmane dit :

En tout tems , en tous lieux , sans manquer de respect ,

Chacun peut désormais jouir de mon aspect. *

Mais cet ordre qu'il donne à l'occasion de Néréstan , il ne l'avoit pas encore donné , comme ce *désormais* le prouve ; ainsi Néréstan agit sans raison & sans égard pour les mœurs & pour la dignité du Soudan. Voilà donc trois personnages de cet acte , dont deux sont principaux , qui ne savent ni ce qu'ils font , ni pourquoi ils le font. Leurs caractères ne sont pas mieux soutenus.

* Voici comme on lit ces vers , dans un discours de Corneille au Roi.

En tout tems , en tous lieux , sans manquer de respect ,
Chacun peut , chaque jour , jouir de mon aspect ,

Fatime marque à Zaïre que la joie & les nouveaux sentimens que le Sérail lui inspire , lui causent à elle-même de l'étonnement. Elle y mêle des reproches & des conseils , qui tendent à faire ressouvenir Zaïre de sa Religion , de l'état où elle est réduite , & de ce qu'on fait pour elle. Cela est dans l'ordre ; mais cette jeune beauté lui a-t-elle appris la cause de ce changement , & les espérances qu'elle a conçues ? Loïn que cette confiance aigrisse la gouvernante , elle entre dans ses vues ; elle est flattée de l'hymen que lui propose le Soudan ; elle l'en félicite , & lui rend d'avance l'hommage de sa soumission. On diroit en vain que le caractère de ces sortes de gens change à l'aspect d'une plus brillante fortune. L'intérêt de la Religion l'emporte toujours en eux sur tout autre motif , & cet intérêt n'a jamais plus de force que sur le vul-

gaire. Il y a donc une disparate sensible dans le caractère de Fatime.

Nérestan est un Chrétien, qui ne fait ni ce qu'il est, ni à qui il appartient : s'il ne fait pas ce qu'il est, sur quel fondement promet-il la rançon de l'héritier du Trône à Orofmane ? N'a-t-il pas l'air d'un jeune étourdi, qui promet au hasard de ne rien tenir ? N'importe, le succès a passé son espérance; il revient avec toutes les rançons, & dit à Orofmane :

Mais graces à mes soins, quand leur chaîne
est brisée,

A t'en payer le prix, ma fortune épuisée,

Je ne le cèle pas, m'ôte l'espoir heureux,

De faire ici pour moi, ce que j'ai fait pour
eux.

Une pauvreté noble est tout ce qui me reste.

... Je viens me mettre en ton pouvoir

Où a-t-il pris cette fortune, puis-

qu'il ne connoissoit point sa famille ?
Un homme qui n'avoit rien , nous
dit que sa fortune est épuisée !

Zaïre esclave dès l'enfance , ignorant qu'elle fût faite pour un meilleur sort , est supposée avoir mené une vie triste , s'être abandonnée à une profonde douleur ; s'être nourrie d'amertume & de larmes. A-t-on jamais vu un tel chagrin dans les enfans ? Elle a succé les principes de la Loi de Mahomet avec le lait. Cependant sa gouvernante lui parloit sans cesse de la foi de ses peres ; elle est Chrétienne où Musulmane au gré du Poëte. Voyons si le caractère du Soudan est mieux soutenu.

Ce prince renvoie en France un esclave , absolument privé de toute ressource , sur la promesse qu'il lui rapportera la rançon de douze Chrétiens , au nombre desquels il met Luzignan. N'auroit-il pas dû rire d'une pareille proposition ? Il ac-

corde tout : on lui apporte ces rancônes ; alors il s'avise de vouloir garder Luzignan ; il se ressouvient qu'il a des droits au Trône, & que *ces droits sont un crime.*

Il connoissoit bien peu ses intérêts, quand il promet de le rendre, ou il avoit fait de grands progrès dans la politique, depuis le départ de Nérestan ! Il n'avoit pourtant pas de nouvelles raisons qui fondassent son refus. Ce Prince, scrupuleux observateur de la foi qu'il avoit donnée, relève encore ce mérite, par une action digne du plus généreux Monarque, pour manquer à sa parole par caprice, & sans autre motif que sa volonté ! Ne voit-on pas que le Poëte vouloit que les larmes seules de Zaïre, pussent procurer la délivrance de son malheureux pere ! Cet incident a des beautés ; mais comment est-il amené ? Pour Zaïre, il l'a refusé absolument. Nérestan au

désespoir de ce double refus, j'ignore encore pourquoi ; (car on ne devoit lui donner que de la compassion,) quitte Zaïre en la regardant douloureusement. Aussi-tôt Orofmane, qui vient de recevoir d'elle, l'aveu le plus passionné, prend de l'ombrage d'un coup d'œil, qui n'a voit rien que de naturel.

Voilà le premier acte de la Tragédie de Zaïre, où les personnages sont sans cesse opposés à l'âge, à l'état, aux intérêts qu'on leur donne, & à eux-mêmes. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que le succès éclatant de cette Piece, a semblé autoriser le mépris de l'art, & l'oubli de l'économie générale.

Nous devons rendre justice ici pour l'exposition, à un ouvrage que nous avons cru pouvoir condamner dans un autre endroit. C'est à Hypermnestre, dont le sujet est expliqué sans longueurs & avec netteté. On x

parce qu'en effet elle produit plus de mouvemens contraires, & plus de combats. Nous ne donnerons point d'analyse d'une intrigue défectueuse, les exemples n'en sont pas rares. Ceux à qui cette analyse seroit utile, pourront se satisfaire, en prenant dans celle que nous ferons plus bas d'Alzaïde, ce qui a rapport à l'intrigue. On trouvera de même un exemple d'un dénouement vitieux, dans le tableau exact que nous esquisserons ailleurs du dernier Acte d'Hypermnestre.

Il nous reste à parler des choses possibles, mais non vraisemblables, qu'on mêle mal-à-propos dans la fable tragique. Personne ne doute qu'il n'y ait des vérités qui ne peuvent être mises sur la Scène. Il est de fait qu'Œdipe se crêva les yeux. Mais comme l'a sagement remarqué le grand Corneille ; » cette éloquente & sérieuse description que Sénèque

» fait de la manière dont ce malheur-
 » reux Prince se crève les yeux, ce qui
 » occupe tout le cinquieme Acte, fe-
 » roit soulever la délicatesse de nos
 » dames, dont le goût attire aisément
 » celui du reste de l'auditoire. »

Il est aussi des incidens possibles,
 que le Poëte ne peut employer. Un
 homme peut mourir d'apoplexie, ou
 d'un coup de foudre, ou dans les
 transports d'une joie immodérée. Un
 autre peut ignorer des événemens
 auxquels il a le plus grand intérêt.
 Mais tout cela n'est pas vraisemblable,
 & la vraisemblance est essentielle
 à l'action tragique.

On fait paroître & mourir Luzi-
 gnan, dès qu'il a vu ses enfans. Loin
 que cet incident ait été préparé, on
 a fait dire à ce pere infortuné.

Notre courage, amis, doit ici s'animer.

On le représente comme un vieil-
 lard ferme & intrépide, qui engage

les Chrétiens à l'être comme lui, & quelques instans après on annonce à Zaïre qu'elle ne le verra plus.

Il touche (*dit Nérestan*) à son heure dernière.
 La joie en nous voyant par de trop grands efforts,
 De ses sens affoiblis a rompu les ressorts.
 Et cette émotion, dont son ame est remplie,
 A bien-tôt épuisé les sources de sa vie.

Toutes ces raisons ne rendent la chose que possible, & elles devoient lui donner un degré suffisant de vraisemblance. Il falloit peut-être que le spectateur vît Luzignan dans l'émotion dont on parle. Il falloit qu'il lui montrât les effets de cet épuisement, qui successivement détruisoient la machine, & rompoient le ressort des sens. L'inquiétude même où ce tendre pere étoit de savoir si sa fille abandonnoit une fausse Religion pour la vraie, y auroit encore contribué; mais on vient de voir un Prince rassuré sur la foi de sa fille, exciter ses

amis à partager sa fermeté, remettre son sort & celui de ses enfans entré les mains de son Dieu; & tout-à-coup ce Héros oublie son intrépidité, succombe à sa joie, & expire. Assurément cette mort est trop mal préparée pour avoir le caractère de la vraisemblance. Ce vieillard étoit nécessaire pour la reconnoissance. On l'a fait vivre jusque-là. Il étoit inutile dans la suite de la Pièce : il falloit bien qu'il mourût.

Dans l'Œdipe du même Auteur, Philoctète, parent de Laïus, lié encore à sa famille & à Jocaste, par les nœuds de l'amitié, ignore la mort de Laïus, la victoire d'Œdipe sur le Sphinx, le mariage du Vainqueur avec Jocaste, & le Trône de Thebes perdu pour sa propre maison. Je demande s'il est naturel que de pareils événemens aient été ignorés d'un Prince Grec, & qui, comme parent & ami de la famille de Laïus, y avoit un double

Intérêt. Je veux néanmoins qu'il n'ait rien su, jusqu'au voyage qu'il fait à Thebes. N'a-t-il pas du en apprendre une partie en arrivant sur le territoire Thébain ? La peste qui le ravageoit ne devoit-elle pas servir d'entretien à la Campagne comme à la Ville ? Le Peuple qui, dans le récit de ses malheurs, n'oublie jamais les auteurs vrais ou faux, qu'il en soupconne, avoit-il gardé le silence exprès ? Philoctète avoit-il fermé les yeux à la consternation où tout le royaume étoit plongé ? Ne suffisoit-elle pas pour que de lui-même, il en demandât la raison ? Mais il ignore tout, il arrive pour visiter Jocaste, motif de bien peu de poids, il fait une Scène d'injures avec Œdipe, & s'en retourne avec aussi peu de raison, qu'il en avoit eu de venir.

Je ne crois pas qu'il soit bien difficile d'ajuster de pareils person-

images à une action Théâtrale. Concluons que la vérité & la possibilité sont déplacées sur la Scène, si elles n'y sont pas vraisemblables, & que les exemples que nous venons de citer, n'ont pas peu contribué à la Décadence du Théâtre.



CHAPITRE IV.

De l'illusion Théâtrale.

L'ILLUSION Théâtrale est, dans tout ce qui appartient à la Scène, un assemblage de circonstances, une suite de rapports, qui fait prendre l'image pour la chose même, la vraisemblance pour la vérité. C'est une douce violence que le Théâtre fait au spectateur, pour l'intéresser à l'action, & lui cacher la source de ses plaisirs. Cette illusion est d'autant moins facile à produire, sur les Théâtres modernes, qu'ils sont peu propres à en imposer, & que l'on ne s'y rend guère que comme à un jeu auquel on fait qu'on ne prendra nulle part. A des obstacles qui seuls suffiroient pour faire naître le dégoût, & désertir la Scène, on en ajoute chaque

chaque jour qui précipitent la Décadence.

Le Théâtre est un lieu de prestige, où le jeu du meilleur Acteur, dénué des accessoires, ne pourroit jamais forcer le spectateur, qui sait qu'il va voir une fiction, à croire que c'est une action véritable. Or quels sont ces accessoires, sinon la situation particulière où doivent se mettre les Acteurs, leurs habits, le lieu de la Scène, les décorations, & même les instrumens?

L'Acteur en montant sur le Théâtre doit, en quelque sorte, déposer l'homme, pour ne montrer que le personnage qu'il va représenter. Plus il se ressemblera, plus son imitation sera imparfaite. Il seroit donc à souhaiter qu'on ne pût le reconnoître. Si l'on dit c'est un tel, l'illusion en souffre, & dès-lors l'action Théâtrale diminue.

Si dans les derniers momens qui

I. Partie.

F

ont précédé le Spectacle , il s'est occupé d'autres choses que de son rôle ; il lui faudra de grands efforts pour se mettre dans la situation qu'il exige. Ces efforts donneront à son jeu un air contraint & emphatique , qui , dans le moment où il est essentiel de commencer l'illusion , choquera toutes les vraisemblances , & ne montrera qu'un Acteur embarrassé de lui-même.

Voilà pourtant ce qui arrive tous les jours. Les femmes ne sont pas plutôt habillées, qu'elles descendent dans les foyers, pour y faire la conversation, y recevoir les douceurs & les fleurettes du petit maître, du magnifique Financier, ou du Marquis important. Les hommes descendus à leur tour, se mêlent à cette foule tumultueuse, & y tiennent leur coin. Les uns se font prier pour être d'un petit souper ; les autres se querellent quelquefois. Desorte qu'ils entrent

sur la Scène, dans des mouvemens de colere, quand ils doivent paroître enivres des impressions de la joie, ou de celles-ci, quand leur rôle demande ceux-là.

J'ai toujours été étonné que les Comédiens, pour leur propre intérêt, n'aient pas imaginé de se retirer dans un lieu particulier avant le spectacle, pour se raffermir ensemble dans leurs rôles, & prendre l'état qui leur est propre. Ces courts instans de recueillement produiroient de grands avantages. L'Acteur se rappelleroit la marche générale de la Pièce; mettroit ses sens en haleine, & loin de paroître sortir de la gaieté tumultueuse des foyers, il sembleroit affecté des mêmes soins, des mêmes vûes, dont les personnages étoient eux-mêmes occupés pendant l'action. Les premiers mots qu'il entendroit, lui causeroient-ils une grande surprise? Il en auroit déjà saisi la situation; son

visage, sa figure marqueroient, comme dit Riccoboni, un étonnement dont le spectateur seroit frappé. Celui-ci n'auroit aucune idée qui le contrediroit. Non-seulement l'Acteur parroitroit tout ce qu'il doit être; mais le public seroit dans la disposition la plus favorable.

Rien de si commun que de voir sur le Théâtre des Acteurs immobiles; quant ce n'est pas à eux à parler; ou qui, d'un air distrait & désœuvré, portent leurs regards ça & là sur les spectateurs. Comment dans cet état opéreroient-ils cet ensemble, qui naît d'une correspondance, d'une liaison exactes du jeu & de l'action de tous ceux qui sont sur la Scène?

Au contraire, dit Riccoboni le fils, ils y nuisent par leur indolence. Tous les Acteurs doivent donc concourir à augmenter la force de l'expression de celui qui parle; & s'ils y réussissent.

aux yeux du spectateur, n'aident-ils pas fortement à le séduire ?

Des hommes qui viennent de rire ; de folâtrer avec les Comédiens , sont-ils bien pénétrés de ce que ceux-ci leur disent à l'ouverture de la Scène ? Ceux des spectateurs qui n'ont pas les mêmes droits , mais qui ne savent pas moins ce qui se passe dans les foyers , sont dans la même disposition que les premiers ; ainsi les uns & les autres sont prévenus contre le piège qu'on tend à leur raison. Quelquefois on est au second Acte, qu'ils n'ont point pensé aux Héros qui sont représentés. Heureux encore s'ils les entrevoient dans le reste de la Pièce ! voilà pourquoi tant de gens sortent du Théâtre avec la tranquillité, la froideur qu'ils avoient en y entrant.

Nous n'avons garde de dire avec l'auteur du *Comédien*, que le Théâtre François se passe aisément des décora-

» tions; que la vérité des Scènes &
 » des discours, soutenue de la vé-
 » té du jeu des Acteurs , subjugué
 » quelquefois tellement notre imagi-
 » nation , que nous ne prenons pas
 » garde à la maniere dont la salle est
 » décorée. »

On ne trouvera guère de ces ima-
 ginations que dans des gens qui n'ont
 point encore vu le Théâtre , ou qui
 n'en ont qu'une foible idée. De pa-
 reils spectateurs seroient sans doute
 ravis en extase, à la représentation
 d'une Pièce dramatique , fût-elle
 jouée dans une grange.

Mais pour peu que l'on entende
 cette partie, il est certain qu'on n'exi-
 gera pas moins l'unité des convenan-
 ces, que l'unité du lieu. Les unes sont,
 ainsi que l'autre , fondées sur la na-
 ture du Poëme dramatique.

Une action ne se passe pas dans des
 espaces imaginaires. Un lieu déter-
 miné ne lui est pas moins nécessaire

que les personnages. Ce lieu est-il dans une armée, dans un camp, dans un palais ? L'événement arrive-t-il le jour ou la nuit ?

Il faut que l'on me mette au milieu d'une armée, sous des tentes, dans un palais, que je voie le jour ou la nuit, ou je ne croirai jamais y assister. J'arrive à la Comédie comme dans un appartement d'ami. Il faut détruire cette idée ; il faut me transporter dans le palais d'Auguste, dans le sérail, dans le Temple du peuple de Dieu, dans le camp d'Alexandre. Si je vois toujours la salle, je prends peu d'intérêt à la représentation.

On ne peut donc me transporter dans le lieu de la Scène, qu'à l'aide des décorations. Plus elles ont de ressemblance avec ce lieu, plus je suis agréablement séduit.

Loin de persuader aux Comédiens qu'ils peuvent se passer des décora-

tions, on ne peut trop leur en démontrer l'utilité.

Il seroit bon même que chaque Pièce eût les siennes. N'est-il pas ridicule qu'une décoration rongée de poussière & presque en lambeaux, serve à une Pièce nouvelle, à laquelle elle n'a nul rapport ? Ne diroit-on pas que les Comédiens cherchent à augmenter la prévention où est le spectateur contr'eux, au lieu de lui faire illusion ? Ne semblent-ils pas lui assurer, en lui mettant ces vieux débris sous les yeux, que ce n'est qu'une fiction qu'il va voir, & qu'il ne doit pas être la dupe des efforts qu'ils font, pour lui donner comme original, ce qui n'est qu'une copie ?

Il est honteux sans doute, aux Comédiens François, que leur Théâtre, où se jouent les chefs-d'œuvres de l'esprit humain, le cède à cet égard, même aux spectacles forains.

Ce n'est pas tout : une pièce demande-t-elle de la dépense ? Ils ne la joueront point. Quelque bonne qu'elle puisse être , l'Auteur a perdu son tems. La troupe n'entend point faire de frais. Le Théâtre n'est-il pas un fond qui rapporte sans culture ? On s'en apperçoit assez.

Les Comédiens Italiens ne pensent pas de même. Ils n'épargnent ni peine , ni soins , ni frais pour attirer le public. » C'est assez l'ordinaire , dit l'Auteur du Comédien , » que des enfans adoptifs, aient plus » d'attention que nos vrais enfans , » à se rendre dignes de notre tendresse. »

Les connoisseurs poussent si loin la délicatesse sur ce point , que les habits même des Acteurs les refroidissent., s'ils savent qu'on leur en ait fait présent, ou que l'Acteur , mal dans ses affaires, n'ait pas du en avoir de si magnifiques. Ces idées inter-

rompent dans leur esprit , l'action Théâtrale, démasquent le Héros, & laissent voir l'Acteur tout entier.

De pareilles bagatelles, me dira-t-on, ne peuvent porter de grands coups. Je réponds qu'il n'y en a point de petits contre l'illusion. C'est un édifice de carte qui tombe au moindre souffle. Nous savons que les représentations Théâtrales nous trompent ; nous nous plaçons à en être trompés. Mais pour peu qu'on nous fasse sentir notre erreur, nous voyons le plaisir s'enfuir avec elle.

Il est rare que dans les grands rôles, les Comédiens ne soient pas habillés assez magnifiquement ; parce qu'en suivant le *Costume*, ils servent leur amour propre. Ils n'ont pas assez à gagner dans les rôles inférieurs, pour heurter les convenances. Il n'en est pas de même des Comédiennes ; elles montrent dans tous les rôles le dessein de plaire. On les voit dans

les cas où elles devroient être mises avec simplicité, affecter une magnificence déplacée. Si elles parroissent en corset, elles savent le rehausser par des rivières de diamans. » Si nous
 » ne devons pas espérer, dit encore
 » l'Auteur que nous venons de citer,
 » que les Comédiennes préfèrent à
 » l'ajustement, sous lequel elles croi-
 » ront dompter plus aisément les
 » cœurs, celui sous lequel elles réus-
 » siroient d'avantage à tromper les
 » yeux; nous n'en aurons pas moins
 » toujours le droit de nous plaindre
 » de cet abus. Nous n'exigeons point
 » d'elles, sur le Théâtre, un étalage
 » intéressé de leurs charmes; mais un
 » jeu vrai, & un air qui convienne
 » de tout point aux rôles qu'elles re-
 » présentent. » Dès qu'on ne voit que
 L'Actrice, on oublie le personnage,
 & la Pièce manque son but.

C'est pour cela que nous ne pou-
 vons être de l'avis de l'Auteur dont

nous parlons à l'égard de l'âge des Acteurs. Il prétend qu'on voit, sans être blessé du défaut de vraisemblance, qu'on voit même avec plaisir une jeune Comédienne, se charger d'un personnage de vieille, &c. Si les drames font des imitations, on y doit montrer dans tous les accessoires, la plus parfaite ressemblance qu'il est possible. Si une jeune Actrice peut jouer le rôle d'une vieille, celle-ci peut faire le personnage d'un jeune. Si on peut s'écarter de la vraisemblance en ce point, on le pourra en mille autres, & les drames ne se ressembleront plus à eux-mêmes. Cela arrive sans doute, mais cet abus est une atteinte formelle à l'art & à l'illusion qu'il doit soutenir sans cesse.

Difons plus; si le spectateur a lieu de soupçonner que ce que dit l'Acteur, ne s'accorde pas avec sa conduite; cette dissonance lui fait aussitôt oublier le personnage, pour ne

s'occuper que du Comédien. Qui est-ce qui n'a pas entendu mille fois les ris moqueurs , éclatter aux discours d'ingénuité, d'innocence & de fidélité d'une Actrice , à qui le public refusoit ces vertus ?

Voilà assurément une des raisons pour laquelle on a plus de plaisir , quand on va au Spectacle pour la première fois. On ne connoît point les Acteurs , & il est plus facile de les prendre pour les personnages mêmes.

Si je ne craignois d'avancer une hérésie Théâtrale, je dirois que c'est aussi une des causes du dégoût, qu'on sent à un certain âge, ou quand on a beaucoup fréquenté les Spectacles, des représentations qui s'y donnent. Tous les ressorts de l'illusion sont usés. On ne prend plus d'intérêt aux Pièces, qui ne paroissent sur la Scène, que ce qu'elles sont à la lecture.

On a dit quelque part, que pour

bien connoître si un Acteur joue juste, il faudroit se boucher les oreilles. Je crois moi que pour nous conserver de la sensibilité pour le Théâtre, il faudroit fermer les yeux, & n'ouvrir que les oreilles. Si on ne faisoit qu'entendre, on ne seroit jamais choqué des défauts qui nuisent à l'illusion, soit dans les Acteurs, soit dans tout ce qui les accompagne.

Il est encore une obstacle fort commun à l'enchantement Théâtral. Ce sont ces battemens de mains, pendant lesquels l'Acteur ne manque jamais de suspendre l'action. Il vaudroit mieux, pour les connoisseurs délicats, qu'il continuât son jeu, ils ne perdroient que quelques mots, & ces mouvemens de terreur, qu'on vient d'exciter en eux, ne seroient point refroidis. L'expression visible de l'Acteur en diroit assez pour suivre le fil de la Pièce. Au lieu que la représentation cessant, ils ne pen-

sent plus qu'au bruit qui se fait, & la magie disparoît totalement à leurs yeux.

Nos Acteurs, dans le même Spectacle, quittent le cothurne, pour le soc & le masque comique. Il en résulte que celui qui vient de les entendre parler en Héros, en bergers, en pères de famille, en marquis, ne les prennent plus que pour des Comédiens, & ne voient plus les personnages.

Pourquoi les Anciens donnoient-ils des masques à leurs Comédiens ? Pourquoi les nôtres mêmes, jouent-ils avec des habillemens à la Romaine ou à la Grecque ? Sinon, pour que les connoissant moins, on s'occupe uniquement de ceux qu'ils représentent.



CHAPITRE V.

*De la Musique ancienne & moderne,
& des chœurs. De la Musique ré-
citative & à plusieurs parties.*

UNE bonne musique réveille l'imagination, échauffe les sens, & dispose l'ame aux charmes de la Poésie. Dans les entre actes, elle cause une variété nécessaire aux bons esprits sur-tout, en qui les idées se pressent rapidement, à chaque mot du récit. Ces imaginations consommées par un feu si actif, ont besoin de repos & de nouvelles forces. Elles trouvent l'un & l'autre dans la musique, qui donnant un cours moins vif aux esprits, répare leur force épuisée. C'est pour cela que les Anciens avoient partagés leurs Poèmes en actes & en chœurs. Ces derniers soutenoient l'at-

tention du spectateur en le délassant.

Corneille trouve cette maniere de distinguer les actes moins commode que la nôtre. » Car, dit-il, ou l'on » prêtoit attention à ce que chan- » toit le chœur, ou l'on n'y en prê- » toit point. Si l'on n'y en prêtoit ; » l'esprit de l'auditeur étoit trop ten- » du, & n'avoit aucun moment pour » se délasser. Si l'on y en prêtoit » point, son attention étoit trop » dissipée par la longueur du chant, » & lorsqu'un autre acte commen- » çoit, il avoit besoin d'un effort de » mémoire, pour rappeler en son ima- » gination ce qu'il avoit déjà vu, & en » quel point l'action étoit demeurée. »

En portant aux décisions de ce grand homme, tout le respect qui leur est dû, nous seroit-il permis d'approfondir ses raisonnemens ? Dans la premiere supposition, l'esprit de l'auditeur étoit trop tendu, & n'avoit pas un moment pour se délasser.

Pour nous délasser , il n'est pas toujours nécessaire d'un plein repos. Il suffit souvent que notre attention change d'objet , & qu'elle soit moins forte. Les chœurs des anciens opéroient ce double effet. Le Spectacle prenoit une autre face avec eux. Quoiqu'il y fut question de choses liées à l'action principale ; ce n'étoit que des vœux , que des réflexions qui , présentés avec les charmes du chant & des instrumens , n'exigeoient pas à beaucoup près la même tension d'esprit. Ainsi l'auditeur pouvoit sans peine passer de l'acte au chœur , & de celui-ci à celui-là.

Dans la seconde supposition , l'attention est trop dissipée par la longueur du chant ; on a besoin d'un effort de mémoire pour se mettre ou l'acte précédent a laissé. 1^o. Si le chant étoit trop long , c'étoit moins la faute des chœurs , que du musicien. 2^o. L'effort de mémoire étoit d'autant moins

nécessaire, que le chœur lui-même aidait à entretenir l'attention du spectateur, l'empêchoit de porter ses regards ailleurs & les fixoit, mais d'une manière plus agréable, sur les objets que le Poème lui représentoit. On ne changeoit point de situation.

Les Grecs, plus attentifs que les modernes aux effets que la musique devoit produire sur le Théâtre, n'usoient point de celle qu'on appelle à plusieurs parties. La multitude des voix, le bruit confus de tant d'instrumens, auroient empêché qu'on entendît les paroles; & la musique n'étoit chez eux qu'un moyen de leur donner plus de force ou plus de douceur. Ainsi ils n'avoient garde de choisir celle qui y étoit le moins propre, mais celle du récit beaucoup plus analogue à la représentation Théâtrale.

Il est singulier qu'en France, quand on voulut mêler la musique à la Poé-

dramatique; la récitative fut justement celle qu'on rejetta. Le récit ne pouvoit s'accorder avec les vers Alexandrins, dont on se croyoit obligé de se servir. On s'y obftina, & la Tragédie en musique resta dans l'enfance. Mais enfin les vers de mefures inégales s'introduifirent, » & on conclut, dit le P. Menestrier, que ces » petits vers étoient plus propres pour » la musique que les autres; parce qu'ils » font plus coupés, & qu'ils ont plus » de rapport aux vers *Sciolti* des Italiens, qui servent à ces actions. »

Les Anciens rafinoient tellement sur l'usage de la musique & des instrumens, dans les pièces Théâtre, qu'ils y préféroient les flutes, parce qu'il n'est point d'instrument qui approche plus de la parole & des mouvemens du gosier. Les joueurs de flutes servoient aux Acteurs à prendre, à soutenir ou à rétablir les inflexions de voix propres aux diffé-

tes passions qu'ils représentoient ; ils les aidoient dans leur déclamation , comme nos souffleurs secondent aujourd'hui leur mémoire.

Les Grecs , dit l'Auteur ci-dessus , avoient » des vers & des chants pour » la plainte & pour la douleur , pour » la colere & pour la joie. Pour les » choses sérieuses & pour la plaisanterie. Ils savoient exprimer le bruit » des flots , le sifflement des vents , » le craquement des dents des animaux. »

Quelle force , quel merveilleux , une pareille musique ne répandoit-elle pas sur toutes les parties de la Tragédie ? Les instrumens identifiés , pour ainsi dire , avec l'action , forment une unité de représentation , capables de faire les plus fortes impressions. Si on veut y réfléchir , cette unité , n'est pas moins essentielle à l'âme , que les trois autres , dont on a formé son être.

Nous avons, pour le dire en passant , quelques morceaux de grands Musiciens , qui approchent de la perfection de la musique ancienne. On a exécuté il y a quelques années , à Saint Jean-en-Grève, un *Te Deum*, de M. Calviere, qui est presque tout entier dans ce goût, & sur-tout le verset, *Judex crederis esse venturus*. Ce célèbre organiste avoit placé dans la voute de l'Eglise, à diverses distances, une trompette, dont les sons aigus, mais étouffés, faisaient l'assemblée d'une terreur subite; des tambours & des timbales, dont le bruit sourd imitoit ces coups de tonnerre continus, & qu'il semble qu'on entend dans un grand éloignement. Ces instrumens exprimant tour à tour les différentes images du jugement dernier, formèrent une symphonie lugubre & effrayante, qui sert encore d'entretien aux connoisseurs.

Pourquoi nos Tragédies ne sont-elles pas accompagnées de ces ornemens ? On sent assez les effets qu'ils feroient sur la Scène. Le Théâtre est le spectacle de tous les sens. Ce n'est pas assez de plaire à quelques-uns; il faut exercer sur tous un empire absolu.

On a vû que dans les suppositions que fait Corneille, les chœurs, loin de dissiper trop le spectateur, ou d'en exiger un effort pénible de mémoire, soutenoient l'attention même en la partageant. Le pere Brumoy va nous fournir une nouvelle autorité contre l'objection de Corneille. Selon ce savant critique » le » Théâtre perd à la suppression des » chœurs, la continuité d'action, & » un spectacle magnifique, qui sert » à la soutenir, & qui est, pour » ainsi dire, le fond ou l'accompagnement du tableau. »

D'ailleurs, est-il bien certain que

nos intermedes ayent pour but le délassement du Spectateur ? Je ne puis me le persuader. Les grands événemens ont leurs périodes marqués par des intervalles de repos ou de préparation. Il n'est pas dans la nature d'agir continuellement ; il n'est pas vraisemblable de voir sur la Scène des personnages , comme d'une haleine , méditer & exécuter des révolutions , qui souffrent des contradictions & mille obstacles. Ainsi les personnes qui s'y intéressent doivent se transporter , tantôt dans un lieu , tantôt dans un autre , s'assembler , se consulter , se diviser , choisir des moyens , & les rejeter pour d'autres. Tout cela demande des changemens dans les desseins , des irrésolutions , des pauses mêmes qui établissent une division fort naturelle entre les parties d'une action. C'est donc l'ordre universel qui prescrit cette division , dans celles qu'on met sur le

Théâtre ,

Théâtre, parce que celui-ci imitant la vérité, ne le peut qu'à l'aide de la vraisemblance.

C'est pour cela, dit l'Abbé d'Aubignac, que les dramatiques se sont servis des intervalles des Actes. Car aiant reconnu que le Poëme renfermoit beaucoup de choses, qui ne pouvoient être représentées sur la Scène, & que souvent tous les Acteurs disparoissoient pour faire ailleurs des actions qui demandent quelque tems; ils se sont avisés d'employer à cela cet espace, qui distingue les Actes.

Si on étoit obligé de faire une Tragédie de quinze ou dix-huit cens vers, avec une exacte continuité d'action; je doute qu'on en vint jamais à bout. Quand on le pourroit, on n'y mettroit jamais assez de clarté & d'ordre, pour que le Spectateur pût l'entendre. Une pareille Tragédie ressembleroit à une oraison

d'une seule période ; & Cicéron dit, qu'il n'y a point d'Orateur qui vout en faire une, encore qu'il eût assez de force de poulmons pour la réciter. Le délassement du Spectateur n'est donc pas ce qu'on se propose au moins pour but de premiere nécessité, dans les intermedes. Revenons à Corneille.

» Nos violons, ajoute ce pere de
 » la Scène François, n'ont pas ces
 » deux incommodités. L'esprit de
 » l'auditeur se relâche durant qu'ils
 » jouent, & réfléchit même sur ce
 » qu'il a vu, pour le louer ou pour
 » le blâmer, suivant qu'il lui a plu ou
 » déplu ; & le peu qu'on les laisse
 » jouer, lui en laisse les idées si ré-
 » centes, que, quand les Acteurs re-
 » viennent, il n'a pas besoin de se
 » faire d'effort pour rappeler & re-
 » nouer son attention. »

De quoi nous occupent nos violons ? De choses absolument étran-

gères à la Pièce. Ils jouent des menues, des symphonies, des morceaux de nos Opéra, qu'on entend souvent le Parterre chanter avec eux. Peut-on mêler sa voix aux violons, sans perdre tout-à-fait de vue ce qu'on vient d'entendre ? Si l'on en conserve quelque idée, N'est-elle pas combattue par celle que la musique a fait naître ? Il faut néanmoins reprendre le fil de l'action, quand l'Acteur reparoit. Le peut-on, sans écarter les idées de la musique ? Le peut-on, sans se faire d'effort ? Aussi le mieux qui puisse arriver au spectateur, c'est que les premières Scènes de chaque Acte, ne l'affectent que très-faiblement. Il lui faut du tems pour se remettre dans la situation qu'il a perdue, & qui ne lui est pas moins nécessaire pour ressentir les impressions du jeu Théâtral, qu'à l'Acteur lui-même pour la produire.

Pour que la musique causât un vé-

ritable délassément, il faudroit qu'elle
 fût chez nous, comme elle l'étoit
 chez les Anciens, propre aux inci-
 dens de chaque Acte; & qu'en dimi-
 nuant notre attention, elle soustint
 nos idées & nos sens, dans l'état
 où ils ont été mis. On entendroit une
 Pièce avec la chaleur & l'émotion
 que ces différentes divisions ont pro-
 duites, & la catastrophe nous inté-
 resseroit d'autant plus, que notre es-
 prit auroit moins été distrait dans le
 cours de la représentation.

Quoi ! Quand Mitridate ordonne
 la mort de Monime, quand Aga-
 memnon vient d'abandonner sa fille
 au couteau de Chalcas, on nous
 fera entendre des ariettes, des fan-
 fares, des contredances ? On voudra
 nous persuader que cette musique est
 plus dans l'ordre Théâtral, on s'ap-
 plaudira de ses effets ?

Si j'avois quelque crédit sur l'es-
 prit des Comédiens, je leur dirois :

« Vous voulez de l'argent Messieurs ?
 » Apprenez à le dépenser. Ecoutez
 » la voix du bon goût, que vous fa-
 » crifiez à votre cupidité. Bannissez
 » tant d'abus du Théâtre ; bannissez-
 » en ces danses mesquines , qui ne
 » peuvent avoir de mérite que sur
 » des Théâtres inférieurs. Je compare
 » ces derniers à des fleurs artificielles,
 » qu'on charge de clinquans , pour
 » suppléer au véritable éclat qui leur
 » manque. Renvoyez donc ces para-
 » sites inutiles ; ayez de bons musi-
 » ciens ; faites composer de la musi-
 » que exprès pour les Pièces qui en
 » demandent ; joignez - y de belles
 » décorations ; en un mot , augmen-
 » tez l'illusion , les prestiges , l'en-
 » chantement ; & les fruits que vous
 » en recueillerez pourront appaiser
 » vos murmures. »



CH A P I T R E VI.

*De la Poésie de style. Si elle fait seule
la destinée des Poëmes.*

IL est plus aisé de faire de beaux vers qu'un beau Poëme. Il ne faut que des mots pour les uns ; mais dans l'autre , on a besoin de grandes images & de hardies pensées. Il y a donc moins de mérite à être versificateur , que Poëte. Cependant des Auteurs connus prétendent que la Poésie de style , est-ce qu'il y a de plus recommandable dans un Poëme , & qu'elle seule fait la réputation des Auteurs. Il y en a même , dont les Pièces en tirent leur principal lustre ; & cela suffit pour déterminer les autres à ne remplir leurs ouvrages que de vers , & à ne meubler leur tête que de mots. Ce préjugé a été trop

funeste à la Poésie, & sur-tout à l'art tragique, pour que nous ne faisons nos efforts pour le détruire.

Toutes les parties d'un Poëme se rapportent à deux principales; au fond des choses, & à la maniere de les présenter; aux idées, & à l'expression. Le plan, l'économie, les caractères, les mœurs, les passions, appartiennent aux premières. Les mots & les figures sont comme les membres de l'autre.

On demande laquelle de ces deux parties fait la destinée des ouvrages d'esprit. La question est, je crois, décidée en faveur de la première, dans les ouvrages sérieux; c'est-à-dire, dans les traités de sciences ou d'arts; parce qu'on y cherche que l'instruction. Ceux qui sont bien écrits, le fonds des choses égal, ont seulement le mérite qu'un homme qui accorderoit une grace d'une maniere polie & engageante, auroit sur un autre

qui feroit la même grace, comme malgré lui & durement. Mais elle a toujours pour celui qui la reçoit, le même degré d'importance. La Grammaire Françoisse de l'Abbé Girtard, ridicule, extravagante même à ne la considérer que par le style, n'en est pas moins un ouvrage utile & même estimé dans son genre: c'est un diamant mal enchassé.

Quelque savants pensent au contraire, que le style est préférable dans les ouvrages d'agrément. Nous allons prouver que leurs raisonnements sont plus spécieux que solides.

Ils prétendent que la Poësie de style fait seule la destinée des Poëmes pour deux raisons: la premiere, c'est qu'on n'y cherche pas l'instruction, comme dans les autres livres; la seconde, c'est que le plaisir qu'on y cherche uniquement, naît aussi uniquement de la Poësie de style. Ils ajoutent, que l'instruction qu'on peut
par

par hasard, retirer d'une Pièce, n'est point la source du plaisir, parce qu'on commence à la lire, sans avoir intention de s'instruire.

Cette instruction en est-elle moins la suite des principes & des tableaux qui y sont semés? En est-elle moins le fruit des idées du Poëte? Mais supposons qu'on n'y trouve aucune sorte d'instruction; est-ce dans celle-ci que consiste toute l'utilité des ouvrages d'agrément? S'il n'y avoit que ceux qui voulussent s'instruire, qui lussent des livres, il y en auroit plus des trois quarts qui ne liroient point. Ces trois quarts lisent cependant. Est-ce sans aucun but? Il peut y avoir des gens qui achètent des livres dans la seule vue de faire une bibliothèque; mais il n'est pas croyable que ceux qui lisent, n'aient d'autre dessein que de lire.

On peut partager les lecteurs en trois classes. L'une lit, pour consu-

I. Partie.

I

mer un tems qui lui est à charge. L'autre, pour se distraire d'occupations sérieuses, par des objets plus agréables. La troisieme enfin, pour former son goût, pour puiser dans des ouvrages solides des exemples & des préceptes qui étendent leurs connoissances.

Ces trois espèces de lecteurs tirent-elles un véritable avantage des ouvrages agréables? On ne peut le nier, du moins à l'égard de la troisieme. Qu'on s'instruise dans les hautes Sciences, où dans les arts & dans la littérature; c'est toujours s'instruire. S'il y a quelques compositions littéraires, qui ne remplissent pas cet objet, on doit l'attribuer aux Auteurs & non au genre de ces Pièces.

Quant aux autres espèces de lecteurs, il ne faut qu'un peu de reflexion pour se convaincre que leur lecture leur est utile.

L'utilité en effet, s'estime par les

rapports qu'elle a avec les personnes.
 Une petite somme fait le bonheur
 d'un homme qui manque de tout. Une
 Reine qui n'est point avare, fait peu
 de cas d'une somme beaucoup plus
 considérable. Une dignité nouvelle-
 ment acquise remplit toute l'ame d'un
 ambitieux encore dans la poussière.
 Un grand la dédaigneroit, ou même
 s'en croiroit dégradé. Ces vérités sont
 trop communes pour nous y arrêter
 longtems.

Ne prouvent-elles pas que pour
 un homme qui n'a d'autre dessein que
 de dissiper l'ennui, qui verse la lan-
 gueur sur tous ses instans, une Pièce
 qui le dérobe à cette situation affli-
 geante, est de la plus grande utilité?
 Si nous voulions absolument instruire
 un homme épuisé par un travail long
 & pénible, ne choisirions-nous pas
 l'utilité la moins convenable à son
 état ?

Si l'utilité prise de l'amusement est

à certains esprits , ce qu'est pour d'autres celle qui naît de l'instruction ; il s'ensuit que les ouvrages d'agrément ont, pour ceux-là , un mérite égal à celui qu'ont pour ceux-ci des traités de sciences. Il s'ensuit encore que ce n'est pas l'instruction qui est l'unique avantage qu'on puisse retirer d'un livre ; mais la satisfaction de l'espèce de besoin qu'éprouvent les lecteurs. Ceux qui ont celui de s'instruire , le satisferont dans un ouvrage dogmatique , indépendamment de l'expression ; pour eux le fond emporte la forme.

Voyons si ceux qui veulent s'amuser & se distraire y peuvent réussir , en préférant la Poésie de style , au fond d'un ouvrage ; nous verrons ensuite si l'expression peut plaire , sans le mérite des idées.

Si les idées sont ce qui frappent le plus dans les Poèmes des Anciens , dans ceux des Etrangers , & dans les

notres mêmes ; s'il y a parmi nous plus de lecteurs sensibles aux idées qu'aux expressions ; si nous avons des ouvrages bien écrits, qui n'ont pas réussi ; si quelques-uns de nos Auteurs se sont acquis une haute réputation, sans s'attacher à la partie du style ; enfin, si l'expression ne fait un grand effet que quand les pensées ont un grand éclat ; les deux premières questions énoncées plus haut seront décidées. Entrons dans le détail.

Les idées, dont un Poëme est rempli, sont nobles ou sublimes, brillantes ou délicates, simples ou naïves. Toutes ont leur beauté, & un empire presque égal sur les hommes, Elles ont un rapport si intime avec l'esprit, généralement répandu dans tous les êtres capables de réflexion, qu'elles les réveillent, les attachent en quelques lieux, & en quelque état qu'elles les trouvent. C'est une monoye universelle, dont la valeur n'est n'y ar-

bîtraire, n'y dépendante des Loix.

Nous ne prétendons point qu'un homme qui n'auroit pas la moindre idée d'une Langue, puisse goûter & admirer un ouvrage dans cette Langue. Mais avec une notion superficielle de l'idiôme, avec de l'application, il y aura peu d'idées dans cet ouvrage, qu'on ne parvienne à connaître.

Les Langues anciennes sont mortes, & nous n'en avons que des notions imparfaites. Cependant les ouvrages qui nous restent dans ces Langues, nous enlèvent, & nous ravissent, parce que nous n'avons pas besoin, absolument parlant, de savoir toute la force, toute la finesse des signes, pour en saisir les beautés en gros. Nous y perdons des nuances, mais nous sommes dédommagés par l'objet principal; & cela nous suffit pour que les idées des Anciens fassent, pour ainsi dire, valoir le rapport

qu'elles ont avec les nôtres. La draperie nous cache quelques parties de ces beaux corps; mais notre imagination y supplée. Ce que nous en voyons nous aide à lever cette draperie, ou à deviner ce qu'elle nous dérobe.

Telle est la propriété des pensées. Il y a toujours dans une phrase, un ou deux signes principaux qui les caractérisent & leur servent de base. Ces signes étant connus, l'idée perçoit, éclate à nos yeux; ceux qui l'accompagnent & la soutiennent, sont-ils ignorés? On ne voit pas le cortège, mais seulement le personnage qui mérite le plus d'attention.

Si les signes principaux nous échappent d'abord, les moindres nous sont connus. Ils nous éclairent sur la valeur des premiers. Les branches nous conduisent au tronc. Plusieurs traits de lumière nous découvrent la masse, & du milieu de celle

ei, s'élève l'idée dans tout son éclat.

Je ne crois pas qu'il y ait un traducteur qui n'ait expérimenté ces divers procédés de l'esprit. Je suis sûr même que les idées, ainsi apperçues, ont donné une plus grande connoissance de la Langue. J'en appelle à ceux qui en ont appris quelque chose sans maîtres.

Ce que nous faisons à l'égard des Langues mortes, les Etrangers le font à l'égard de la notre. Un Allemand qui liroit un de nos Poèmes sans connoître qu'imparfaitement le François, ne perdrait point ses peines. Le peu de mots qu'il entendroit, lui feroient saisir un grand nombre d'idées. Celles-ci lui en découvriraient d'autres, & avec de l'attention, il parviendrait à entendre le Poème d'un bout à l'autre, quoiqu'il y eût des signes qu'il ne comprît pas. Que cet Etranger se propose de mettre notre Poème dans sa Langue; il ne rendra pas tous

les mots , mais sa traduction sera bonne , parce que les pensées sont le fond de l'ouvrage , & que celui-ci sera parfaitement rendu , si toutes les idées en sont mises dans un beau jour. Des traductions littérales ne se font guère lire.

Les Poèmes Anciens nous affectent , nous charment presque uniquement par la noblesse & le sublime des pensées , ou du fond des choses qu'ils embrassent. Nos Poésies sont goûtées des Etrangers , qui ne savent que balbutier notre Langue ; il en résulte que le plaisir que nous ressentons à lire les ouvrages anciens & étrangers , ne peut venir que des idées sublimes. C'est par la même raison que notre propre Poésie nous plaît & nous enchante.

Quoique le François soit notre langue maternelle , il s'en faut beaucoup que toute la Nation l'entende & la parle purement. Je connois un hom-

me qui n'y excelle pas. Il y a quinze ans qu'il l'a connoissoit plus mal encore; cependant, dès ce tems là, il remarqua & reprit des fautes de langage, qui ne sembloient pas permises à des gens qui faisoient profession publique de la parole.

J'ose assurer que de cent personnes qui ont reçu de l'éducation, il n'y en a pas dix en état de juger du style d'un ouvrage. Si les quatre-vingt-dix autres n'en connoissent, ni les beautés, ni les défauts, comment les sentiroient-ils, comment en seroient-ils affectés? Les objets ne nous touchent que par relation; & cette relation, le fruit des apparences sensibles, est sans effet, quand nous n'avons point d'idée de ces apparences.

Dailleurs ceux qui sont affectés des beautés de style, dans une pièce de Prose; ne le sont pas toujours de celles de la Poësie. Il y en a nombre qui ne manquent pas de goût &

ne peuvent pas lire de vers. D'autres les lisent, & excellens juges de Prose, ils ne portent sur la Poësie que des jugemens hasardés. Combien de bonnes plumes en prose n'ont fait que de méchans vers? Combien de grands Poètes ont fait de la prose médiocre?

Les uns & les autres font assurément les trois quarts de la Nation: il ne reste donc plus que la quatrième partie sur laquelle la Poësie de style puisse avoir quelque empire. Elle est composée des Poètes ou des amateurs de la Poësie. Si à leurs yeux celle de style fait la destinée des Poèmes, ils n'en doivent approuver aucuns où elle ne se trouve pas, n'y en dédaigner aucuns où elle se trouve. Si quelques-uns où elle n'est pas, en sont goûtés; si quelques-autres où elle est, en sont désapprouvés, dans les uns & dans les autres, la Poësie ne fera pas toujours le mérite prin-

cipal : il faudra réduire la thèse générale à quelques cas particuliers ; & ce sera déjà beaucoup d'obtenu

Non-seulement il y a des Pièces de Théâtre que l'on voit avec plaisir, quoique la Poësie en soit très-défectueuse ; mais il y a même des Théâtres entiers d'Auteurs, qui l'ont fort négligée, & que les connoisseurs mettent au même rang que d'autres Théâtres qui excellent par là.

Il y a peu de drames aussi mal versifiés qu'*Inès de Castro*. A peine y a-t-il quelques vers que la critique n'ait repris. Cependant cette pièce est du nombre de celles qui sont restées au Théâtre. On nous a montré les défauts de la conduite, & du style de cette Tragédie, mais on n'a pu diminuer le plaisir qu'elle fait. C'est que les situations, les mouvemens y sont touchans. C'est que le fond admirable de ce Poëme, dédommage des fautes de la versification.

On nous a objecté que le Cid plein de défauts, ne se soutient que par la Poësie.

C'est connoître bien peu le mérite de ce beau Poëme, que de croire qu'il est uniquement dans le style. Nous convenons qu'il a de grandes beautés; mais les situations, les sentimens, les passions, & cette extrémité où est Chiméne, de venger la mort de son père, sur son amant, ne sont-ils pas aussi admirables que le style? Le petit nombre de ceux qui connoissent cette Pièce, par eux-mêmes; le grand nombre de ceux qui ne la connoissent que sur le rapport des premiers, lisent & voyent le Cid avec un grand plaisir. C'est que les défauts qui s'y remarquent sont oubliés, dès que l'ame s'est ouverte à la chaleur du sentiment, au pathétique des passions.

On ne sauroit lire Clovis n'y la Pucelle; mais personne ne doute que

Les Poèmes ne se fissent goûter, s'ils n'avoient contre-eux que les défauts de style. Les idées de Milton, quelquefois outrées, à force d'être élevées, auroient fait tomber son Poème, si elles n'étoient mêlées à un grand nombre de traits, vraiment sublimes.

Nous avons en notre Langue des Poèmes bien écrits, qui n'ont pas réussi ; la Tragédie de Bérénice est, comme l'assure Racine lui-même, une de ses Pièces les mieux versifiées. On ne la joue cependant plus guère : toute la réputation de l'Auteur n'a pu engager le public à voir ce drame en faveur du style. Peut-on en donner une autre raison, sinon que le fond des choses ne répond pas au style ?

Les Poèmes de Crébillon ne sont pas comparables à ceux de M. de Voltaire à cet égard ; & on ne peut leur refuser les plus grands applau-

dissemens. Ce dernier se fait un honneur d'avoir eu l'autre pour maître.

La Poësie de style n'acquiert donc pas seule l'immortalité aux ouvrages en vers. Examinons maintenant si l'expression peut plaire, sans le secours des pensées.

Le style n'est autre chose que l'assemblage de plusieurs signes, dont on est convenu de se servir, pour exprimer les affections de l'ame. Nos idées sont l'expression de nos sentimens; & ces signes sont celle de nos idées. Une hypothèse où l'on supposeroit d'un côté un homme, qui ne voudroit que penser, & de l'autre un homme, qui ne seroit occupé qu'à rendre ses pensées, seroit au moins ridicule. Le rapport de l'expression aux pensées ne peut, à leur origine, se sentir que par l'Auteur même de ces pensées.

L'Auteur médiocre est celui qui n'a pas des idées nettes, distinctes

& élevées. Le plus pitoyable est celui qui donne plus de mots que d'idées.

Le style médiocre est froid , rampant & sans force. Le plus mauvais est celui qui ne dit rien , ou qui n'exprime pas avec justesse & précision les idées de l'Auteur. Toutes ces espèces , d'Auteurs & de styles , ne s'apprécient que par les idées. Ce sont donc elles qui font la fortune & des Auteurs & du style.

Si l'expression est l'image de nos conceptions ; celle-ci ne peut subsister sans celles-là. Elle est proprement la manière d'être des autres. Supposer l'expression dans un certain éclat , sans les idées , c'est supposer les dimensions sans un corps.

Il y a des ouvrages où l'on voit beaucoup d'idées , & peu de mots. Sans en chercher des exemples dans l'antiquité , Corneille nous en fournit assez. Je ne connois guère de
Poètes,

Poètes, dont les vers soient aussi pleins de choses. Ses pieces où il y a le plus de Poësie, sont celles de ce genre. On ne mérite le titre de grand écrivain, que par une imagination vive & forte. Dans un pareil esprit, les idées coulent rapidement, & ne lui laissent pas le tems de s'occuper du style qui suit naturellement l'impulsion du génie. Boileau est peut-être celui de tous nos Poètes, dont le style est le plus châtié & le plus correct. Mais ses Poèmes sont plus fins & plus judicieux que sublimes. Les meilleurs d'entr'eux, écrits dans le genre didactique, demandoient plus de jugement & de sagacité, que d'enthousiasme & d'imagination.

Nous admirons une belle pensée, un sentiment noble, dans une expression simple; & c'est quelquefois le caractère du sublime. Nous dédaignons une phrase pompeuse, & sonore qui n'exprime qu'une idée

commune ou déplacée. Nous ne manquons pas d'exemples de la première espèce.

Le fameux récit de Thérამene, que la richesse & la pompe de la Poésie, n'ont pu justifier d'une juste critique, en est un de la seconde.

La force & la chaleur sont un grand relief de l'expression en Prose & en vers. Les mots, qui ne sont que des signes conventionnels, ont-ils ce mérite en eux-mêmes ? Qu'on imagine la phrase, où ces qualités se trouvent dans le degré le plus éminent ; qu'on en sépare les idées des mots, & qu'on cherche ensuite, dans ces derniers, ces qualités qui nous subjuguoient avec tant d'empire. De ce torrent de flâme, il ne resteroit qu'un amas de cendre. Ce bel édifice, renversé comme d'un coup de baguette, auroit perdu cet éclat, qui attachoit nos regards, & ne leur offriroit que des décombres informes.

Les images sont, sans contredit, le premier mérite de la Poësie. Les doit-on à l'imagination ou à la mécanique des vers ? Qu'un esprit froid & rétréci, ait à vérifier cette pensée commune : *Je mourrai dans la maison où je suis né* ; il aura beau choisir les mots les plus harmonieux, leur donner dans ses vers la proportion la plus juste & la place la plus avantageuse, bien marquer les hémistiches, employer les rimes les plus brillantes, fera-t-il de bons vers ?

Qu'on donne cette même pensée à exprimer à une imagination brillante ; d'un seul trait elle nous peindra le lieu ; elle nous y montrera ses yeux ouverts pour la première fois au jour, & portera les notres sur la lumière qui nous environne, elle nous conduira dans une lice, dont l'athlète a atteint l'extrémité. Nous y verrons & cet athlète & ses Ancêtres qui y ont brillé.

D'un autre trait, elle nous peindra les douces occupations qui ont amusé ses loisirs. Les arbres mêmes sembleront se plaindre de l'en voir sortir, comme ils s'étoient réjouis de l'y voir naître. En un mot, un Chaulieu dira :

Fontenay, lieux délicieux,
Où je vis d'abord la lumière,
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi je joindrai mes ayeux.

Muses, qui dans ce lieu champêtre,
Avec soin me fîtes nourrir;
Beaux arbres qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

N'est-ce pas l'imagination qui a formé ces riantes images ? n'est-ce pas elle qui a créé cette apostrophe, pour animer les objets & intéresser à son sort ? Je suis persuadé que ces vers n'ont rien coûté. C'est ainsi que les plus beaux & les plus heureux par-

tent avec le rapidité de l'éclair, d'une imagination prompte & féconde. Celles de cette espèce ne cherchent point l'expression; elle n'est qu'une esclave toujours empressée à lui obéir. Chaulieu n'emploie pas les figures, parce qu'elles conviennent à son sujet; mais, parce qu'il les fait naître. Il ne réfléchit pas, il enfante.

Le plus mauvais usage des figures, c'est de les semer dans un ouvrage, à dessein de le rendre plus éclatant. C'est au génie, & non au soin de plaire, à les placer. Si l'on fait qu'on fait une figure, elle n'est qu'un vain ornement.

La Poésie de style n'est donc pas la source des beautés qu'elle exprime, à moins qu'on ne la confonde avec l'imagination; ce qui seroit une autre erreur. Car l'imagination est à cette Poésie, ce que la cause est à l'effet; & ces deux choses ne doivent jamais être prises l'une pour

l'autre; quoique ce qui est cause dans un cas, puisse devenir effet dans un autre.

En parlant de l'abus qu'on peut faire des images, M. l'Abbé Dubos s'adresse à l'imagination, & non à la Poësie de style. » Le Pere Malle-
 » branche, dit-il, a écrit contre la
 » contagion des imaginations fortes,
 » dont le charme, pour nous séduire,
 » consiste dans leur fécondité en ima-
 » ges, & dans le talent de peindre
 » vivement les objets. Ce discours est
 » rempli d'images & de peintures,
 » & c'est à notre imagination, qu'il
 » parle contre l'abus de l'imagina-
 » tion. »

C'est donc elle qui est la source des images, & non la Poësie de style: Celle-ci n'est donc pas la cause du plaisir qu'on éprouve à la lecture d'un Poëme? elle ne peut donc plaire, sans le secours des idées.

Le coloris, m'objectera-t-on, est

à la peinture, ce que l'expression est aux idées; & plusieurs Peintres se sont fait un grand nom par le seul coloris.

Le Peintre, à l'aide du coloris, imite directement la Nature. Le Poète avec l'expression, n'imite que des idées représentatives des mouvemens de l'ame. Dans l'un, l'imitation est immédiate, & pour m'exprimer ainsi, au premier chef. Dans l'autre, c'est l'imitation de l'imitation. Le Poète en tant qu'occupé de l'expression, n'est que le copiste du Poète *penseur*. Quoique ces opérations se fassent en même tems, elles sont très-distinctes. Ainsi la Poësie de style est au Poète, combinant les idées, ce que le Comédien est au tragique.

D'ailleurs, on préfère avec raison une école qui joint le jeu des passions, à un beau coloris, à celle dont le mérite est tout entier dans les cou-

leurs locales. » On ne regarde pas
 » aussi longtems, dit l'Auteur que
 » nous combattons dans ce chapitre,
 » un panier de fleurs de Baptiste,
 » n'y une Fête de village de Téniers,
 » qu'on regarde un des sept Sacre-
 » mens du Pouffin. Les tableaux du
 » Titien par exemple, ajoute-t-il,
 » feroient bien plus précieux, s'il eût
 » joint plus souvent les talens de son
 » École, aux talens de l'École Ro-
 » maine. » C'est à dire, le fond des
 choses à la beauté du coloris. L'ex-
 pression verbale, très-inférieure, com-
 me nous venons de le prouver, à la
 richesse des images, peut-elle plaire
 seule, & dénuée de tout ce qui lui
 donne la vie?

Dire aux jeunes Poètes que la Poë-
 sie de style fait toute la destinée
 d'un Poème; c'est donc leur ensei-
 gner une erreur; c'est donc les auto-
 riser à se meubler plutôt la tête de
 mots, que de choses; & il seroit à
 souhaiter

souhaiter que ce faux principe eût fait moins de progrès.

CHAPITRE VII.

*De la Diction. De la Poésie dans la
Tragédie.*

Nous avons dit que la Poésie de style ne fait pas seule le mérite du drame, mais sans l'en exclure; elle lui sert au contraire d'un merveilleux accompagnement. Il faut seulement qu'il soit assorti. Le Poème en a besoin; il ne s'agit que de ne pas lui donner la préférence sur les idées. Nos Auteurs pèchent ou en travaillant, ou en négligeant trop leur style.

La diction de la plupart de nos Poèmes est trop sèche, trop languissante, sans force, sans images, sans embonpoint, sans carnation. Ce défaut est

d'autant plus commun, qu'il est fondé sur un préjugé qui a des partisans. D'autres auteurs ayant le talent de la versification, répandent les fleurs & les figures à pleines mains, dans leurs ouvrages. L'esprit y pétille, un confident qui n'a que deux mots à dire, ne s'exprime que par comparaison, dilemme ou apostrophe.

J'ai dit que le premier de ces défauts avoit un préjugé pour fondement. Il y a en effet des gens qui prétendent qu'on ne devoit point mettre les Tragedies en vers. Parce que les Héros qu'elles représentent ne parloient pas de langage; & qu'il diminue la vraisemblance & l'illusion Théatrales.

Je disois, il y a quelques années, à une Actrice, à l'occasion d'une Tragedie où elle avoit bien fait, qu'il étoit dommage que cette Pièce fût écrite foiblement.

Foiblement, reprit-elle, Mon-

„ fleur ? Dites sagement : moins on
 „ s'apperçoit qu'un Acteur récite des
 „ vers, plus on le croit aisément ce
 „ qu'il représente : Hercule, Auguste,
 „ Mitridate, Ænée, Œdipe, Pompée
 „ parloient-ils en vers ? La Poésie,
 „ sur-tout celle qui est majestueuse
 „ & trop cadencée, est un abus sur
 „ le Théâtre. M. de la Motte avoit rai-
 „ son de le dire. Thespis & ses suc-
 „ cesseurs n'ont écrit en vers, que pour
 „ ne pas heurter de front l'usage où
 „ étoient les chœurs, de chanter des
 „ Hymnes à l'honneur des Dieux ;
 „ que par complaisance pour les Prê-
 „ tres de Bacchus, qui murmuroient
 „ tout haut qu'on eût déjà introduit
 „ dans ces chœurs, des sujets étran-
 „ gers à leur culte.

Les Pièces dramatiques sont des
 imitations ; mais il est des objets
 qu'une trop scrupuleuse imitation ne
 feroit pas supporter sur la Scène. Un

Héros peut-être bossu, boiteux, estropié d'un bras. L'Acteur qui voudroit le représenter ainsi, ne réussiroit pas. On ne pardonneroit pas au Comédien, ce que l'on passe au Héros. Nous exigeons que le Théâtre répare les défauts de la Nature.

L'imitation doit être belle; on ne doit pas prêter à Charles XII, au Grand Condé, au Comte de Saxe, les lis & les roses d'un petit Maître; mais il faut encore moins en faire des objets bas & hideux.

La Poésie ranime en quelque sorte les grands hommes; cette belle magicienne, par le prestige & les enchantemens, nous force à voir & à croire des choses passées, ou qui ne sont que vraisemblables. Sa démarche imposante & mesurée, peut seule nous représenter ces personnages, à qui l'on aime à attacher une idée de grandeur & de Majesté.

Le Théâtre doit soutenir cette noble idée. Les décorations, la musique, les habillemens, la Poësie sont les moyens qu'il y emploie. Si l'on en retranche la dernière, il faudra aussi en bannir les autres. Les Héros qu'on y représente, agissoient-ils au bruit des instrumens, dans des lieux entourés de sièges, au milieu de cinquante mille spectateurs? Voilà pour tant le Théâtre ancien.

Thespis a embelli la Tragédie des charmes de la Poësie, parce qu'il en connoissoit la véritable destination, parce que tous les grands Poëtes qui avant lui avoient chanté les Héros & les Dieux, l'avoient connue comme lui. Les murmures des Prêtres de Bacchus ne tomboient point sur la Poësie de ses Tragédies; mais sur les Tragédies elles-mêmes. Ils voyoient que ce nouveau genre de Spectacle, faisoit abandonner l'ancien. Ils devoient s'opposer à cette innovation,

qui tendoit à diminuer le crédit de leurs cérémonies.

Négliger la force, la pompe ou la douceur de l'expression, c'est vouloir allumer un grand feu, en le couvrant de glace; c'est priver la Scène du plus puissant moyen de fixer l'attention & de gagner le cœur par les sens. Est-il possible de soutenir une grande action avec des ressorts foibles & communs ?

Le défaut contraire n'est pas moins funeste aux pièces dramatiques. L'enflure n'est pas une imitation, c'est un excès de la Nature. Il y a longtems qu'on le dit, mais il semble qu'on ne puisse trop le répéter.

Une Pièce écrite en vers, qui étonne l'oreille, éblouit & ôte au spectateur le tems d'appercevoir ses défauts.

On fait donc des vers ronflans. Les sentimens les plus simples sont rendus avec esprit, avec emphase. On

pend de vus cette règle dictée par la Nature, ne dire que ce qu'il faut, & de la manière qu'il le faut.

Dans un endroit où il s'agit de passer rapidement de la colere à l'amour, on fait sur la premiere une tirade, dont l'éclat & la chute étourdissent. On ne voit pas que le spectateur même en applaudissant est refroidi, & ne fait plus où il en est. Dans ces vers pompeux, le Poëte s'est montré seul, on ne fait où retrouver le Héros.

Les passions ne sont qu'ébauchées, & c'est tout ce qu'on peut faire, quand l'esprit parle au lieu du sentiment & du goût. On n'en a aperçu que le germe; c'est ce qui fait dire à Saint Evremont: » chez nous
» ce qui doit être tendre, n'est souvent que doux; ce qui doit former
» la pitié, fait à peine la tendresse.
» L'émotion tient lieu du saisissement,
» l'étonnement de l'horreur ». Le spec-

tateur n'est point agité des violentes secousses que les passions bien maniées produisent. Elles n'excitent que des mouvemens imparfaits, qui ne savent ni nous laisser dans notre assiette, ni nous enlever hors de nous-mêmes.

Il n'y a guère de Tragédie où il n'y ait une description de ruine ou de saccagement de Ville. On n'y oublie point les morts entassés, les ruisseaux de sang, les enfans expirans dans les bras de leurs meres ; les Soldats assouvis de meurtres & de pillage. On fait beaucoup pour soi-même & rien pour la Pièce. Il faut bien peindre ; mais le grand art du Peintre, c'est de faire voir une vaste étendue de pays, dans un petit espace. Il ne faut pas épuiser un sujet, quand on en a mis plusieurs sous les yeux. Ce qu'on dit de trop sur l'un est perdu pour un autre.

L'économie générale souffre donc

de ce partage mal entendu. L'action est encore plus affoiblie par ces magnifiques descriptions & par cet amas de vers pompeux, dont on remplit chaque couplet d'un rôle. Il est visible que ces vices viennent du peu de force des Athlètes. On a peu de paroles, quand on a beaucoup d'idées : au Théâtre parler, c'est agir ; & quoi qu'il y ait peu d'actions réelles dans un drame, tout y est action, parce que tout ce qu'y disent les personnages, exprime leur action. L'art du Poète consiste donc à créer des actions du discours même.

» Dans les bons Auteurs ; tout
 » parle tout agit ; mais c'est, dit le
 » pere Brumoy, plus l'action & le
 » sentiment que le discours, au lieu
 » que *nos jeunes Poètes* donnent sou-
 » vent dans le discours & les paro-
 » les, pour suppléer au Spectacle &
 » à la passion. »

Ce n'est que de sens froid qu'on applaudit à la beauté des vers dans un Spectacle. Avec quelle réserve faut-il donc user de l'élocution, puisque plus on s'y attache, moins il paroît d'action, & par conséquent de Tragique ?



CHAPITRE VIII.

*Des caractères & des Mœurs
Tragiques.*

ON appelle caractère au Théâtre, la maniere de sentir, de parler & d'agir, propre à chaque personnage. Les caractères pris de l'Histoire ou de la Fable, sont au moins ébauchés. Le Poëte n'a plus qu'à mettre ses personnages dans des circonstances qui dévoilent leur ame. L'action Tragique qui représente de grandes révolutions & des Héros qui y prennent part, élève merveilleusement le génie dans cette composition ; cependant il n'y a rien de si rare de nos jours, que des caractères bien soutenus. J'en trouve des causes générales & particulières.

Les premières tiennent au tempé-

rament , aux usages , au goût dominant des Nations. Les Espagnols , les Allemands , les Anglois , les Italiens , les François , donneront à Achille chacun une teinte de ce qui les distingue des autres peuples. Il sera lent & cérémonieux chez les uns , froid & un peu dur chez les autres , pensif & altier chez ceux-là , galant , poli & avantageux chez ceux-ci. Le Poète qui doit à son pays ces divers caractères , mêle dans le portrait de ce Héros de l'antiquité , sans le savoir , des traits qui ne conviennent qu'à soi. Si la Nation goûte les descriptions empouffées , tout prendra dans sa bouche l'emphase de l'affectation & du raffinement. Si la Nation est légère , inappliquée , magnifique , il se glissera dans le portrait des nuances de ces manières.

Il seroit donc nécessaire que le Poète oubliât son pays , & se dépouillât de lui même pour peindre dans

le vrai : Mais ceci souffre de grandes difficultés. Tous les Peintres ont, comme on fait, un goût & des manières qui leur sont propres, & tous cherchent à plaire à leur nation, sur-tout quand ils travaillent directement pour elle.

Si la maniere du Peintre est à lui, plutôt qu'à son pays, rien n'empêche qu'il ne s'en serve. Il ne rendra pas Achille, comme une autre; mais tous deux peuvent le peindre au naturel. La différence de leurs manières ne produira point ces nuances marquée, qui, d'un Grec, font un Espagnol, &c. mais seulement celles qui font dire ce tableau est d'un tel Auteur. On verra dans l'un un coloris plus frais, des masses mieux distribuées; dans l'autre, une touche plus fiere, un dessein plus hardi; mais on ne trouvera point dans l'un ni dans l'autre, de ces phyfionomies, de ces configurations nationales, auxquelles on re-

connoît les différens Peuples. Achille paroîtra fier, bouillant, impétueux ; de deux manieres.

Ainsi le Peintre ou le Poète (car nous les prenons ici l'un pour l'autre) n'a à se mettre en garde que contre la maniere générale de ses concitoyens.

Quant au but qu'il se propose de plaire, ce n'est que par une complaisance qui tient de l'adulation, que par une sorte de vanité qui fait préférer les mœurs de son siècle à ces grands moyens, qui produisent le beau de tous les tems, que les Poètes ont tout rapporté au goût dominant de leur pays.

Si cet abus a fait des progrès, c'est aux Savans à le déraciner ; c'est à eux à ramener leurs concitoyens aux vrais principes, au bon goût & à la raison.

Telles sont les causes générales qui empêchent de donner aux personnes

ges dramatiques des caractères dignes d'eux. Nous allons passer aux particulières.

Les unes sont communes aux grands Poètes & aux médiocres. Les premiers ne les ont dûes qu'à leur jeunesse & à leur inexpérience. On ne les remarque que dans leurs premiers Poèmes. Dans le Cid, le Roi de Castille est un Prince sans élévation d'âme, sans dignité, qui n'a presque rien à dire ni à faire; témoin oisif qui ne paroît que pour ennuyer.

Quel est Créon dans la Thébaine ? Un Prince qui veut la guerre pour le bien de l'Etat; qui déteste son fils, parce qu'il est aimé d'Antigone, qu'il aime lui-même, & qui, quelques Scènes après, veut la paix pour n'avoir pas à combattre ce même fils. Il s'applaudit de sa mort, parce qu'aimé du peuple, il pouvoit être mis sur le Trône à son préjudice, & à la mort d'Antigone, qui seule pouvoit l'en-

éloigner, cet ambitieux qui ne songeoit qu'à régner, entre dans le plus grand désespoir. Enfin d'un bout à l'autre de la pièce, Créon ne se ressemble point. L'aurore du génie est toujours offusquée de nuages qui disparaissent en son midi.

Celles de ces causes qui sont particulières aux Poètes de la seconde classe, prennent leur source dans leur amour-propre, dans leur inapplication, dans la foiblesse de leur jugement, & dans leur incapacité.

Les jeunes Auteurs regardent le Théâtre comme un champ fertile en lauriers ; c'en est assez pour entreprendre une Tragédie. Le principal personnage est un ambitieux & un amant ; s'il n'est bien ni l'un ni l'autre, tant pis. On le promène de Scène en Scène, où il fait des merveilles. Il se tue enfin où il est couronné ; & c'est la plus grande de la pièce. Elle est exécutée aux yeux de l'Amour-

mour-propre , de la maniere la plus heureuse. On ne la communique à ses amis que pour jouir de leurs applaudissemens ; si par hasard on fait quelques observations sur les caractères des personnages , on a toujours eu de bonnes raisons pour les leur donner ainsi. Plus on en raisonne , plus on en trouve l'effet surprenant. J'en ai vu qui , transportés de pareilles rêveries en rentrant chez eux , ont fait des additions qui ont achevé de défigurer leurs personnages.

En lisant nos meilleures pièces de Théâtre, à quoi font-ils le plus d'attention ? Aux maximes, aux grands vers, à la chute des couplets, aux coups de Théâtre. Il y en a peu qui soient en état de voir marcher l'action entière, de saisir les rapports de toutes ses parties, & de découvrir tous les ressorts qui font mouvoir cette merveilleuse machine. Après tout, qu'en a-t-on besoin ? On voit

I. Partie.

M

dans les maîtres de l'art, des Héros, qui parlent & qui agissent. Cela suffit pour en faire agir & parler. Les caractères ! les mœurs ! ne prend-on pas de soi-même ceux qui conviennent ; pourquoi chercheroit-on dans ces maîtres des principes sur cela ? Ne fait-on pas tout aujourd'hui sans rien apprendre ? A quoi sert donc de tant méditer les ouvrages d'autrui ? Corneille, Racine, Crébillon, Voltaire, n'ont-ils pas fait des fautes ? Ne faut-il pas que nous en faisons. Que nous tombions dans l'une ou dans l'autre, cela n'est-il pas égal ? Décidons-nous donc à faire des sottises ; mais du moins brillons de nos propres richesses.

Grand raisonnement ? Que produit-il ? Des Auteurs sans forces, sans idées ; des Ouvrages sans goût, sans moële, sans sauce, pleins de longueurs d'aprêt, comme s'exprime

Montagne ; des corps , sans nerfs ,
sans substance , sans ame.

Nous définirons le jugement dans les Ouvrages d'esprit ; l'art de connoître les objets sous toutes les faces qu'ils peuvent présenter. Cet art est de deux espèces , où l'on aperçoit d'un coup d'œil toutes les qualités des Etres naturels ou moraux , où l'on n'y parvient qu'à l'aide de la réflexion.

La première espèce se distingue par une pénétration vive & rapide , qui , sans effort , sans étude , découvre comme par instinct la nature des choses.

La seconde annonce un esprit qui procède par degrés avec le secours de la méditation , à la recherche de la vérité. Ces différences sont sensibles dans le monde. L'on y voit des hommes d'un entretien brillant , léger , vif & même profond ; & des esprits solides & moins sujets à errer , qui

sont guidés dans leurs opérations par une dialectique sûre. M. de Trévillé qui par la vivacité de son raisonnement, l'emportoit sur le célèbre Nicole, étoit du premier genre; & Nicole qui disoit de son antagoniste : *il n'est pas descendu mon escalier, que je l'ai terrassé*, étoit du second. Revenons aux jeunes Auteurs.

Il faut convenir qu'il y en a peu qui n'ayent de l'esprit. Sans cela on ne peut faire mêmes de mauvaises Pièces. Mais le jugement de la première espèce approche le plus du bel esprit, qui lui-même amuse davantage, & prend le mieux dans un certain monde. On confond ces deux choses, & comme si on étoit sûr d'avoir l'un par l'autre, on affiche le bel esprit. Les agrémens qu'il procure suffisent pour qu'on s'en contente. A-t-on besoin de se donner la peine de l'appuyer du jugement? Non, sans doute, il fait trop perdre au bel esprit. Il lui

onne un air trop circonspect, trop sérieux.... Un bel esprit dit bien des sottises. Il en faut, elles amusent. Il est souvent faux; cela est vrai; mais est toujours agréable. Et puis, qui est-ce qui connoît ce faux? Oh! bel esprit, tu suffis à tout. Traite-t-on de philosophie dans ce qu'on appelle un *erclé*. (& cette matiere est comme les autres devenue à la mode) une certaine vivacité, une grande affluence de paroles, je ne fais quel art de manier la comparaison & l'anthirèse, les tours spécieux suppléent au raisonnement.

De critique? On s'est fait une habitude de tourner les meilleures choses en ridicule, & cela suffit pour les faire trouver mauvaises & pitoyables.

D'Histoire? un ton assuré, une narration facile en imposent. Si les faits sont déguisés, les exemples peu

concluants , qui ira fouiller dans les sources ?

De Littérature ? On a sa cabale , dont les ouvrages font toujours bons , & ceux de la cabale contraire , toujours mauvais. Voilà la seule règle qu'on daigne suivre dans ses jugemens. Avec une bouffole si sûre , peut-on s'égarer ?

De Théâtre ? Qui connoît mieux le Théâtre qu'un bel esprit ? qu'un homme qui a donné une Tragédie ? Il dit hardiment tout ce qui lui vient à la tête , & ce sont des oracles. Acquiescerait-il des connoissances ? Peine inutile ! On lui suppose tout.

Le bel esprit n'a donc pas besoin de l'espèce de jugement , qui , au premier coup d'œil , saisit toutes les faces des objets. Pourquoi chercherait-il celui qui ne découvre ces faces qu'à l'aide d'une inspection attentive & réfléchie ? Il n'est point de

mise parmi le beau monde. On l'abandonne aux gens de cabinet. Il est trop pésant dans son allure, trop scrupuleux dans ses recherches.

Le jugement en général est donc un fardeau inutile à nos beaux esprits. Leurs Ouvrages sont marqués au coin du mépris qu'ils en font; & on fait assez ce que les caractères des personnages tragiques y gagnent en particulier.

Il est quelquefois avantageux au Poème, que les personnages sortent de leurs caractères; mais quel génie ne faut-il pas pour voiler ces dissonances?

Corneille, dans le commencement de Rodogune, a peint cette Princesse avec un dévouement pour le bien de l'Etat, qui lui fait oublier ses ressentimens propres, & sacrifier ses intérêts au traité de paix conclu entre le Roi des Parthes son frere & Cléopâtre. Elle ne pense plus à se

vengeance, enfin son caractère est tout vertueux, comme ledit le Poète lui-même. Cependant vers la fin de la pièce, elle imagine de demander aux deux Princes, ses amans, qu'ils la vengent, en égorgeant leur mère, de la mort de leur perc. Ce n'est qu'à un parricide qu'elle veut donner sa main. Cette adresse du Poète la dispense de répondre précisément sur le choix que ces Princes la pressent de faire de l'un d'eux, & amène cette belle Scène, où ces freres disputent de générosité, s'abandonnent réciproquement le droit d'aînesse & le Trône. Le Spectateur entraîné par les situations intéressantes qui suivent le changement du caractère de Rodogune, ne l'apperçoit pas ; & nous osons assurer qu'il y en a beaucoup qui n'y ont pas encore fait attention.

Qui ne sauroit mauvais gré à Corneille d'avoir mieux soutenu le caractère de Rodogune au prix de tant de

de beautés ? C'est ainsi que les grands hommes font de petites fautes pour en tirer de nouveaux charmes ; tant il est vrai que le génie est au-dessus des regles ; mais il ne doit se permettre de les sacrifier qu'à nos plaisirs.

Il nous reste à parler de l'incapacité des Auteurs ; nous ne perdrons point de tems à la prouver ; nous nous contenterons d'en indiquer la cause générale.

La considération publique, qui n'est autre chose que le fruit d'un travail heureux, a de tous tems été le plus vif aiguillon qui ait conduit dans la carrière. Mais il en est de cette cause des progrès de l'esprit, comme de presque toutes les autres ; c'est-à-dire, qu'après l'avoir élevé jusqu'au plus haut point de perfection, elle a contribué une des premières à l'entraîner vers la décadence.

Tout le monde veut jouir de cette considération ; d'où il résulte que tout le monde fait, & que personne ne fait bien ; qu'on se joue avec les élémens des Sciences & des Arts ; qu'on croit tout entendre , parce qu'on parle de tout ; que tout passe pour approfondi, parce que tout est effleuré. Que dis-je ? Approfondi ! Eh ! C'est un ridicule ! on a honte d'être un sot dans un siècle, ou ce n'est presque plus un mérite d'avoir de l'esprit. Mais on regarde comme un aveuglement impardonnable de s'appesantir sur un objet ; & alors recommence le siècle des feux follets, des bluettés, des demi-Savans.

L'Abbé Terrasson compare l'esprit à ces feuilles d'or & d'argent, qui perdent en profondeur ce qu'elles gagnent en superficie. Mais il n'en est pas de l'esprit comme de l'or & de l'argent.

Les feuilles d'or, quelque tendues

qu'elles acquierent, ne perdent rien de leurs poids, de leur valeur intrinsèque. Au contraire, il est d'expérience que plus l'esprit s'étend, plus il s'éloigne de ces qualités qui en font le prix, de la profondeur & de la solidité. Ainsi, dans cette comparaison, on attribue à l'un des deux objets comparés, ce qui ne convient qu'à l'autre. Preuve que, quand une idée nous plaît, nous avons bien de la peine à la rejeter, quelque fausse qu'elle puisse être. Au reste l'objet de l'Abbé Terrasson étant de démontrer qu'on a tort de regarder les talens dans les mains du plus grand nombre, comme une véritable perte pour le bon goût, c'est ajouter une absurdité au peu de justesse de ses expressions. Si cette comparaison n'étoit qu'ironique, elle prouveroit pour nous.

Il en est des talens embrassés par

toute une nation ; comme d'un esprit occupé de tous les objets à-la-fois ; de même que dans la vaste sphère des connoissances humaines, l'esprit achete un amas de notions ébauchées & mal-digérées au prix de l'art de penser & de bien savoir ; de même, une Nation entière qui voudroit raisonner & parler de tout, qui auroit effleuré toutes les Sciences, n'en auroit que des idées vagues & confuses, & auroit souvent perdu jusqu'au sens commun.

C'est pourtant le cas où nous nous trouvons. Militaires, nobles, Financiers, Bourgeois ; tout veut paroître instruit, tout prend un ton de connoisseur. Ceux qui font profession de littérature, n'ayant à plaire qu'à des gens qui n'ont point d'idées saines, sont convaincus de leur supériorité, & leur font goûter sûrement tout ce qui sort de leur plume.

N'est-ce pas là la raison qui rend nos Autours si ennemis du travail & de l'étude ? Qui remplit nos Théâtres de pièces languissantes, de caractères estropiés ? Envain on a sous les yeux l'exemple des Maîtres, à qui cette partie si essentielle à échappé dans leurs premiers Ouvrages, faute des connoissances suffisantes ; on ne peut se déterminer à s'en munir, pour atteindre à une perfection inutile aux plaisirs de son siècle.

Il ne suffit pas de tracer le plan général d'une Tragédie. Il nous paroît également nécessaire de dessiner à part les caractères, & de les opposer l'un à l'autre, pour s'assurer de l'effet qu'ils peuvent produire. Il n'appartient qu'aux grands maîtres d'embrasser dans leur tête tous les caractères qu'ils ont à faire jouer ensemble. Voici donc la méthode dont je crois que les autres pourroient se

servir avec succès. Ils partageroient une feuille de papier en autant de colonnes, que la pièce auroit de personnages. Ils mettroient à la première le portrait du Héros principal. A la seconde, celui du personnage qui a le second intérêt à l'action, & ainsi des autres. Ces tableaux rapprochés montreroient, sous un seul point de vue, la marche générale de la pièce; les diverses passions qui la soutiennent & le jeu des caractères. On y verroit en quoi les uns se démentent & ce qu'ils pourroient faire de mieux; enfin les défauts de l'ordonnance, & des ressorts qui parti-roient trop tard ou trop promptement. Je me trompe ou par cette précaution le Poème acqueriroit une chaleur qu'il est impossible de lui donner, quand on n'en a qu'imparfaitement l'ensemble dans son imagination.

Les mœurs d'une Tragédie sont proprement les ingrédients qui entrent dans la composition des caractères. Les unes dépendent des temps, des lieux, des Loix, des usages. Les autres sont dans l'homme, & expriment la nature de son esprit, de ses sentimens, de ses passions. Celle-ci, semblables aux couleurs, donnent du relief, de la faillie à l'objet représenté. Ceux-là constituent l'ordonnance & le dessein du tableau.

Il est inutile de répéter ce que les Anciens & les Modernes ont écrit des mœurs dans la Tragédie. Les fautes qu'on fait contre elles, étant les mêmes qui se commettent à l'égard des caractères ; les principes que nous avons donné pour ceux-ci doivent servir pour celles-là. Une amour-propre toujours dirigé à la perfection du Poème, une étude constante des grands modèles de l'Histoire, & sur-

(152)

tout de la Nature , un jugement sain indiqueront assez aux Auteurs la maniere la plus propre de traiter les mœurs , pour faire sortir les caractères , & leur donner ces convenances , cette qualité qui en constituent l'essence.



CHAPITRE VIII.

Des Sentences mêlées à l'action Théâtrale , chez les Anciens & les Modernes.

LES Auteurs de nos jours , peu capables de remplir un Poëme d'action , parce que leur tête est vuide , & qu'ils ne savent pas tirer d'un sujet toutes les ressources qu'il fournit , se jettent sur les Sentences ou maximes , sans réfléchir qu'elles ne sont pas le moindre obstacle à leurs succès.

L'Abbé d'Aubignac les définit : des propositions générales , qui ne tiennent à l'action théâtrale que par application & par conséquence ; où l'on ne trouve que des discours qui sont seulement propres pour instruire le spectateur aux règles de la vie civile ,

& non pas pour expliquer quelques intrigues du théâtre.

Cette définition seule nous apprend combien on doit apporter de précaution pour mettre les maximes sur le théâtre, leur but est d'instruire, & ce n'est pas celui du théâtre. Un Auteur qui a réussi sur la Scène Française, & dont les talens supérieurs dans d'autres parties de Littérature, lui ont mérité une place à l'Académie, a pourtant fait des efforts pour justifier l'usage des maximes dans le poème tragique. Il prétend qu'on n'y doit pas moins instruire que toucher & comme ce premier devoir est plus facile à remplir que l'autre, parce qu'il n'y a rien qui coûte moins à trouver qu'un lieu commun, & que l'homme est naturellement porté à donner des avis, on les fème avec profusion.

Dans l'origine du Théâtre Grec, les Sentences rares qu'Eschyle & So-

phocle mettoient dans la bouche des personnages , étoient tellement liées au sujet ou au caractère de ces Acteurs , qu'elles sembloient des parties mêmes de l'édifice Dramatique. Elles avoient une toute autre fin que l'instruction : elles faisoient allusion à quelques traits reprochenables , soit dans le Gouvernement , soit dans les Généraux , soit dans les Magistrats. C'étoit alors une censure délicate des vices , des entreprises de ceux qui tenoient les rênes de l'Etat. Elles donnèrent à la Tragédie le nom de satyrique. Sophocle dans ses Poèmes sérieux , c'est ainsi qu'on les distingue de ceux dont nous venons de parler , a placé quelques Sentences , mais de manière qu'elles n'en peuvent être détachées. Il avoit comme dit l'Abbé d'Aubignac , la précaution de réduire la thèse à l'hypothèse ; c'est-à-dire , d'en faire des applications particulières , qui leur ôtoient ce qu'elles

avoient de choquant , le ton didactique & l'air d'enseignement.

Euripide n'avoit point cette adresse dans l'usage des maximes, qui se rencontrent très-fréquemment dans ses pièces. C'est pour cela que les jeunes gens qui lisent ce tragique, le préfèrent à Sophocle, parceque ces grandes moralités, leur paroissent neuves & frappantes. Aussi Quintilien * disoit-il, qu'Euripide leur est plus utile que Sophocle. Mais c'est sans doute aussi, par cette raison, qu'Athènes mettoit Sophocle au-dessus d'Euripide, & que le premier remportoit presque toujours le prix du Théâtre sur l'autre. C'est qu'en lui les maximes étoient politiques & non instructives. C'est qu'elles éclairerent & n'échauffent point dans ce dernier cas ; c'est en un mot, com-

* *Iis qui se ad agendum comparant, utiliorem longè Euripidem fore. iust. l. 10. cap. 1.*

me le dit Scaliger, que si le Théâtre doit instruire, il n'y parvient que d'une manière indirecte & détournée, & par le tableau des actions. *

Ne pourroit-on pas dire que ce Parterre, qui applaudit avec tant de fracas, aux grandes maximes qui se débitent sur nos Théâtres, comme la jeunesse dévore celles d'Euripide, n'est qu'un enfant que les Sentences ne transportent qu'à raison de leur nouveauté?

Si l'application est juste, quel juge que ce Parterre?

Des maximes continuées pendant plusieurs vers, & embellies par l'éclat de la versification, ne sont donc autre chose que des brillans défauts, qui suspendent le cours de l'action & de l'intrigue; sur-tout quand on les place comme aujourd'hui au mi-

* *Docet affectum Poeta per actiones, & est igitur actio docendi modus.*

lieu de la plus grande chaleur & des plus vives impressions.

Ainsi je voudrois que la jeuneſſe qui ſe deſtine au Théâtre les rejettât abſolument. Il faut avoir une grande expérience pour les employer à propos ; il faut être conſommé dans l'étude des Poètes , & avoir mûrement obſervé leurs ouvrages, & réfléchi ſur l'objet du théâtre , ſur le goût des ſpectateurs, & ſur la nature des applaudiffemens que l'ignorance accorde au tiſſu , à l'éclat emprunté des maximes mal enchaînées.



Digitized by Google

CHAPITRE X.

Des Incidens & des Episodes.

NOS Auteurs n'ayant point en eux mêmes assez de force pour conduire une action simple jusqu'au cinquième Acte, la remplissent d'épisodes, & d'incidens mal liés au sujet, d'idées entortillées, de mouvemens inarticulés, qui n'offrent qu'un corps monstrueux, dont les membres, sans jeu, sans proportion, ne peuvent que fatiguer le spectateur. Nous allons prouver ce que nous avançons dans l'extrait d'une de nos pièces nouvelles.

La Tragédie d'Alzaïde a eu quelque succès d'abord; mais il n'est pas étonnant qu'elle n'ait pas été remise.

Amœnophis promet à ses Favoris de faire mourir Zaraës, roi d'Arabie,

vaincu & fait prisonnier dans une Bataille. Alzaïde arrive à Memphis par ordre de son époux ; demande au Roi d'Égypte la vie de Zaraès. On balance , mais on la promet encore. Cela cause une émeute populaire. On force la prison de Zaraès , on y massacre Iphis , au lieu de ce Prince , qui avoit ravagé l'Égypte pendant plusieurs années , qui y avoit été vaincu & jetté dans les fers , & n'étoit cependant connu de personne.

Sur un faux avis , donné à dessein par Zaraès à la fin du second Acte , Amœnophis envoie en Arabie , une armée contre les rebelles. Zaraès au commencement du troisième , passant pour Iphis , apprend à Alzaïde qu'il s'est fait un parti puissant dans Memphis , que sa conspiration va éclorre , & que l'éloignement des Troupes qui gardoient la ville lui répond du succès. Cependant il enjoint à la Reine de le venger en cas qu'il succombe ,
&

& lui remet un poignard. Précaution d'autant plus inutile qu'elle doit attendre , pour cette vengeance , une occasion favorable , & par conséquent avoir le tems de se munir d'un poignard s'il le faut.

Amœnophis liatrouve avec ce poignard , elle le laisse tomber à ses pieds & s'enfuit. L'armée déjà bien éloignée à la fin du second Acte , est rappelée au commencement du troisième , en conséquence de ce nouvel incident , quoiqu'un Zaraès soit censé mort ; mais on a dit à Amœnophis que cette armée étoit désormais inutile en Arabie : étoit-elle plus nécessaire à Memphis , sur-tout depuis que l'Auteur des troubles n'étoit plus ? Sans doute le confident d'Amœnophis , comptoit que la nouvelle de la mort de Zaraès arriveroit en Arabie aussi promptement que l'Armée étoit partie & s'envenime.

Quatrième Acte. Zaraès, cour.
I. Partie.

Jours sous le nom d'Iphis, craint d'irriter le Roi en défendant son Maître & de se perdre lui-même. Amcénophis rend l'Arabic à Alzaïde & la liberté à Iphis, qui doit l'y reconduire. Alors celui-ci déclare à Amcénophis qu'Alzaïde devoit l'égorger avec ce même poignard qu'il lui avoit surpris entre les mains. Ce Prince la croit toujours prête à exécuter ce dessein, & la laisse néanmoins partir. Iphis (Zaraès) court se mettre à la tête de ses soldats, quoiqu'il n'ait plus rien à demander. Quelques soupçons de l'amour d'Alzaïde pour Amcénophis, auroient pu justifier cette ingrate démarche. Mais on fait dans la suite qu'ils n'y eurent aucune part. Le Roi d'Egypte apprend ce soulèvement, vole à la tête de son armée, & reparoit un moment après triomphant d'une poignée de rebelles. Il s'applaudit d'avoir rappelé son armée pour une si heureuse expédition.

Zaraès revient ensuite, se fait connaître, dit au Roi que c'est la scène du poignard tombé des mains d'Alzaïde en sa présence, qui a rompu ses desseins. Après quelques reproches inintelligibles sur l'amour d'Alzaïde pour Amœnophis, amour qu'il n'est pas possible qu'il ait ignoré, du moins il devoit savoir qu'Alzaïde avoit été promise à ce Prince. Il dit à cette infortunée :

Je mourrai devant vous, voilà votre supplice.
 La Reine se frappe ; je ne fais avec quoi, car étant gardée à vue, où a-t-elle pris un poignard ? On lui en a donné un sans nécessité ; on n'a pas sçu l'en munir en ce cas pressant. Il faut qu'elle se frappe avec un poignard, n'importe comment & où elle l'a trouvé. Zaraès qui n'attendoit que cela pour rendre le dernier soupir, dit : *Je suis vengé, j'expire : & la pièce finit.*

Voilà une des moins mauvaises

Tragédies de nos jours. On n'y voit qu'une foule de menus incidens, sans liaisons, sans à propos, sans vraisemblance; point de nœud, point de caractère, point d'économie, point d'ensemble. Tout y est découfu, disproportionné, froid & ridicule.

» Tous les Savans en l'Art, dir l'Abbé
 » d'Aubignac, nous apprennent que
 » les Fables *polymythes*, c'est-à-dire,
 » chargées d'un grand nombre d'in-
 » cidens, ou sont vicieuses, ou ne sont
 » pas des meilleures. » C'est parce
 qu'elles sont toutes occupées par
 les actions, qui ne laissant point de
 place au discours, tiennent le sujet
 comme étouffé, sans air & sans mou-
 vement.



CHAPITRE XI.

*De l'amour & de ses impressions dans
le Poème Tragique.*

LES Anciens ne connoissoient pas l'amour dans les Tragédies. Les mouvemens de cette passion molle leur sembloient peu dignes de la grandeur du Théâtre. En effet, elle ne produit que des scènes touchantes. Corneille en a mis dans ses pièces, mais il n'en a guère fait le fond de ses intrigues; elle n'y occupe que la seconde place. Si l'amour, comme le remarque l'Auteur du Théâtre Grec, fait un grand rôle dans ses pièces, du moins il n'y fait pas le principal, & il est toujours subordonné à l'ambition, dont souvent même il devient le ministre & l'esclave.

Ce père de notre scène sentoît que

cette passion uniforme dans ses effets comme dans ses causes , ne pouvoit produire que des impressions foibles & peu tragiques.

Racine , dont les pièces ne respirent que la douceur & la mollesse , a mis l'amour à la mode sur le Théâtre , & a habillé les héros de l'antiquité à la Françoisé. Dans une scène où deux de ces personnages se rencontrent , presque toujours celui à qui la postérité a déferé le premier rang , n'occupe que le second. Défiguré souvent même par les fads transports de l'amour , à peine le reconnoît-on. Alexandre, couronné de Myrtes , & redevable de sa victoire aux foibleffes & à la trahison de Cléofile , autant qu'à sa valeur , est moins grand que Porus.

Il n'y a point de Lecteur un peu instruit , qui ne préfère le tendre père d'Iphigénie , suspendu entre l'obéissance dûe aux Dieux & le cri de la

nature, à un jeune orgueilleux, qui prétend tout soumettre à sa passion. Achille ne dit à Agammemnon que des fadeurs ou des injures. Il semble qu'on ait été obligé de dérober aux bienfaisances, ce qu'on donne à l'amour.

Que Corneille est en ce point supérieur à Racine ! S'il met deux héros ensemble, l'un n'est pas ravalé par un odieux contraste. Le Vainqueur de Mitridate, & le Chef des rebelles d'Espagne, disputent des talens militaires, de générosité & d'héroïsme. Ils gagnent tous deux à se voir, & on ne sçait lequel est le plus grand.

Un Auteur, qui a peut-être égalé Racine dans le rôle de Zaire, dit qu'il ne sçait quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre humain.

Je ne crois pas qu'il nie que ces fautes, ou plutôt l'amour, à moins

d'être manié par des Racine, ou par lui-même, ne fera jamais sur le Théâtre que de médiocres impressions.

Dans toutes les pièces tendres on voit toujours un Prince aimé, & qui rencontre des obstacles à son bonheur, ou un Prince qui n'est pas aimé, & qui se refout à tout pour gagner un cœur qui se refuse à ses vœux. On ajuste cet épisode toujours assez mal, à un grand événement qu'il doit produire ou empêcher. Mais est-il vraisemblable qu'Alexandre au moment de perdre le fruit de trois ans de victoires, consume avec une Princesse étrangère, le tems qui est destiné aux dispositions d'une bataille telle qu'il n'en a point encore donné ?

Si l'amour fait naître quelques nouveaux détails, & il ne peut rien produire de plus, ils partent toujours de la même source. Cette ressemblance refroidit le spectateur, & il n'y a qu'un

qu'un pas du refroidissement au dégoût.

Il n'y a guère d'homme qui en allant à une pièce nouvelle, ne pût se parler ainsi. » Je vais voir un Prince
 » malheureux en amour, & qui mé-
 » nacé de la perte de ses Etats, paroî-
 » tra plus occupé de sa Maîtresse
 » que de leur défense ; ou une Prin-
 » cesse, qui se refusant à celui à qui
 » le devoir la donne, me fera de lon-
 » gues élegies, me débitera de bril-
 » lantes maximes sur la nécessité où
 » sont les personnes de son rang, de
 » sacrifier leurs desirs aux raisons
 » d'Etat. Le Prince, s'il est victorieux,
 » sera couronné ; s'il ne l'est pas il se
 » tuera.

Ainsi un tel homme sçait d'avance le sujet, le nœud & la catastrophe de la pièce. Je demande s'il pourra être agité des mouvemens tumultueux que la tragédie doit exciter.

Faut-il encore s'étonner si les an-

ciens, & même ceux des modernes, qui ne se sont proposés que d'émouvoir les grandes passions, ayant eu à représenter le renversement des Etats, des conquérants ou des défenseurs de la Patrie, ont donné des caractères tout-à-fait vrais, dit encore le Pere Brumoy ? Faut-il s'étonner que la portion des spectateurs la plus capable de saisir les beautés d'une Tragédie, paroisse desœuvrée au Théâtre, ou occupée de toute autre chose ?

J'ose le dire, si les gens de Distinction ne fréquentent plus la Comédie que par coutume, ou pour s'y donner eux-mêmes en spectacle, on doit moins l'attribuer à un certain goût de frivolité, qu'à une juste satiété, qu'à ces intrigues amoureuses, qui, leur rabattant éternellement les mêmes intérêts, les mêmes situations, ne méritent de leur part qu'une attention dédaigneuse.

La Tragédie ne doit exciter que la terreur & la pitié ; l'une & l'autre résultent principalement du choc des plus fortes passions, des combats des héros contre les tyrans, des Dieux contre les Destins.

Ce n'est point aux douxereux transports d'une passion effeminée a remplir la scène, c'est aux emportemens de la colère & de la rage. Le miel ne doit point y couler, c'est le sang.

En vain on rapporteroit la cause de cette invention funeste à la galanterie, goût dominant de la nation.

En vain on croiroit excusables les Auteurs qui s'y conforment ; nous avons prouvé plus haut que c'est un abus dangereux. L'amour n'en dépouillera pas moins la Tragédie de cet appareil terrible qui fait son essence, & ne la reduira pas moins au médiocre talent de toucher les cœurs, au lieu de les ébranler.

» Peut-on, dit encore l'Auteur

„ que nous venons de citer , avoir
 „ quelque élévation dans les senti-
 „ mens , sans être choqué de voir la
 „ Tragédie dégradée par une tendresse
 „ vaine , qui n'a rien de sérieux , &
 „ dont tout l'art est d'arrêter à cha-
 „ que pas l'impression que devroient
 „ faire la terreur , la pitié ou la pas-
 „ sion principale de la pièce ? Cette
 „ passion peut-elle produire un effet
 „ durable , & laisser d'elle *un long sou-*
 „ *venir* , tandis qu'on l'interrompt par
 „ des huit ou dix scènes de galante-
 „ rie ? Le jeu d'une passion théâtrale
 „ consiste à se développer par un en-
 „ chaînement d'impressions qui la me-
 „ nent insensiblement à son comble.
 „ Mais cette chaîne se rompt à cha-
 „ que instant ; aussi l'impression pri-
 „ mitive s'efface-t-elle par les scènes
 „ galantes.

Que contiennent-elles ces scènes ?
 des sentimens connus de tous les
 spectateurs. Car qui n'a pas aimé ?

Quoiqu'on ne soit ni Roi ni Prince ,
ceux-ci n'ont pas une autre maniere
d'aimer. Il est si facile de réduire ce
qu'on entend à ce qu'on a senti !

Nos Pièces amoureuses n'ont point
ce piquant , ce charme de la nou-
veauté , qui pénètrent l'ame de desirs
& d'impatience. On y semble , dit Sca-
liger , plus attentif à endormir nos
sens dans la langueur de la satiété ,
qu'à rallumer notre curiosité. *

Il est une autre classe de Specta-
teurs sur lesquels l'amour semble
avoir épuisé tous ses traits. Ses dou-
ceurs anéanties dans une longue ha-
bitude , ne trouvent plus d'accès dans
leur ame. Leurs sens émouffés par
les plaisirs-mêmes , sont insensibles à
leur ivresse. Ils ont honte de ses
transports , parce que la réflexion

* *At hic tibi novum fit nihil , ut prius
subrepat satietas , quam obrepat fames. Poet.
L. I. cap. 21.*

leur a présenté dans un grand jour le tableau des déreglemens de cette passion. Combien rencontrent , même à nos Spectacles , les instrumens de leur confusion , & les causes du dérangement de leur fortune ? Il est donc certain que les intrigues d'amour , n'ont pas sur eux un effet bien puissant.

Il reste une troisième portion de spectateurs , sur laquelle elles peuvent en faire davantage ; ce sont les jeunes gens. Or, si nos Poètes ne travaillent que pour ceux-ci , on peut leur abandonner leurs suffrages ; mais on sera toujours fondé à dire que l'amour , comme partie principale des Tragédies , est un foible moyen de soutenir sa grandeur.

» L'Auteur des représentations en
 » Musique leur annonce une décadan-
 » ce certaine , si au lieu d'exprimer
 » les savantes manieres & les grandes
 » passions en quoi les anciens excel-

» lerent, on ne faisoit que des chan-
 » sons tendres, des petits airs, & de
 » semblables bagatelles. C'est, ajoute-
 » -il, ce qui est arrivé à la tragé-
 » die sur la plupart des Théâtres ; au
 » lieu des grandes actions, des sen-
 » timens généreux, qui excitent le
 » courage, la vertu, l'émulation, la
 » compassion, la crainte, l'estime,
 » l'admiration ; on ne voit presque
 » plus, par le mauvais goût du siècle,
 » que des intrigues de galanterie où
 » des héros effeminés, font les pitoya-
 » bles personnages d'amans passion-
 » nés.

Il est rare que les hommes soient
 agités de deux grandes passions dans
 le même tems. On n'en voit gué-
 re qui soient à la fois extrêmement
 tendres & extrêmement ambitieux.
 Si on met cette espèce de caractère
 sur le Théâtre, l'une de ces passions
 a toujours le pas, & on peut remar-

quer parmi nous que ce n'est presque jamais celle qui feroit les plus fortes impressions ; ainsi on dégrade les personnages tragiques , & on rend la scène languissante.

C'est dans l'histoire des grandes révolutions qu'on trouvera des tableaux qui ne ressemblent point. Deux héros , deux ambitieux , n'agissent jamais dans les mêmes circonstances. Leurs caractères sont différens. Leurs vues , leurs entreprises dépendent des tems , des lieux , des usages , des loix & des peuples. Telle est la source où les anciens ont puisé ces intérêts , ces passions , qui emportent nos ames comme dans des tourbillons de feu.

» On ne l'a abandonnée , dit le Pere
 » Brumoy , que parce qu'il est plus
 » difficile de nourrir une pièce de
 » son propre suc , & de lui donner
 » ses justes proportions en ne tirant
 » sa force que de l'action même. Mais ,

» continue - t - il la force du génie;
 » ne paroît-elle pas d'avantage à sui-
 » vre le fil d'une action durant cinq
 » actes, & toujours en croissant, que
 » d'y coudre divers morceaux étran-
 » gers pour remplir son étendue ?

Je sçais que moins d'Auteurs s'essayeroient sur le Théâtre, mais il y auroit plus de bons Poètes. Je voudrois donc que les jeunes gens ne fussent point admis à la lecture d'une pièce dont l'intrigue feroit d'amour. Ils feroient de plus grands efforts pour soutenir l'action théâtrale, & ils y gagneroient, ainsi que le public. Ils développeroient leur génie dans l'étude & dans les veilles. Ils s'assureroient de leur propres talents.

Quand ils auroient fait plusieurs bonnes pièces dans le genre simple, les succès qu'ils y auroient obtenus leur donneroient droit de s'essayer sur l'autre. Et comme il est plus aisé

de descendre du grand au moindre ,
que de monter de celui-ci à celui-là ,
on peut d'avance leur répondre qu'a-
lors ils partageront la gloire des
maîtres de l'art , qui nous ont laissé
des chefs-d'œuvres dans la Tragédie
de pure action , & dans la Tragédie
épisodique.



CHAPITRE XII.

Des Machines & du merveilleux.

Nous n'entendons point par machines, celles qui servent à l'Opéra à descendre les Dieux du ciel, à les y enlever, à faire sortir des abîmes de la terre ou des enfers, des monstres & des furies. Les Anciens les employoient dans leurs Tragédies avec éclat, parce qu'elles étoient conformes aux principes de leur mitologie. Nous les avons rejetées, parce que la vraisemblance n'est pour nous, comme elle n'étoit pour eux, que dans ce qui s'accorde avec notre religion.

Nous appellons donc ici Machines Théatrales, ces artifices dont on se sert pour former le nœud, pour amener les incidens, pour accroître

l'intérêt, & produire de grandes surprises. Telles sont les reconnoissances , les lettres ou billets , les poignards , l'évocation des mânes , les oracles , les songes , les coups de tonnerre , les suppositions ? En expliquant succinctement les effets de ces ressorts magiques , nous marquerons en même tems les abus qu'on en fait.

Presque toutes ces machines nous viennent des anciens. Aristote appelle les reconnoissances *Agnitions*. Les sentimens de la nature qu'elles excitent , causent les impressions les plus délicieuses. Dans l'*Electre* de Sophocle , la reconnoissance du frere & de la sœur , *est la situation la plus brillante , le coup de théâtre le plus surprenant*. Que de larmes cette belle scène ne fit-elle pas verser aux spectateurs !

Une des plus belles reconnoissances du Théâtre François est , sans contredit celle de Luzignan & de ses en-

fans. Que le sentiment y est bien manié !
 Quelle progression ! quelles nuances !
 que de naturel , que de patétique
 dans les discours de Luzignan ! J'ose
 avancer que la situation est encore
 plus touchante dans Zaïre que dans
 Electre.

Le déplorable état de Luzignan
 est plus attendrissant. Ses malheurs
 partent d'une source si respectable !
 Ceux d'Electre viennent d'un coup
 si barbare que l'ame en frissonne.
 Cette Princesse inspire plus d'hor-
 reur pour sa mere que de compas-
 sion. Luzignan , en faisant dans cette
 scène les traits les plus frappans de sa
 chute , déchire les entrailles. Dans
 Sophocle , la scène d'Electre semble
 se borner aux douceurs tranquilles
 de l'espérance , & ne produire qu'une
 joie mutuelle. Dans Voltaire , la joie
 de Luzignan est suspendue par la
 crainte de retrouver sa fille Musulma-
 ne. Cet incident ouvre une seconde

source d'intérêt pour la situation.

D'ailleurs on remarque dans les plaintes d'Electre, & dans l'impatience où elle est de revoir Oreste, je ne sçai quoi de personnel , qui nous apprend qu'elle souhaite son retour, presque autant pour la retirer elle-même des mains d'Ægiste , que pour venger la mort de son pere ; ce qu'elle attend pour elle semble un larcin à ce qu'elle doit aux mânes d'Agamemnon.

Luzignan même en retrouvant ses enfans n'est occupé que du Dieu qu'il adore. Cette grandeur d'ame excite un attendrissement profond , sans mélange & sans partage. Il est vrai que la reconnoissance de Luzignan , & de ses enfans , est un épisode étranger à la pièce , & qui n'y est pas trop nécessaire, si ce n'est pour la remplir.

Au contraire la reconnoissance entre Electre & Oreste sort du sujet même. Mais nous ne parlons ici que

de la maniere dont la chose est présentée, & des couleurs que le Poëte lui a données.

Il ne faut pas s'étonner , si tous les Tragiques ont fait usage des reconnoissances. Des enfans qui retrouvent un pere & une mere , qu'ils crovoient morts , ou qu'ils ne connoissoient pas , causent un saisissement qui est naturel à tous les hommes. Mais ce ressort est un des plus difficiles à faire jouer avec vraisemblance. Il faut imaginer des signes qui ne laissent aucun doute sur les objets reconnus , & on a de la peine à leur donner ce degré d'authenticité qui leur est nécessaire.

Dans Sophocle, Electre n'avoit pas vu Oreste depuis vingt ans , si je ne me trompe ; il étoit très-jeune quand elle l'avoit envoyé dans la Phocide. Il lui étoit donc impossible de le reconnoître sans quelque marque particulière. L'en croire sur sa parole eût

choqué la délicatesse du spectateur. Sophocle imagina de faire présenter par Oreste à Electre, un anneau qu'il lui dit être celui d'Agamemnon. C'étoit elle-même qui le lui avoit remis en partant. Mais comment étoit-il tombé en ses mains ? Elle étoit jeune quand son pere fut égorgé. On a peine à croire que Clytemnestre, qui avoit ce Prince en horreur, en eût conservé cette dépouille, & moins encore l'eût donnée à sa fille qu'elle n'aimoit guere plus. Ainsi on ne sçait comment cet anneau lui est parvenu. Le Poëte devoit en instruire & n'en dit pas un mot dans toute la piece. C'est pourtant cet anneau qui amene la reconnoissance. Et dans ce cas, c'est une idée nette de la cause, c'est une vraisemblance entiere, qui rendent l'effet intéressant.

L'Auteur de Zaïre est tombé dans la même faute. Luzignan est convaincu
que

que Zaïre est sa fille par une croix qu'il apperçoit. Il lui demande depuis quand elle la porte : *depuis que je respire , Seigneur* , répond-elle. Luzignan la prie de la lui confier , il la baise & s'écrie :

Où ! . . . c'est elle . . . Je voi ,
Ce présent qu'une épouse avoit reçu de moi ,
Et qui de mes enfans ornoit toujours la tête ;
Lorsque de leur naissance on célébroit la fête !

Comment Zaïre avoit-elle conservé cette croix ? Elle qui a été élevée en esclave , dès l'âge le plus tendre , par un peuple dont on sçait que les premiers soins , sont de priver non-seulement les enfans des Chrétiens , mais même ceux d'un âge mûr , qui tombent entre leurs mains , de toutes les marques du Christianisme. Comment les femmes , à qui son enfance avoit été confiée , lui ont-elles laissé cette croix ? Comment Zaïre élevée dans la Loi de Mahomet , a-t-elle si

longtet. s porté dans le Sérail cet ornement des Chrétiens ? En supposant qu'elle eût ignoré le prix de cette image de notre rédemption ; les femmes avec qui elle vivoit l'ignoroient-elles ?

Convenons - en de bonne foi , si tout le génie de Sophocle & de M. de Voltaire n'a pu rendre leur artifice vraisemblable, des Auteurs, qui n'ont ni leur tact ni leur esprit , y réussiroient-ils ?

Les reconnoissances ont toutes le même objet , le même sentiment , la même fin ; tout s'y réduit à ses phrases coupées. Est-ce vous ? Est-il possible ? C'est mon pere ! C'est mon fils que je vois, que j'embrasse ! Qui en a vu une en a vu cent. Ces sentimens sans cesse reproduits avec les mêmes expressions , ne remuent que foiblement. On verse des larmes à une , à deux , à trois représentations , & on voit les autres d'un œil sec. Il en est

d'une reconnoissance à la dixième représentation , comme de dix reconnoissances vues chacune une fois.

Telle est notre destinée. Une génération qui vient après vingt autres , ne goûte plus ce qui faisoit leurs délices. Le premier caractère du beau considéré par rapport à ses effets sur le cœur humain , seroit-il la nouveauté ?

Je sçai qu'en supposant des intervalles entre les représentations des reconnoissances, l'oubli de ce qu'on a senti il y a quelque tems, peut rendre à une sensation une partie de sa première force , mais il ne lui rend pas tout. Notre ame plus fidelle que notre mémoire , & accoutumée aux mêmes impressions, s'y ouvre peut-être encore avec plaisir , mais non avec transport. Ces impressions n'exciteront ni l'ivresse ni le dégoût , ni la chaleur , ni l'attendrissement. Mais cette situation en est si voisine , & y

conduit si nécessairement qu'il n'est pas possible que cette langueur ne s'empare de nos sens, dès que rien ne réveille plus leur *appetit*.

Je veux néanmoins que la vue habituelle des reconnoissances, produise encore les plus fortes impressions. Sur qui, & jusqu'à quand ? Il peut y avoir sans doute dans un spectacle des ames privilégiées, qui, enlevées par un sentiment souvent excité, y trouvent un plaisir nouveau, plus longtems que d'autres. Il peut y en avoir en qui cette rare facilité de s'enflammer, jointe à une sagacité, à une pénétration admirables, fasse découvrir des beautés qui leur avoient échappé.

Mais outre que ces ames sensibles & éclairées, sont en petit nombre ; c'est que, fussent-elles susceptibles d'émotions à quel degré que l'on voudra, une longue habitude diminuera enfin ces émotions ; elles en

jouiront vingt fois au-delà des spectateurs ordinaires , mais elles arriveront enfin au même dégoût.

On a vu des exemples d'une amitié qui a duré autant que la vie , mais quelle différence entre un sentiment vrai & qui se reproduit chaque jour entre ceux - même qui l'éprouvent , & l'effet d'un sentiment qu'excite l'imitation ! Il n'y a guère d'homme qui n'ait un ami , & vingt ans fourniront à peine un spectateur doué des qualités que nous supposons ici. Voilà pourquoi l'impression que cause l'*agnition* , est moins profonde après un tems. Tandis que les scènes d'Oreste & de Pilade , touchent toujours extrêmement quoiqu'elles ne soient pas nouvelles pour nous.

Quant à ses spectateurs éclairés , pour qui les reconnoissances ont de nouvelles beautés : ou celles-ci deviennent de plus en plus rares , ou elles s'épuisent entièrement. Dans le

premier leur effet est en proportion de leur nombre, & comme après beaucoup de représentations il n'est pas possible qu'il soit grand, l'impression ne le sera pas non plus. Dans le second cas, ces génies n'ayant plus rien de nouveau à decouvrir, à admirer, rentreront dans la classe du commun des spectateurs; tout au plus leur dégoût ne sera pas glacé, dédaigneux & insultant, comme dans ceux-ci. Ce sera un dégoût conforme à leur maniere de sentir.

Enfin, l'esprit philosophique qui régne dans ce siècle, regarde ces pressentimens, ces douces émotions que nos Poètes mettent dans le cœur de deux personnages, unis sans le sçavoir, par les liens du sang, comme un brillant préjugé, une antique chimère. Selon nos Philosophes, c'est une opinion populaire, dont les anciens ont profité pour se mettre à la portée du peuple. L'ignorance de

tant de siècles barbares qui les ont suivis , a pris cette complaisance pour une vérité , & en a fait un préjugé contre lequel , disent-ils , la bonne philosophie reclame aujourd'hui.

Sans vouloir résoudre un problème qui n'est pas de notre sujet , nous dirons seulement qu'il a beaucoup de partisans. Pour eux nos reconnoissances Théâtrales sont sans effet. Pour eux ces sentimens de joie , de tendresse , d'inquiétude inexplicables qui y brillent , sont postiches. Ces frémissemens , ces émotions secrètes , qui préparent aux reconnoissances , ne sont qu'un échaffaudage puérile , qui révolte la raison.

On sçait avec quelle chaleur on fronde de nos jours tout ce qu'on appelle préjugé , pour peu qu'on ait de prétention au bel esprit. C'est une raison de plus pour engager les Auteurs dramatiques , je ne dis pas à

rejeter absolument les reconnoissances; elles ont plu, & il y a apparence qu'elles plairont toujours, quoiqu'en dise la Philosophie moderne; mais à en user sobrement & de loin en loin. Il vaut mieux s'en priver quelque tems que de les employer sans succès.

Cependant, à peine avons-nous quelques Tragédies où elles n'ayent été encadrées. Aussi à peine en avons-nous qui se soutiennent quelques jours sur le Théâtre.

Les lettres ou billets offrent une maniere quelquefois heureuse, mais souvent incommode, de dénouer ou de nouer une intrigue. Il y a peu de grands Poètes qui ne s'en soient servis. Il est pourtant à remarquer que Racine n'a mis qu'une de ces lettres dans toutes ses pièces. Elle sert à dénouer la Tragédie de Bajazet. Elle produit un bel effet. Mais Racine lui-même n'a pu l'y rendre nécessaire.

Il feint qu'Atalide effrayée du dernier entretien que Bajazet a eu avec Roxane, écrit à son amant pour l'engager à détromper cette Sultane irritée par un nouveau refus. Cela est ingénieux ; mais cela n'est guère naturel. Atalide n'auroit du avoir que ce moyen de faire passer ses avis au Prince. Et elle en avoit mille autres. Elle pouvoit lui parler ; pourquoi lui écrire ? Si elle ne n'osoit le voir, c'est que Roxane faisoit observer Bajazet, comme Racine le lui fait dire :

Ils ont beau se cacher. L'amour le plus discret,
Laisse par quelque marque échapper son secret.
Observons Bajazet, étonnons Atalide,
Et couronnons l'amant, ou perdons le perfide.

On voit qu'Atalide n'étoit pas moins épiée que son amant. Ainsi observés tous deux, & Bajazet gardé dans son appartement, comment Zaire a-t-elle pénétré jusqu'à lui, a-t-il reçu la lettre & a-t-il fait réponse.

I. Partie.

B.

se ? La lettre de ce Prince surprise par ses surveillans entre les mains de Zaïre , & remise par eux à Roxane , auroit sauvé ce défaut de vraisemblance , & produit le même effet.

M. de Voltaire a sans-doute imité Racine dans le billet que Nérestan écrit à Zaïre , & qui tombe entre les mains d'Orosmane. Je ne sçais qui l'emporte des deux Poètes , dans le trouble que leurs lettres jettent dans les personnages de leurs pièces. Mais il me semble que M. de Voltaire n'est pas plus exempt de faute que Racine.

Dans cette scène où Nérestan détermine Zaïre à recevoir les eaux du baptême , ne devoit-il pas prendre avec elle , dans une conjoncture si favorable , toutes les mesures nécessaires pour cette cérémonie ? pourquoi les oublie-t-il , & se met-il par là en danger de faire perdre à sa sœur tout le fruit de sa noble réso-

lution ? Ne savoit-il pas qu'elle étoit aimée d'Orosmane, & que ce Prince devoit s'opposer à ce qu'elle abandonnât sa Loi ?

On voit dans ces deux exemples que le Poëte n'a sacrifié la vraisemblance que pour lui-même. N'est-ce pas aussi une leçon qui montre aux jeunes Auteurs non-seulement qu'un usage trop fréquent des billets dans les Tragédies, en affoiblit les effets, mais encore, que les Scènes touchantes qu'ils produisent, sont presque toujours achetées aux dépens de la vérité de l'action tragique ?

Il faut en dire autant de ces poignards, qui sont surpris entre les mains d'un personnage par celui qui en devoit être frappé. Cet artifice a des beautés ; mais le malheur est que ces poignards sont donnés à contretems, comme on a pu le voir dans *Alzaïde*.

L'Hypermnestre de M. le M. nous en fournit un autre exemple, dans la Scène où Lincée voit Danaüs qui leve le poignard sur Hypermnestre. Nous ne parlerons point de l'attitude forcée qu'hypermnestre a prise dans les premières représentations, & dont elle s'est corrigée dans les suivantes. C'étoit plutôt une faute de l'Actrice, qu'un vice de la pièce. Quelques observations sur l'ordonnance du tableau, nous mettront en état de mieux juger de ses proportions & de la vérité de ses caractères.

Dans la deuxième Scène du cinquième acte, on apprend à Danaüs que le Peuple ne croit point le crime qu'il impute à Lincée ; qu'Hypermnestre dans les fers attendrit les Argiens, qu'ils murmurent ; & que la révolte est prête à s'allumer. Danaüs répond ; *qu'on m'amène Hypermnestre.* Ordre inutile, puisque cette Prin-

cesse croyant son courroux calmé ;
 avoit une raison de l'en venir remer-
 cier. Danaüs est venu sur la Scène,
 sans s'attendre à ce qu'on vient lui
 annoncer. Il n'avoit donc pas besoin
 de se munir d'un poignard pour tuer
 sa fille ; il ne favoit pas qu'elle méritât
 cet excès de rigueur de sa part.
 Voilà comme cette Scène est amenée.
 Lincée arrive avec le peuple Argien,
 fait des reproches à Danaüs. Hyper-
 mnestre qu'il apperçoit chargée de
 fers , augmente sa rage. Il veut
 frapper Danaüs. Sa fille se jette en-
 tre lui & son pere. Quoique Danaüs
 ni aucun de sa suite ne la tiennent,
 quoique Lincée, à la tête du peuple,
 soit le maître & du Palais & de Da-
 naüs , quoique la garde de Danaüs
 ne fasse pas le moindre geste pour
 sa défense ; Lincée lui demande plu-
 sieurs fois sa femme , que personne
 ne l'empêche de reprendre :

(198)

Il s'écrie enfin.

..... C'est trop : monstre inflexible.
Délivrons Hypermnestre, amis Secondez-moi.
Tremble....

D A N A U S.

Tremble toi-même , & d'un plus juste effroi.
Où retiens tout ce peuple, où voilà ma vic-
time.

C'est alors qu'il leve le poignard sur sa fille. Lincée qui avoit perdu le tems à demander sa femme, qu'on ne lui refusoit pas, est dans une inquiétude mortelle qu'il exprime en très-beaux vers. Quand on ne peut agir au moins il faut parler. Il est vrai qu'Hypermnestre n'avoit qu'un pas à faire en arrière pour se dérober au poignard ; mais le patétique de la situation eût disparu. Un confident de Danaüs vient lui dire que les portes du Palais sont forcées. Belle nouvelle pour lui, qui voit depuis une demie

heure les révoltés dans ce même Palais ! N'importe. Lincée a fini sa tirade, & faïfit cet instant de trouble, comme on dit, & sauve Hypermnestre. Danaüs est desarmé & poussé de l'autre côté du Théâtre. Sa garde qui jusques-là n'avoit été que froide spectatrice, parce qu'il n'étoit pas encore tems qu'elle agît, fait enfin quelques efforts pour son maître, & est dissipée par le peuple en armes. Danaüs arrache l'épée de son confident & se tue.

Voilà ce grand tableau qui a d'abord fait quelque sensation, parce que les apparences du beau sont souvent prises pour lui-même. On y voit sans-doute une sorte de spécieux, qui peut frapper le vulgaire. Mais nulle intelligence dans le dessein ; nulle vérité dans l'action. Les mouvemens y sont si mal combinés, les incidens si peu naturels, les situations si forcées, qu'il n'y a guère d'homme de

sens sur qui cette scène fasse une certaine impression.*

L'évocation des ombres a une espèce de merveilleux qui séduit. L'apparition de Ninus dans Sémiramis, augmente la pompe du spectacle, & on ne peut trop louer l'Auteur de cette pièce de chercher quelques nouveaux moyens de reveiller l'attention & d'empêcher la Tragédie de tomber. Si celui-ci n'a pas eu tout le succès qu'il en attendoit, parce qu'apparemment il n'est pas assés

* Nous avons vu ce dénouement changé lorsque le sieur Ofraine a débuté dans *Hypermetre*. Ce changement nous a prouvé qu'un Auteur connoît mieux que personne ce qui manque à ses Ouvrages. Nous saisissons avec plaisir cette occasion de rendre justice aux talents de M. Le Miere. Son goût & sa docilité annoncent une grandeur d'ame & un discernement qui ne peuvent que lui faire beaucoup d'honneur.

dans nos mœurs , on ne doit pas moins lui sçavoir gré de son zèle pour la gloire du Théâtre François, qu'il a d'ailleurs enrichi de plusieurs belles inventions:

Les oracles se souffrent sur notre scène dans une action dont les héros sont pris de l'antiquité. Mais on ne fait pas assez d'attention , qu'on ne voit, même dans ce cas , des oracles que par un reste de respect pour les Anciens.

Les songes ont fait quelque figure dans nos Tragédies. Racine en a employé un avec succès dans *Atthalie*. Cette pièce, tirée de l'Ecriture, étoit plus propre à ce genre de beautés. Selon la Loi des Chrétiens , Dieu a souvent fait connoître sa volonté aux hommes , par la voie des songes. **D'ailleurs il est vraisemblable qu'*Atthalie* ait été troublée pendant son sommeil du remord de ses crimes, & qu'il lui en fassé voir le chatiment comme prochain.**

Les songes d'Iphigénie & de Thoas n'ont point ce degré de vraisemblance. Nous n'y voyons qu'une crédulité foible , qu'une terreur imaginaire , que nos idées sur la nature des songes , excepté ceux que la Religion a consacrés , ont bientôt détruites.

Les Anciens faisoient retentir leur Théâtre de coups de tonnerre. Ils le regardoient comme le ministre de la colère celeste. D'ailleurs les Dieux intervenoient dans leurs Tragédies. Pour nous qui ne voyons dans le tonnerre qu'un effet naturel , & qui savons que les hommes ne commandent point aux élémens , nous bannissons le tonnerre de la Tragédie. Peu d'Auteurs l'y ont introduit , & avec peu de succès.

Enfin , les suppositions sont d'un grand secours à l'action théâtrale. Sans prendre garde aux talents & aux précautions qu'elles exigent pour rendre l'objet supposé vraisemblable ,

& ne pas jeter de l'obscurité dans le Poëme, on en use fréquemment vu leur commodités. Nous n'en donnerons point d'exemples. Nous renvoyons le Lecteur à l'Extrait que nous avons donné d'Alzaïde. On y verra Zaraës supposé Iphis, un de ces Généraux, avec peu de vraisemblance, & pour l'obscurité au Pirrus de Crebillon, & à l'Héraclius de Corneille, qui demandent une grande contention d'esprit pour être entendus.



CHAPITRE XIII.

*De l'éducation des jeunes Poëtes , de
leurs talents & de leurs sociétés.*

C'EST au Collège où la jeunesse reçoit les premiers élémens de Littérature & de Poësie. L'Université de Paris, autrefois, dit-on, si fameuse, passe communément pour avoir beaucoup perdu de son ancien éclat. Mais il me semble que ce jugement qu'on en porte est bien peu réfléchi. Dans quel tems a-t-elle le plus brillé au gré de ces censeurs ? Dans des siècles où l'ignorance universelle regardoit comme des phénomènes, de vaines disputes de mots, des querelles puériles sur des systêmes frivoles ; où les maîtres bernoient tous leurs soins à l'étude du latin, & des cathégories.

Telle est la gloire que s'est acquise l'Université dans le tems de sa prétendue splendeur. Jamais elle n'a été remplie de gens plus capables qu'elle l'est aujourd'hui. Ils y donnent des leçons de goût , de Philosophie , & d'une judicieuse littérature. La Poësie sur-tout y fait une partie principale de l'instruction. C'est par ses douceurs qu'on y développe dans la jeunesse les germes féconds des talens. On n'y voit guère de bons élèves qui ne se soient distingués par des compositions de ce genre.

Sortis du Collège , ceux d'une condition plus relevée , ne font plus guère de vers que pour célébrer leurs plaisirs. Mais l'étude du grand monde , achevant de perfectionner leur goût naturel , ils augmentent le nombre des connoisseurs.

Il est une seconde classe de jeunes gens , qui , dans une moindre fortune , semblent obligés d'y suppléer en

embrassant la profession des Lettres. C'est d'entr'eux qu'est sorti, depuis leur renaissance en France, le plus grand nombre des bons Auteurs, & le plus grand nombre des mauvais. Quelques personnes de nom, ont fait des pièces de Théâtre, ou même des ouvrages de science, de politique, de morale & de littérature; mais cette foule d'Auteurs qui se succèdent sur le Théâtre, ou qui nous inondent de brochures, sont de la seconde classe.

Cette jeunesse entrè dans le monde qui ne la connoît pas, & où elle veut jouer un rôle. Deux objets l'occupent également; le soin d'attirer les regards, & celui de se procurer des amis & un état. On a appris au Collège le mécanisme des vers; on en fait dans le monde, on les répand, on s'insinue dans les sociétés. Quelques vers à l'honneur des membres mettent en crédit. Ces productions

se multiplient avec les éloges. Ces bagatelles que de petits incidens font naître, & dont on rougit souvent dans la suite, inspirent plus de hardiesse ; des conseils donnés avec lumière ou non, & auxquels l'amour propre n'a garde de se refuser, tournent les yeux du jeune-homme sur le Théâtre. Quinze ou seize cens vers ne sont pas si difficiles à faire. Un sujet tragique ne l'est pas beaucoup plus à trouver. Des scènes, des actes à coudre, de beaux vers, qu'est-ce que cela ! l'ouvrage de quelque mois tout au plus.

» On prend une Histoire qui plaît,
 » dit l'Abbé d'Aubignac, & sans sa-
 » voir ce qu'elle a de convenable,
 » ou de mal-propre à la scène, sans
 » regarder quels ornemens, ou quels
 » inconviens il faut éviter. » On se
 met au travail : tout ce qu'on écrit
 est *délicieux*. A peine l'art de Sopho-
 cle & de Corneille, offre-t-il quel-

qu'épine. On s'étonne que ces grands hommes ayent trouvé la carrière si laborieuse.

Notre Auteur » fait entrer, ajoute » le même dans cette pièce, toutes les » Elégies, les Stances & les Chansons » qu'il a faites pour Cloris; & quand il » a composé trois ou quatre cens vers, » il s'avise de dire que c'est un Acte. » Ainsi continuant par cette méthode, » il va jusqu'à la mort de quelque » Prince, & la pièce est faite. » Il vole à la société; quelques Bourgeois qui ont appris l'art du Théâtre en devinant les énigmes du Mercure, ou dans les petites Affiches, quelques femmeletes qui ont fait des logogryphes & des bouts-rimés, & qui se font faits, en payant, comparer aux héroïnes du siècle dernier & du notre; voilà le Tribunal auquel cette pièce est déférée. Il écoute avec extase; caractères, intrigues, catastrophes, sentimens, diction, intérêt, situations

situations , ensemble , tout enfin y est merveilleux , admirable !

Déjà l'Auteur voit en idée le public qui justifie les éloges de ces juges sçavans ; déjà accueilli des grands , & sur-tout de la Finance , qui par la protection qu'elle offre aux jeunes Poètes , cherche à remplir l'intervale qu'il y a entre elle & les premiers ; & ce n'est pas ce qu'elle fait de pis ; déjà , dis-je , il est enyvré & jouit d'avance des graces & des honneurs qu'il se voit prodiguer. Il s' imagine entendre le parterre enchanté demander l'Auteur à grands cris.

Enfin , après des désagrémens sans nombre qu'il a dévoré , il triomphe , sa fortune est faite , sa pièce est affichée. Mais à peine soutient - elle quelques représentations. Le public a l'injustice de ne pas applaudir. Aussi ce public n'a-t-il jamais été moins connoisseur qu'aujourd'hui ! Qu'importe , on trouve dans cet essai des

lueurs qui promettent une plus grande lumière. L'Auteur s'est fait connoître, s'est placé, & ses vues sont remplies, au moins dans la partie essentielle.

Telles sont les études, les raisons qui déterminent les jeunes Poètes à composer pour le Théâtre. Tels sont les secours, les conseils qu'ils reçoivent.

Quand les plus célèbres Poètes ont médité les principes de l'art toute leur vie; quand ils ont passé les jours & les nuits à consulter les Anciens, à se nourrir des beautés de leurs ouvrages; quand ils ont puisé les plus grands traits de leurs Poèmes dans ces sources; quand après des réflexions profondes, des veilles opiniâtres, & avec un génie brillant, ils se sont à peine crus en état de porter ce noble fardeau, & n'ont proposé leurs découvertes qu'avec modestie, & que comme des doutes; nous verrons des

enfans sans principes , sans connoissances , s'abandonner à une yvresse aveugle , & se croire supérieurs à tout ce qu'exige le Théâtre ? Cela paroîtra extravagant mais vrai.

Avouons néanmoins qu'il est plusieurs Auteurs qui ne méritent point ces reproches , & dont même les ouvrages ont été goûtés. Ainsi les choses ne sont pas tellement désespérées qu'on ne puisse pas entreprendre avec succès la défense des Auteurs du tems.

L'une plus occupée à toucher le cœur qu'à recréer l'esprit , a sçu répandre d'un bout à l'autre de sa pièce un intérêt si vif , si bien ménagé , qu'on se plaît dans le trouble & dans les allarmes où elle jette. Doux faïffissement qui se change enfin en une source pure de volupté.

L'autre par une noble émulation , s'élevant au-dessus des difficultés que Racine lui-même croyoit insurmon-

tables, entraîne tout Paris à sa pièce.

Warwick a plu malgré la critique, qui prouve qu'une pièce a des grandes beautés si elle a des défauts ; & l'Auteur doit être bien encouragé par des succès qui lui en promettent de nouveaux.

Chaque siècle se suffit à soi-même. La nature proportionne si bien les êtres , qu'ils semblent tous faits l'un pour l'autre. Le siècle passé étoit fertile en grands hommes , dont les chefs-d'œuvres enlèvent notre admiration ; mais nous nous amusons aussi de ce que le notre produit.

Nos neveux feront pour nous ce que nous faisons pour nos peres, sans perdre de vue ce que leur posterité fera en leur faveur.

Le degré d'intelligence accordé à un siècle, ne surpasse point le degré de lumière dont il jouit. L'homme n'a d'ardeur pour les sciences qu'autant qu'il a des qualités propres

à y réussir. C'est , je crois , la raison pourquoi chacun est content de foi.

Quel malheur pour nous si nous nous obstinions à ne recevoir que des pièces dignes du grand Corneille ! Si la distance des tems n'est pas encore assez grande pour que nous ayons pu oublier ses ouvrages , ne peut-on pas sans s'aveugler sur le mérite de ceux qui suivent ses traces , rendre à leurs poèmes la justice qui leur est due ?

Il y a encore des gens qui ont vu Quinault Dufresne & Le Couvreur , & qui vont au Spectacle aujourd'hui , quoiqu'ils sentent la différence de ces Comédiens aux nôtres Leur pardonneroit-on de refuser d'entendre ceux-ci , parce qu'ils sont inférieurs à ceux du tems passé ?

L'empire des Lettres ressemble à nos Hôtels des Monnoyes. Les pièces qu'on y frappe n'ont pas la même valeur , mais toutes ont leur prix.

Que les Comédiens se comportent envers les Auteurs d'à présent comme ces sages vieillards en usent avec eux. Ceux-ci ont de l'indulgence pour les Comédiens ; qu'à leur tour ils en aient pour cette portion d'hommes qui fait leur état.

» Ouvrez, Comédiens, ouvrez vos
 » portes & vos Théâtres à ces effains
 » de jeunes athlètes , qui la plupart
 » n'ont besoin , pour se distinguer
 » dans la carrière, que de la connoi-
 » tre : servez d'appui à ces tendres
 » plantes , à qui la culture don-
 » nera de nouvelles forces , & fera
 » porter des fruits excellens. Ne
 » seroit - ce pas pour vous le plus
 » grand honneur , que le public sçût
 » qu'il doit à vos égards & à vos
 » complaisances , des ouvrages que
 » l'Auteur découragé ou rebuté par
 » les difficultés, pouvoit abandonner,
 » ou dont même il ne seroit jamais
 » devenu capable ?

» Vous vous plaignez du nombre
 » des Auteurs ? Vous devriez plutôt
 » vous en féliciter. Plus une espèce
 » d'êtres est étendue , plus il y a
 » d'espérance d'en trouver de parfaits.
 » Les qualités de l'esprit ont cela de
 » commun avec celles du cœur , qu'on
 » les rencontre dans le petit nombre ,
 » & que ce nombre est en proportion
 » avec le grand d'où il est tiré.

» Si vous n'avez pas encore décou-
 » vert ce qu'il vous faut , est-ce une
 » raison de cesser de le chercher ? Un
 » instant , un jour peut faire éclore
 » ce que dix années ont caché ; peut-
 » être l'avez-vous déjà renvoyé dix
 » fois !

» Je suis sûr d'une. On vous a pré-
 » senté une pièce , que contre votre
 » coutume vous avez reçue sans aller
 » au scrutin , & en présence de l'Au-
 » teur. Selon vous on n'en pouvoit
 » rien retrancher sans ôter une beau-
 » té. Il y avoit un rôle qui conve-

» noit à une Actrice , & un plus bril-
 » lant , mais moins dans son genre.
 » On lui donna le choix néanmoins ,
 » on la pressa plus de quinze jours
 » de se décider. Sa réponse fut tou-
 » jours qu'elle seroit honorée de
 » jouer dans cette belle pièce , quel-
 » que rôle qu'elle fût. On lui don-
 » na enfin celui qui lui alloit le
 » mieux , & la pièce ne fut point
 » jouée. L'Auteur le fut pendant trois
 » ans. Dans cet intervalle il relut sa
 » pièce jusqu'à trois fois , ce qui est
 » encore contre l'usage , sans qu'on y
 » pût rien trouver à redire ; on lui
 » disoit pour toutes raisons : *votre*
 » *Pièce n'est pas en état.* On l'avoit
 » forcé à la troisième lecture de con-
 » sentir que le Médecin Procope fût
 » présent. Celui - ci ne trouva pas
 » plus à mordre que les Comédiens ,
 » qui ne se tirèrent de là que par
 » leur refrain ordinaire. La Pièce fut
 » retirée & l'Auteur se promit bien
 de

» de n'être plus la victime d'un ma-
» nége si honteux.

N'est-il pas ridicule que des Au-
teurs se présentent vingt fois à la
porte d'un Comédien ? S'il est hu-
miliant à ceux qui font leur cour aux
Grands, de s'assujettir à tout ce que
la fierté se plaît à leur faire endurer,
combien ne doit-il pas l'être à des
gensau-dessous de ceux qu'ils voyent?

Combien cela ne paroît-il pas ex-
traordinaire aux étrangers, qui font
gloire de connoître & de fréquenter
ceux qui cultivent les Sciences & les
Arts ? » comment, disoit un Seigneur
» Allemand, homme d'un grand sens,
» à qui on avoit adressé un Auteur,
» pour le recommander à une Ac-
» trice ; les gens de Lettres ne font-
» ils pas assez recommandables
» par leurs talents ? Ne font-ils pas
» les protecteurs nés des Comédiens ,
» les seuls maîtres de ces enfans du
» luxe ? N'est-ce pas trop les ravalér

» que de demander pour eux la bien-
 » veillance de leurs sages ?

CHAPITRE XIV.

*De l'usage de composer des Pièces , ou
 des Rôles pour un ou plusieurs
 Acteurs.*

LE génie & l'imagination, ressemblent à ces gens qui sont dans une contradiction presque perpétuelle avec tout le monde ; qui ne font rien que par caprice , & qui ne trouvent bien fait que ce qui vient d'eux. Si vous leur tracez leur route , elle leur déplaît. Si vous leur prescrivez quelque espèce de travail , ils s'en acquittent mal , ou font le contraire.

Il en est d'une pièce à faire d'une certaine façon , comme d'un sujet donné. Dans l'un & l'autre cas , on

à beau s'échauffer , donner l'effor à son esprit , appeller à son secours son propre génie ; il semble que ce génie jaloux de l'invention de ses sujets & de la liberté de les traiter , se refuse à la moindre contrainte , & prend en aversion tout ce qui a l'air du commandement. La raison en est simple.

L'imagination qui s'exerce fut un sujet qui lui plaît , & qui est forcée de l'abandonner , par l'attention qu'elle prête au peu d'effet que les idées qu'il lui présente , produiront dans la bouche d'un tel Acteur , s'ouvre une autre route malgré elle , & dans ce changement qui lui repugne , son feu se rallentit ; elle ne ressent que le travail d'un enfantement involontaire.

Une Pièce fournit quelquefois plus qu'il ne faut à l'action , & fût-elle jouée médiocrement , elle plaît. La raison veut qu'on fasse les pre-

miers efforts pour composer un bon ouvrage , & on remplira toute l'attente du public. Mais si vous ne travaillez que pour briller par l'Acteur , ce dessein borné empêche votre esprit d'aller jusqu'où il auroit pu. La sagesse veut qu'on se propose la plus grande perfection pour arriver près de la perfection. Si l'on ne demande que d'en approcher à cette dernière distance , à peine atteint-on au médiocre. L'esprit humain est un voyageur las au bout de deux lieues , si l'on veut qu'il n'en fasse que cinq. Il ne le fera qu'au bout de dix , si on lui en demande quinze.

Ce sont les grandes vues qui produisent les grandes choses. Laissez à ces têtes étroites la triste ressource de quelques scènes où le jeu de l'Acteur masque leurs fautes ou leur incapacité. Les bons Auteurs sont les bons Comédiens , & ceux-ci ne sont que des Auteurs médiocres. Du tems

des Moliere , des Corneille , des Racine , le Théâtre étoit rempli des meilleurs sujets. Aujourd'hui les Auteurs sont médiocres , je parle de ceux qui le sont en effet , & les plus supportables Acteurs égalent à peine les moindres du tems passé.

N'est-il pas singulier que vous mettiez pour ainsi dire dans la balance les gestes , les regards , les efforts de poulmons , les coups de gosier d'un Acteur , avec vos plans , vos situations , vos expressions ? & que vous n'admettiez ces derniers qu'autant qu'ils ont de rapport avec la maniere de représenter du Comedien ?

Vous cherchez des rapports ! vous le devez. Mais sondez les profondeurs de la nature. Suivez-là dans les différences infinies qu'elle jette dans les êtres de même espèce. Remplissez vos scènes , non d'idées difficiles à combiner , à sentir , non d'expressions qui ne parlent qu'aux oreilles , mais

de faits qui ébranlent l'ame, qui subjuguent le cœur; mais de ces sentimens qui frappent les spectateurs, & s'emparent d'eux avec une douce violence. Formez vos caractères sur de grands modèles; fondez vos contrastes sur les plus fortes oppositions; grouppez bien vos figures; que la grandeur de l'action, jointe à la beauté de l'ordonnance, ne laisse rien à désirer. Que votre diction soit serrée & soutenue. Que tout s'unisse, marche ensemble, & s'aperçoive sans effort. Alors je vous réponds de tous les suffrages, quel que soit votre Acteur.

Où l'on moule, pour ainsi parler, une Pièce sur un seul Acteur, ou tous les rôles sont ajustés au jeu de plusieurs.

Dans la première supposition, on s'éloigne du but qu'on doit se proposer; c'est-à-dire, le plus grand succès & le plus grand plaisir. L'un & l'autre

tre s'apprécie par la durée de la pièce puisque c'est cette durée qui fait la fortune des Auteurs. Or quelle fera celle d'un Drame fait pour un Acteur ? Dès qu'il est mort l'ouvrage tombe dans l'oubli , & quelquefois ne reparoit plus sur le Théâtre.

Pourquoi, me dira-t-on peut-être, un Acteur qui a plu dans un rôle, ne peut-il être remplacé par un autre qui y plaise aussi ?

Quoiqu'absolument parlant cela ne soit pas impossible, on ne doit pas l'espérer. La nature est si variée dans ses productions que dans les qualités de l'Acteur, comme dans le caractère des visages, il n'y a point de ressemblance à attendre.

Mademoiselle Chanmêlé, cette brillante Elève de Racine, avoit une voix sonore, pleine & harmonieuse même dans le haut. Les tons élevés lui étoient favorables, & elles les employoit toujours avec succès. M^{lle}

Le Couvreur, qui lui a succédé, n'avoit pour les mêmes rôles qu'une voix fourde, & d'une petite étendue. Elle eut l'art de remédier, comme avoit fait Démosthène, à un défaut si essentiel. Elle avoit rendu sa voix non-seulement intelligible, mais encore attendrissante. L'une par les tons hardis, par les éclats les plus nobles régnoit sur les cœurs. L'autre par des inflexions bien ménagées, par des sons proportionnés au volume de sa voix, triomphoit du spectateur, comme d'elle-même.

L'une & l'autre a eu des imitatrices, qui sont tombées dans deux défauts opposés, en croyant atteindre à leur perfection. Les unes vouloient prendre les tons hauts de la première, & ne pouvoient que des glapissemens. Les autres affectoient le ton le plus bas, parloient d'une voix d'homme, & leurs tons étoient rauques & lugubres.

En un mot c'est un fait appuyé de l'expérience de tous les siècles, que la nature ne se ressemble jamais à elle-même.

Dans le second cas, on forme ses principaux rôles sur plusieurs Acteurs, & on les agence à leur manière. Mais les difficultés que nous avons marquées pour la reproduction d'un seul Acteur, se multiplient ici & deviennent insurmontables.

D'ailleurs chaque Comédien a une espèce de jeu qui lui est propre: que ce jeu soit plus ou moins brillant, cela est indifférent; il nous suffit qu'il distingue celui qui en est pourvu. Si vous avez en vûe quatre ou cinq de ces jeux, pour les employer dans la représentation de votre Poëme, il arrivera infailliblement, ou que vous mettrez trop près l'un de l'autre des objets qu'il auroit fallu éloigner, ou que vous en séparerez d'autres qui devoient se rapprocher;

ou enfin que pensant sans cesse à ces divers jeux, vous ferez mal parler un personnage qui refroidira l'action.

Je veux qu'on ait assez de capacité pour surmonter tous ces obstacles. Qu'en arrivera-t-il? Qu'on joindra aux difficultés, déjà si grandes dans la composition d'un beau Poëme, les difficultés plus grandes encore d'y encadrer le jeu des Comédiens, de faire une si juste combinaison de leurs qualités, qu'elles ne nuisent point aux caractères ni aux mœurs des personnages.

Aristote disoit qu'on tombe dans des grandes fautes par une vicieuse complaisance pour l'avantage du Comédien. La représentation d'une Tragédie est l'objet de sa composition, mais jamais le moyen. Toutes les idées qui nous éloignent de l'idée principale, doivent être exclues des ouvrages d'esprit. On ne peut être à la fois rempli de son sujet & oc-

tupé des rapports que des circonstances étrangères doivent ou ne doivent pas avoir avec lui.

L'Auteur du Fils Naturel , nous objectera-t-on , dit : » Qu'il y a dans » la composition d'une Pièce Dramatique , une unité de discours qui » correspond à une unité d'accens. » S'il en étoit autrement , il y auroit » un vice ou dans le Poëme ou dans » la représentation. Les personnages » n'auroient point entr'eux la liaison , » la convenance à laquelle ils doivent être assujettis , même dans les » contrastes. On sentiroit dans la déclamation des dissonnances , qui » blefferoient. On reconnoîtroit dans » le Poëme un être qui ne seroit pas » fait pour la société dans laquelle » on l'a introduit.

Sur ce principe , l'Auteur doit , avant d'écrire , consulter la manière de son Acteur. Le discours du premier doit correspondre aux accens

que l'autre peut employer. Ainsi un Auteur Dramatique est dans une nécessité absolue d'avoir toujours le Comédien sous les yeux, pour juger par son jeu des effets de chaque partie de son ouvrage.

Je conviens que l'unité de discours doit se rapporter à l'unité d'accens : ou pour simplifier cette idée , que l'expression de l'Auteur doit s'accorder avec celle de l'Acteur , & produire l'unité dont il s'agit. Mais qu'en conclure ? On va le faire voir en développant la nature de ces deux expressions.

L'expression est l'art de représenter par des signes reçus des idées ou des actions passées, de les rendre sensibles par le langage , comme les couleurs les font revivre dans un Tableau. Les mœurs, les pensées, les passions, sont autant d'objets à qui le Poète donne une ame & un corps avec la parole. Les termes sont les différens

membres de ce corps. Leur arrangement lumineux & harmonique en constitue la beauté. C'est là la tâche des Auteurs. Telle est donc l'expression en eux.

Celle du Comédien n'est que la copie de cette première ; qu'un miroir , qui , s'il est bon , la montre dans tout son lustre. C'est un ressort étranger qui met en mouvement une belle machine qui sembloit en repos , mais qui n'ajoute rien à sa perfection ; puisque le mouvement n'est qu'un accident , une modification qui n'est ni bonne ni mauvaise par elle-même.

J'ai dit qui sembloit en repos : car un connoisseur n'a pas besoin du secours du Comédien pour voir agir les personnages d'un Drame.

Enfin si l'expression d'accens n'est que l'art de communiquer des pensées écrites , & de retracer par le récit , ou par la représentation des

actions intéressantes ou agréables, je n'y vois rien qui marque le lien prétendu qui unit l'expression littérale avec l'expression représentative ou du Comédien. Je ne vois rien qui ne prouve l'entière dépendance de celle-ci à celle-là.

Il me semble que l'idée de l'Auteur auroit été plus juste, s'il avoit dit que l'unité d'accens, doit correspondre à l'unité de discours.

Les jeunes Auteurs tremblent, en face des Comédiens ; & les plus hardis sont obligés à bien des démarches désagréables. Cet abus est pire encore dans le système que nous combattons. La domination des Comédiens augmente du double, quand une pièce est faite pour quelqu'un d'entr'eux ; la jalousie en est une cause dans ceux qui n'y ont point de rôles. Le choix qu'on a fait de leur Confrère, est une offense

pour eux. L'amour propre aveuglé par ce choix dans celui-ci, le gonfle d'orgueil, & l'Auteur est le premier à en ressentir les effets.

Qu'on ne me dise point que ce même amour propre flatté de l'hommage qu'on lui rend est intéressé à donner plutôt des marques de gratitude. Cela devrait être. Mais l'orgueil ne suit pas cette route ; le premier mouvement est de joie, le second d'estime pour soi-même, le troisième d'indifférence & de dédain pour les autres.

Le Comédien qui est maître absolu de son rôle, croit l'être de toute la pièce. Il y fait changer, retrancher, transposer ce qui lui plaît. Ces changemens affoiblissent l'intérêt, ralentissent l'action, & ébranlent le corps de l'ouvrage ? Tant pis. Combien de grands traits, de beautés se sont présentés à la plume, que la crainte que le Comédien

ne les rejettât , ou qu'il ne développassent pas son mérite à son gré , & fait sacrifier !

Les Comédiens , dont le sort est fait au Théâtre , regardent les nouveaux rôles comme une surcharge ; il faut les prier , les presser pour les leur faire accepter : quand on y est parvenu il faut prendre leur tems , & attendre qu'il leur plaise de jouer. Que de courbettes à faire ! Que d'impatiences à dévorer !

Enfin , cet usage est contraire aux Comédiens mêmes. Il y en a plusieurs qui malgré leur bonne volonté , ne jouent jamais que dans les rôles inférieurs ; parce que deux ou trois de leurs Confreres regardent les premiers comme leur patrimoine. Ainsi les autres , qui ne sont jamais employés que dans des rôles de rebut , sont découragés & dégoûtés de leur état , & ne peuvent être utiles , ni au Théâtre , ni au public , ni à eux-mêmes.

Un

Un Auteur qui a mis tous ses soins à faire un bon Poëme , peut jeter un coup d'œil sur celui qui doit en représenter le Héros. Mais ce ne doit être que pour se juger soi-même, se mettre en présence de l'Acteur & du Spectateur à la fois , & s'assurer si ce que l'un dit contente l'autre.

Nous avons expliqué dans cette première partie les causes de décadence , qui sont dans le Théâtre , dans les Poëmes & dans les Auteurs. Nous allons dans la seconde , traiter de celles qui regardent les Comédiens.

Fin de la première Partie.



CAUSES
DE LA DECADENCE
DU GOUT
SUR LE THÉÂTRE.

SECONDE PARTIE

OF THE A. C.

AD. 1811. 1812.

1813. 1814.

1815. 1816.

1817. 1818.

1819. 1820.

1821. 1822.

1823. 1824.

1825. 1826.

1827. 1828.

1829. 1830.

1831. 1832.

CAUSES DE LA DECADENCE DU GOUT

SUR LE THEATRE,

Où l'on traite des droits, des talens, &
des fautes des Auteurs ; des devoirs des
Comédiens , ce que la Société leur
doit, & de leurs usurpations funestes
à l'Art Dramatique.

SECONDE PARTIE.



AU PARNASSE FRANÇOIS,

& se trouve A PARIS,

Chez DUFOUR, Libraire, Quay de Gèvres,
la quatrième Boutique en entrant par le
Pont Notre-Dame, à l'Ange Gardien.

M. DCC. LVI.





C A U S E S
DE LA DÉCADANCE
DU G O Û T
SUR LE THÉÂTRE.

CHAPITRE XV.

Des nouveautés & de leur nombre.

SI toutes les Pièces nouvelles étoient bonnes, il n'y a point de doute qu'elles satisfissent à la fois l'Acteur & le Spectateur. Mais plus le nombre en est grand, plus il y a de foible & de choix à faire. Nous verrons bientôt qui a droit de faire ce choix. Il n'est question ici que des nouveautés.

II. Partie.

A

Rien de plus commun que les murmures des Comédiens sur le nombre des pièces qu'on leur présente chaque jour. Je conviens que cela peut les déranger quelquefois. Mais leurs études font-elles l'unique devoir qu'ils aient à remplir ? Point du tout. Ils ont le public à satisfaire en perfectionnant leur jeu , & en variant ses amusemens. Cette dernière obligation est aussi étroite pour eux que la première. S'ils se contentoient de bien jouer toujours la même pièce , je ne crois pas qu'on les laissât jouir long-tems de cette douce létargie.

Ainsi quand un Comédien fait les plaintes dont nous venons de parler, qu'il craigne qu'on ne lui dise : « Les » Auteurs abondent chez vous ; rece- » vez-les, vous le devez. Ce qui n'est » que médiocre devient passable, puis » excellent , quand on a sçu encou- » rager l'Auteur. Le secret de former » un grand Artiste , c'est de lui faire

» aimer son art dès le commence-
 » ment. Vous avez peu de tems pour
 » tant d'affaires? Soyez moins dissipés,
 » vous en trouverez pour tout. Un
 » Comédien prend le plus grand plai-
 » sir qu'il puisse goûter en travaillant
 » à en procurer au public.

» Quand on aime à s'occuper, on
 » trouve toujours assez de momens
 » de repos. D'ailleurs on sçait que
 » vous n'en prenez qu'à votre aise;
 » que vous n'êtes pas gens à vous
 » fatiguer. Y en a - t - il parmi
 » vous dont la santé décline, & qui
 » ait contracté des infirmités qui
 » soient la suite d'un travail long &
 » opiniâtre ?

Il n'y a sans doute trop de nou-
 veautés que parce qu'elles ne réussis-
 sent pas. Mais ce n'est pas une rai-
 son pour les dédaigner. Une seule re-
 présentation suffit pour dédommager
 la Troupe.

Qui ne sçait le vif empressement

que nous avons pour le nouveau ? Il l'emporte souvent même sur le beau. Que dis-je, souvent ? ne voit-on pas tous les jours mille gens se dépouiller de bijoux du plus grand prix, pour se jeter sur des bagatelles, sur des frivolités ? Avec qu'elle ardeur cette Financière ne dévore-telle pas les colifichets de du Lac ? Si l'on n'y prend garde ses diamans se transformeront en mille petits ouvrages de ses mains.

Pourquoi ce Marquis, dont la femme est jeune, belle, spirituelle, du meilleur caractère & de grande Maison, l'abandonne-t-il pour courir après les caresses d'un minois ignoble qui n'en refuse à personne ? Pourquoi ce favori de Plutus, errant d'appartemens en appartemens dans son vaste Palais, engloutit-il des millions dans un château qui n'est pas fini, & le détruit-il pour le faire rebâtir à quelques toises plus loin ? Pourquoi

ce curieux vendit-il ses Tableaux pour des Médailles, celles-ci pour des coquillages, qu'il cède encore pour des papillons ?

La nouveauté est la cause de toutes ces extravagances. La nouveauté est l'élément du François. Et pour le dire en passant, ce défaut qui part d'une extrême vivacité est peut-être plus digne d'envie que cet engourdissement, qui en retrecissant la sphère des désirs, annonce presque toujours un défaut d'organisation.

C'est donc flatter le public que de lui donner des nouveautés. Comment espère-t-on donc s'attirer les suffrages, en jouant sans cesse des chefs-d'œuvre à la vérité, mais qui sont si usés, qu'on en est presque aussi ennuyé que d'une pièce pitoyable ?

Les yeux ne peuvent être perpétuellement fixés sur un objet. Mais ils y reviennent avec plaisir, quand on a eu l'adresse de les délasser par

des distractions bien ménagées. Les nouveautés , quelles qu'elles soient , causent ces distractions. Elles donnent aux organes épuisés le tems de reparer leurs forces. Elles effacent peu-à-peu les idées trop récentes , & reveillent la curiosité assoupie.

Qu'on se rappelle la satisfaction qu'éprouvent plus de huit jours avant une premiere représentation, les amateurs du théâtre. On diroit que leurs plaisirs renaissent. Ils s'entretiennent de l'Auteur, de l'Ouvrage , des circonstances de sa reception , des anecdotes qu'il a fait naître ; enfin tout Paris en est occupé. Si la pièce prend , la joie , les jugemens , les critiques , tout redouble. Si elle tombe , outre les fruits que nous venons de détailler ; le public tirera encore de cette espece d'alerte , cet avantage que le mauvais le ramenera au bon. La comparaison qu'il fera de la pièce nouvelle , rendra

(7)

dra à l'ancien théâtre tous les agrémens de la nouveauté.

Comment les Comédiens peuvent-ils donc déclamer contre les nouveautés , utiles à la fois au public & au Théâtre ?



II. Partie.

B

CHAPITRE XVI.

De la présentation des Poèmes aux Comédiens ; de leur réception, & du choix de ceux qu'on joue dans les intervalles.

UN Comédien joue-t-il pour soi ? Si cela est, il peut jouer telle Pièce qu'il lui plaît. Si c'est au contraire pour le spectateur, le goût de celui-ci l'emporte avec raison sur le sien. Le Comédien peut être comparé en ce sens, au Médecin. L'un dissipe l'ennui, véritable maladie de l'ame, comme l'autre guérit celle du corps. Que penseroit-on d'un Docteur, qui voudroit faire prendre à un malade, des remèdes qui ne seroient bons qu'à lui-même ? C'est donc pour le spectateur que le Comédien joue.

Il remplit cette obligation par son

zèle , par son jeu , & par la beauté des pièces qu'il donne. Le spectateur s'acquitte envers lui, en connoissant, & en saisissant les uns & les autres.

S'il arrivoit qu'un Comédien, jouant une bonne pièce, ne le contentât pas, & cela arrive, il auroit donc manqué son but. Si mettant de la vérité dans son action, il n'étoit pas applaudi, (disgrace éprouvée par un Acteur qui s'est retiré il y a quelques années,) il n'y parviendrait pas non plus. C'est donc le goût du public qui fait le sort des pièces & des Acteurs. C'est donc à lui qu'appartient le choix des unes comme des autres.

On lui a laissé à-peu-près le choix des Comédiens : & ceux-ci se sont arrogé le droit de recevoir les pièces ; ils ne les admettent que pour lui. Mais pourquoi leur goût n'est-il pas le sien ? Le public n'a pas même réclamé un droit , qui dans les mains des Comédiens, est la source de mille abus.

L'amour propre domine autant l'homme de Lettres, que qui que ce soit, & lui est pardonnable. Les Auteurs ont avec raison, de la répugnance à faire des démarches auprès des Comédiens, pour la réception de leurs Ouvrages ; & ils concluent avec un égal fondement, à ne les point faire, quand ils peuvent s'en dispenser.

La conduite des Comédiens envers les Auteurs, est si indécente qu'elle soulève tous les esprits. Les amateurs du Théâtre, les plus zélés partisans des Comédiens, les François, les Etrangers, tout dépose contre leur fier despotisme. Le cri est général. Le goût du Théâtre est, à la vérité, porté parmi nous jusqu'à la phrénésie. Mais celle-ci se tourne contre les Comédiens, dès que par des démarches indiscrettes, ils donnent lieu à quelque plainte. Qu'en doit-on conclure ? Que le levain du mécontentement fermente dans tous les cœurs ; qu'il

est sans doute encore trop foible pour étouffer entièrement notre passion pour les représentations théâtrales ; mais que sans cesse accru par le spectacle des usurpations des Acteurs, & par l'abus qu'ils font de nos propres droits contre nous-mêmes, ce levain parviendra enfin à triompher d'un penchant qui nous humilie, & à nous inspirer autant d'aversion pour le Théâtre que nous aurons eu de goût pour lui. Si les Comédiens vouloient réfléchir aux preuves, que le public leur donne assez souvent de sa sensibilité à leurs outrages, ils verroient sans doute que la révolution dont nous les ménaçons, n'est pas si éloignée qu'ils se l'imaginent.



CHAPITRE XVII.

Du gouvernement & de la Police intérieure du Théâtre.

TANT que les Comédiens dirigeront le Théâtre, selon leur caprice & leurs propres intérêts, je doute qu'il subsiste longtems avec éclat. L'intérêt général est confondu avec celui des particuliers ; mais cette union insensible , pour la plupart d'entr'eux, est souvent regardée comme un ridicule de plus. Quelquefois seulement, on veut bien concourir par orgueil au bien public ; mais quand la vanité s'est satisfaite, on ne pense plus qu'à soi-même. Seroit-ce parce que le rapport du bonheur particulier au bonheur général, est encore moins frappant que le rapport du bien général au bien particulier ?

L'idée de soi-même absorbe toute autre idée. Cet égoïsme, comme s'exprimeroient quelques-uns, qui dans un cercle immense d'êtres, liés les uns aux autres, persuade qu'ils sont tous nés pour nous, & que nous, ne le sommes pour aucun d'eux, entre dans la tête des Comédiens, & y peut-être considéré comme la cause des usurpations qu'ils ont faites sur le Théâtre, sur les Auteurs & sur le public. Pour les colorer, on s'est appuyé d'un lieu commun; chacun est le maître chez soi, dit-on; ainsi nous pouvons prendre dans notre sale, telle résolution qu'il nous plaira.

Des vûes étroites ont laissé jeter à ce préjugé de profondes racines. on n'a regardé le Théâtre que comme un divertissement dont la forme étoit indifférente. A peine a-t-on trouvé dans Paris une seule maison pour l'y donner. Les Magistrats municipaux d'alors, ne penserent pas

Biv

que le spectacle, le soin d'en parer & d'en orner la Scène, étoient une de leurs principales fonctions chez les Anciens. On s'en reposa sur les Comédiens. Ils se logerent où ils purent, & donnerent au Théâtre telle forme & telles Loix qu'il leur plut. Le public qu'ils devoient avoir uniquement en vûe, n'y entra que pour l'argent qu'il y apportoit. Ce ne fut que leur bien qui leur servit de règle. Les Auteurs qui étoient les arc-boutans du Théâtre, en devinrent les manœuvres. Ils n'étoient alors, comme à présent, que des serviteurs aux ordres des acteurs.

C'est donc à la négligence des Officiers municipaux, qu'on doit la prompte décadence que le Théâtre éprouve. En effet, les Comédiens jouant pour leur compte, & dans un lieu qui leur appartient, disposent en maîtres, de tout ce qui le concerne. Il paroïssoit assez naturel, dans

les commencemens , comme nous l'avons déjà dit , que les propriétaires d'une maison , y ordonnassent à leur gré , tout ce qui y avoit rapport. Les auteurs qui font valoir ce domaine , accablés sous l'idée de propriété & de seigneurie , furent pris pour des vassaux , ou pour de simples cultivateurs , qui ne devoient jouir du bénéfice de leurs travaux , que précairement.

Voilà me semble la principale raison qui a élevé les Comédiens sur les débris de la fortune des Auteurs , qui , dans le droit , sont les seuls créateurs des plaisirs que le Théâtre procure. Car on conçoit bien un spectacle sans Comédiens de profession , puisque le Poète pourroit jouer ses pièces lui-même , comme il y en a des exemples. Mais un Théâtre ne seroit qu'un être de raison sans Poèmes , & par conséquent sans Auteurs.

On nous dira peut-être , qu'il est

possible que le Comédien compose les pièces qu'il joue , comme l'Auteur peut jouer celles qu'il a composées ; & qu'il y en a aussi des exemples.

Il n'y a guère d'Auteurs qui ne puissent représenter dans leurs ouvrages. Ils les jouent en les composant ; sans cela , comment jugeroient-ils de l'effet qu'ils doivent faire ? S'ils se trompent quelquefois à cet égard , cela ne prouve pas qu'ils n'ayent pas joué en travaillant ; mais seulement qu'ils ont manqué de goût , ou s'en sont laissé imposer par la prévention. Il y a encore , à la vérité , des Auteurs qui lisent mal , mais ils déclament bien ; & j'en ai connus qui donnoient de bonnes leçons aux Acteurs , quoiqu'ils fussent sans grace.

Au contraire , il y a peu & très-peu de Comédiens qui aient composé avec succès. Ainsi il s'en faut bien que ce petit nombre fût pour remplir un Théâtre.

N'est-il pas honteux à la capitale du Royaume, de devoir aux Comédiens la principale sale des Spectacles, tandis que toutes les villes, un peu considérables de Province, en ont de construites à leurs dépens ?

Un Théâtre bâti par la Ville de Paris, illustreroit autant la Préture, que mille autres établissemens, & seroit un ornement de plus à la Capitale. Les besoins du Citoyen exigent le premier soin des Magistrats municipaux ; son bonheur est le triomphe de leur zèle.

La propriété acquise aux Comédiens de la sale du Spectacle, est la premiere cause du dépotisme qu'ils exercent, dans l'administration intérieure. Il en est une autre qui ne mérite pas moins d'attention ; c'est la haute idée qu'on a communément de la profession de Comédien. Ce préjugé soutenu par des savans, par des Poètes du premier ordre, ne nous

paroît pas difficile à détruire ; & nous nous croyons obligés de nous en charger, avec d'autant plus de raison, qu'il est impossible de rendre quelque éclat à la Scène Françoisé, si on ne remet pas le Comédien à sa propre place, & les Auteurs & le public dans leurs droits.



CHAPITRE XVIII.

*Prétention des Comédiens au titre
d'homme à talens , mal fondée.*

LA qualification d'homme-à talent, est une de ces ressources que l'amour-propre a imaginées ; pour élever certains arts au-dessus des autres. On ne peut la contester à ceux qui exercent les arts libéraux ; mais comme il est arrivé de grandes révolutions dans les autres , depuis trois siècles ; il y en a plusieurs qui ont pris place à côté des beaux arts, & ceux qui s'en occupent jouissent de la même dénomination. Tels sont les graveurs & quelques autres , à qui l'on est convenu généralement de ne la point disputer.

Mais ceux-là seuls ont droit de

prendre le titre *d'Homme à talents* ; parce qu'on ne doit appeller ainsi que ceux qui , sans aucun assujettissement , sans nulle contrainte , exercent un art où l'imagination & le génie en font plus que la main. L'invention est le point d'appui , pour m'exprimer ainsi , de ces Artistes. Par elle ils ressembtent à ceux qui professent les hautes Sciences ; sans elle ils sont confondus avec les ouvriers.

Le Musicien imagine-t-il une pièce ? Il crée son sujet : il le commence , l'interrompt , s'y remet & l'abandonne encore à son gré. Le Peintre laisse une composition pour une autre , & la liberté qu'il donne à son génie , met souvent le sceau à la perfection de ses Ouvrages. L'Architecte en use de même. Personne ne peut contraindre ni les uns ni les autres , à telle & telle espèce de travail.

Je sçais qu'il y en a plusieurs qui consultant plus un certain intérêt , que la

la noblesse de leur profession , contractent des engagements , dont l'honneur & la bienséance leur font , dans la suite des devoirs indispensables. Je sçai même qu'il y en a en qui les fonctions de certaines Charges sont d'une obligation étroite.

Dans le premier cas , l'Artiste sort de son état , & à prix d'argent , en engage les plus nobles prérogatives. C'est moins comme homme à talent , que comme homme intéressé , qu'il se lie lui-même , & préfère la fortune à la liberté de son art.

Dans le second cas , les Charges dont les Artistes sont revêtus , sont des récompenses dûes à la supériorité de leurs talents. Les devoirs qu'elles imposent sont trop respectables dans leurs motifs & dans leur fin , pour être une véritable chaîne. Ce n'est pas la Charge qui en est une par elle-même , ce sont les conditions auxquelles on l'a acquise.

Qu'est-ce qui communément fait le Comédien ? L'infortune , le libertinage , l'incapacité pour tout autre état , l'inconduite , & la fausse prévention où est la jeunesse , sur la Profession de Comédien.

On ne peut disconvenir que ce ne soient là les motifs généraux qui conduisent au Théâtre. On ne niera pas non plus qu'ils ne soient une des premières causes de l'opprobre que les gens sensés attachent à cet état. C'est une règle sûre en morale , que la fin que nous nous proposons dans une entreprise , nous rend dignes d'estime ou de blâme dans l'exécution.

Il arrive quelquefois que le génie qui nous domine , nous conduit au milieu des plus grands désordres , & de la bassesse , à l'état qui lui est propre. On a vu se distinguer dans les Lettres & dans les Arts , des gens qui avoient pris un état bien opposé.

La

La réputation que ceux-ci se sont acquise , étoit indépendante de leur premier état. Elle relevoit l'homme & laissoit la profession dans la bassesse.

D'ailleurs ce démon dominant, qui nous entraîne malgré nous , aux choses qui font du ressort de nos talens naturels, mais cachés, ne produit de grands hommes que quand il engage à des grandes entreprises. Et on ne lui sçait point de gré s'il ne porte qu'au médiocre & au mauvais, comme cela n'arrive que trop.

S'il y a eu des Comédiens qui ont poussé leur profession au-delà des bornes ordinaires , ils se sont distingués , & la profession est restée la même. Un Forgeron peut raffiner son art, & surpasser ses Confrères , sans que l'art en obtienne un degré de noblesse de plus.

Qu'on ne me donne que des Comédiens habiles , je rendrai justice à

leur mérite; mais je n'éleverai ni ce mérite au-dessus de lui-même, ni la profession aux nues. Quand je ne verrai qu'une multitude de mercenaires, qui, la plupart, n'ont d'autre capacité que de supputer à quoi se monte la part qu'ils ont dans le produit des chambrées, je m'étonnerai que des gens qui ont des lumières, leur prodiguent une qualification qui ne doit être accordée qu'au génie.

Nous avons dit que les gens dignes du titre d'Homme à talents, étoient libres. Le Comédien au contraire n'est que l'homme du Public, & son gagiste. Il doit faire tous ses efforts pour lui plaire. C'est à lui qu'il rend compte de ses actions, & qu'il répond de ses fautes. Il tremble devant lui, comme devant un Juge souverain, qui lui accorde ou refuse grace à son gré. Veut-il s'absenter ? Il est obligé d'en demander permission. Veut-il quitter le Théâtre ? On le

force d'y rester. Se dispenser de jouer certains rôles ? Il y est contraint. Sortir de France ? Il est puni.

Ne sont-ce pas là les caractères de l'affervissement le plus formel ?

Le Roi a gagé les Comédiens, comme des gens attachés à sa maison & à sa suite. Cette seule prérogative n'est-elle pas au-dessus de tout ce qu'on vient de dire ?

Elle y ajoute une nouvelle force au lieu de le détruire. Le Roi se plaît à jouir des mêmes spectacles que son Peuple. Si Sa Majesté donne des pensions aux Comédiens, & les soumet à la juridiction de quelques-uns de ses principaux Officiers, c'est pour que les amusemens de ses Sujets soient plus réglés & moins dépendans des caprices de la Troupe; c'est pour en écarter les abus, qui se glisseroient dans un Spectacle sous l'autorité du public si facile à éluder, ou à usurper; c'est pour que la Troupe

sente mieux l'étendue de ses devoirs , & ait moins de prétextes de s'en affranchir. En un mot, c'est pour l'accoutumer à se plier aux vûes du public, par la soumission qu'elle doit à ses ordres.

En outre le Service du Roi, quel qu'honorable qu'il soit , est un double engagement , une nouvelle dépendance, qui confirme la première. De ce qu'ils ont deux Maîtres , conclura-t-on qu'ils n'en ont point ?

C'est comme Domestiques de la Maison du Roi, qu'ils en sont gagés ; & cette qualité , la plus belle qu'ils aient , n'a rien qui leur mérite le titre d'Homme à talents. Je n'imagine pas qu'ils osent se dire Officiers du Roi , ni du second, ni du troisième ordre. Ainsi leur service ne leur laisse aucun droit au titre dont il s'agit , auquel les Valets de pied ne pussent aspirer , avec plus de raison , puisqu'ils sont pourvus de Brevets

d'Office, qui leur donnent le pas sur les Comédiens.

Les Anciens , m'objectera-t-on , après avoir occupé les premières places dans les armées , venoient jouer leurs Poèmes sur le Théâtre d'Athènes. On a vu en Angleterre un Gentilhomme se plaire à faire en public le rôle d'Orosmane. La Cour de France a dansé avec les Acteurs de l'Opéra, sur le Théâtre; » Non , » dit M. de Voltaire, d'où ces deux » derniers faits sont tirés ? Aucun » des beaux Arts n'est méprisable; & » il n'est véritablement honteux , que » d'attacher de la honte aux talents.

Eschyle jouoit dans ses Tragédies , & étoit bon Officier. Mais il n'y a rien là de contraire à nos principes. Moliere étoit un homme de génie comme Eschyle ; mais ce n'est pas parce qu'il jouoit ses Pièces à l'imitation de cet ancien , mais parce qu'il les composoit. Eschyle, pour se rendre

plus agréable au peuple , montoit sur le Théâtre ; mais je suis sûr qu'Athènes n'eut pas vu d'un bon œil , l'un de ses Capitaines , faire le Comédien autrement que dans ses propres Pièces. Cela est si différent que l'Histoire ne nous dit point qu'Eschyle ait représenté dans d'autres Pièces que les siennes.

Un Gentilhomme a pu faire , sur le Théâtre de Londres , sans être Comédien de profession , le rôle d'Orosmane ; mais s'il méritoit de la considération , c'est qu'il jouoit un plus beau rôle dans la Société. Cette fantaisie à dû être agréable aux Anglois , dans un homme qui a bien voulu descendre de son état , pour les amuser ; mais en eussent-ils pensé aussi favorablement , s'il eût sérieusement fait choix du métier de Comédien ? Je sçais qu'on peut être Gentilhomme & Comédien : mais on voit des Nobles être pis que cela encore ,

sans être un exemple à suivre pour la Noblesse.

Si Louis le Grand a dansé pèle mèle avec les Acteurs de l'Opéra, c'est que les plaisirs que les Rois goûtent sur le Trône, n'excluent point ceux qu'ils trouvent au milieu de leurs Sujets. Louis XIV. comme le remarque très-bien M. de Voltaire, s'abstint de ces danses, quand il eut conçu l'idée de la véritable grandeur. Les Rois ennoblissent tous les divertissemens ; mais ceux-ci n'ennoblissent pas tous les hommes. L'usage modéré que les grands Princes font de ces plaisirs, n'empêche pas qu'on ne les prenne toujours pour ce qu'ils sont. S'ils se faisoient une trop grande habitude du Théâtre, on l'oublieroit. C'est cette habitude, si basse dans les Maîtres du monde, que les Romains, & toute la Terre depuis eux, ont reproché avec raison à l'Empereur Néron.

Au reste, que les Rois jouent la

Comédie , je tiendrai la scène pour très-honorée. Mais cet honneur disparoit avec eux ; & ne passe point aux Acteurs , qui ne sont que des Comédiens aux yeux de la raison. Si un Souverain s'avisoit en chassant dans une Forêt , d'y faire un fagot , imprimeroit-il aux Bucherons un caractère de Noblesse ineffaçable ? En feroit-il des gens à talents ?

Dans une de ces *Hôtelleries*, espèce de divertissement assez commun dans les Cours d'Allemagne , quand le bon goût y étoit moins connu ; dans une *Hôtellerie* , dis-je , tenue pour célébrer le Mariage d'une Princesse de Danemarck avec un Duc de Holstein , la Reine fit le personnage de coupese de bourses , & le Prince Royal son Fils , celui de Garçon Barbier. Dira-t-on que depuis ce tems-là , les Barbiers & les Filoux soient devenus hommes à talents ?

Quand on aura vu dans les deux
Chapitres

Chapitres suivans , que les talens qu'on suppose au Comédien n'existent que dans le préjugé ; nous espérons que l'on conviendra enfin que nous sommes fondés à leur en refuser la qualification. Les Romains avoient des Comédies attellanes, ainsi appellées, dit Tite-Live, parce que la jeune Noblesse ne pouvoit jouer que dans ces Pièces, & avoit seule le droit d'y jouer. Le Théâtre étoit donc regardé à Rome comme indigne des gens de condition.

On a vu des Affranchis manier, presque à la place des Empereurs, le timon de l'Etat. Nul Comédien n'est parvenu à cet honneur. Roscius, dont l'Histoire nous a conservé le nom, plutôt pour marquer la foiblesse de ses admirateurs, que pour éterniser sa mémoire, reçut de Rome des applaudissemens, quelques bienfaits, & mourut Comédien.

Après chaque Spectacle, les Ro-

II. Partie.

D

mains exposoient aux yeux du peuple
 une Actrice toute nue ; cet usage
 s'étoit-il introduit par les Comédiens
 ou par les Romains ? Une Actrice
 d'une rare beauté se fera montrée
 nue dans un rôle qui l'exigeoit , pour
 le jouer d'une manière qui lui fût plus
 avantageuse , ou pour obtenir l'effet
 de quelque demande. Alors ce que la
 nécessité , ou l'amour-propre avoient
 engagé de faire une fois , est tourné en
 habitude ; c'est ainsi que parmi nous ,
 les graces avec lesquelles Arlequin
 dansa son premier Ménuet , ont dé-
 terminé à le lui demander toujours
 dans la suite.

Peut on supposer qu'une Actrice
 ait jamais pu être obligée par son
 rôle , à blesser ainsi l'honnêteté publi-
 que ? La Police l'auroit-elle souffert ?
 Si l'Actrice l'a fait pour obtenir quel-
 que grace ; la beauté a un pouvoir
 reconnu dans le secret , mais un éta-
 lage impudent de ses charmes , cho-

que la vue au lieu de toucher le cœur. Si l'Histoire nous apprend qu'une seule femme (Phrénice) pût assister dans les Jeux Olympiques, aux combats de la Lutte, ce fut par un privilège spécial, & pour la récompenser d'y avoir conduit elle-même son fils Euclée. Quelle différence d'admettre par grace, une femme parmi des Lutteurs qui combattoient nuds, ou d'introduire une femme nue au milieu d'une foule de Spectateurs de l'un & de l'autre sexe ! Les Grecs excluient les femmes des exercices qui les obligeoient d'être nuds ; mais les Romains auroient-ils souffert qu'une Actrice parût dans cet état, à des Jeux qui ne l'exigeoient pas ?

Supposons néanmoins pour un moment, que cette Actrice a sacrifié toute pudeur pour parvenir à ses fins. Rien ne coûtoit donc alors aux Comédiens pourvu qu'ils plûssent ? Quels étoient donc alors les Comédiens ? Rome

devoit-elle accorder tant d'estime à des gens qui pouissoient l'adulation jusqu'à se prostituer publiquement pour servir ses passions ?

Si, comme il est vraisemblable, cet usage a été établi par les Romains ; n'avilirent-ils ainsi leurs Acteurs que pour prouver qu'ils tenoient parmi eux un rang distingué ? Les hommes ont souvent pris une route opposée à celle qu'ils devoient suivre ; mais c'est quand ils flottoient entre l'incertitude & l'ignorance des chemins. Comment Rome auroit-elle pu croire que couvrir les Comédiens d'infamie, c'étoit leur donner une preuve de la haute idée qu'elle avoit d'eux ? Ne diroit-on pas au contraire qu'ils ne pouvoient jamais être assez flétris à ses yeux ; puisque pour les plonger dans un plus profond abîme d'avilissement, elle sacrifia le soin des mœurs mêmes ?

Les Romains en autorisant un

usage si dangereux , avoient des raisons proportionnées aux maux qu'il devoit causer. La déférence que Caton le Censeur marqua un jour pour cette pratique ancienne , en se retirant du Théâtre pour la laisser observer , nous le prouve assez. Nous croyons voir ces raisons dans la politique & dans la législation Romaines.

Dans une Ville toujours agitée de troubles & de factions, les Magistrats sentirent la nécessité de donner des spectacles. Mais d'un autre côté, connoissant la fureur du Peuple pour les Jeux , ils ne crurent pas moins de leur devoir d'empêcher qu'elle ne dégénéra en une frénésie, qui eût été une nouvelle source de désordres. C'est pourquoi ils firent de leurs divertissemens un spectacle qui, en révoltant l'humanité & la raison , en diminuoit le désir & l'ivresse. Il est certain que les combats de Gladi-

teurs produisoient ce double effet ; la moitié des spectateurs y frissonnoit d'horreur. Si l'autre moitié sembloit goûter un plaisir barbare à voir couler le sang humain , & même expirer les combattans ; quels reproches ceux - ci ne devoient - ils pas se faire , en réfléchissant sur la nature de leurs amusemens ?

Ces combats sanglans étoient donc un remède contre eux-mêmes. Autrement Rome auroit-elle pu les justifier à ses propres yeux ? Sans cette sage politique le Peuple n'auroit jamais quitté le Théâtre. Si les malheureux qui y combattoient , n'y eussent souvent perdu la vie , leur gloire auroit été briguée avec ardeur , & tous les Romains auroient voulu être Gladiateurs.

Rome étoit animée du même esprit à l'égard des Acteurs Dramatiques. S'ils étoient bons , ils étoient applaudis ; ces applaudissemens

devoient inspirer du goût pour leur profession ; mais cela étoit contre l'esprit de la loi, qui ne vouloit pas qu'on s'exagérât le mérite des Acteurs. C'est pour prévenir cet abus qu'il fut ordonné qu'une Actrice fût montrée nue en public. Le Comédien devoit plaire, mais non pas jusqu'à faire envier son état. Comme il y parvenoit souvent, on lui imposa l'obligation de se couvrir soi-même de honte au milieu de ses succès, pour effacer entièrement l'impression de ceux-ci, & ne laisser subsister que le souvenir de celle-là.

C'est pourquoi ils ne devoient satisfaire à cette ordonnance infamante, qu'à la fin de la Pièce. Cette prostitution rappelloit au peuple ce qu'il en avoit coûté pour monter sur le Théâtre ; ce qu'il devoit penser d'un état qui asservissoit à un devoir si honteux, & de gens qui avoient été capables de faire de si grands sacrifices pour l'embrasser.

Ne reconnoit-on pas les traces de leur politique à cet égard , dans l'usage où étoient les Lacédémoniens d'inspirer de l'aversion pour l'ivrognerie , par le tableau des excès mêmes de ce vice ? Sparte enseignoit la sobriété à ses citoyens , en leur mettant devant les yeux l'intempérance de leurs esclaves. Rome entretenoit dans les siens l'idée de la vraie gloire , en avilissant une profession qui pouvoit les séduire. Ceux-là relevoient l'éclat des mœurs , en lui opposant les tristes effets d'une passion brutale. Ceux-ci apprenoient à juger sainement des hommes , en dégradant encore plus ceux qui s'étoient oubliés. Des deux côtés on voit le même principe & les mêmes vûes , seulement appliqués à des objets différens.

Les Romains comme les François , passèrent facilement du plaisir de la Comédie , à la recherche de la Comé-

diennne. Bientôt les gens de qualité & les riches, ne purent vivre décemment, sans avoir dans une petite maison une Actrice à leurs gages. Cette dépense devint un besoin, comme une preuve de la grandeur & de l'opulence. La jeunesse Romaine secoua le joug de l'autorité paternelle pour avoir aussi des Actrices. Celles-ci la précipitèrent dans tous les excès que nous voyons de nos jours. Elle étoit souvent hors d'état de remplir les Charges de la République avant l'âge d'y parvenir. De là les gémissemens de tant d'épouses charmantes, les dissensions domestiques, les divorces, les ruptures ; cette humiliante préférence donnée par les beautés de Théâtre au plus offrant ; la honte de l'abandon, l'amertume du repentir, les usures immenses & la ruine entière des Maisons.

Aux considérations générales sur

la Comédie , le Législateur en ajouta de particulières aux Actrices ; parce que l'amour qu'elles inspiroient , n'avoit pas des suites moins funestes que la passion pour le Théâtre , & qu'il n'étoit pas moins nécessaire de réprimer l'un que l'autre.

La nudité des Actrices fut encore le remède aux feux qu'elles allumoient. On les montra en public pour garantir du danger de les voir en secret , & elles perdirent leur pouvoir. La curiosité cesse comme le feu, faute d'aliment. Nos passions s'éteignent moins par ce qu'elles enlèvent à notre fortune , que par ce qu'elles coûtent à notre amour propre. Pouvoit-on porter de plus sensibles coups à celui-ci , que d'exposer aux yeux de tout le monde , les objets de ses desirs ? Si ce qu'on voit enflamme quelquefois pour ce qu'on ne voit pas , on n'a plus de vœux à

faire quand on a tout vu. Chez les peuples qui ne s'habillent point la nudité n'excite aucun désir.

Les Romains tiroient le même avantage de celle de leurs Actrices ; & c'étoit le but de la loi. C'est ainsi qu'ils avoient limité chez eux l'effet des Spectacles , & marqué la place que les Comédiens devoient occuper dans l'opinion publique.

S'il restoit encore quelques doutes sur cette matiere , le trait suivant achevera de les dissiper. Decimus Laberius , Chevalier Romain & Poëte , s'appliqua à composer des Mimes & y excella ; ce n'étoit point un deshonneur à Rome de composer pour le Théâtre, mais on ne pouvoit y représenter soi-même sans se diffamer. Laberius ne put pourtant résister aux instances réitérées de César , qui l'obligea par ses libéralités de monter sur le Théâtre à l'âge de soixante ans , pour jouer une de ses Pièces.

Dans le Prologue , qui est un des plus beaux morceaux de l'antiquité , le Poëte exhala sa douleur d'une manière fort touchante. Macrobe , qui nous l'a conservé tout entier , nous apprend aussi que ce Chevalier Romain , pour venger sa vieillesse , inféra malignement dans le cours de l'ouvrage quelques traits piquans contre ce Prince. Un Valet maltraité par son Maître , s'écrioit : *O Romains ! nous perdons la liberté !* Et un peu plus bas : *Il est nécessaire que celui qui se fait craindre de plusieurs personnes , en craigne aussi lui-même plusieurs.* Tout le Peuple à ces traits reconnut César , & jeta les yeux sur lui. Cependant lorsque la pièce fut finie ce Prince , comme pour le réhabiliter dans la dignité de Chevalier Romain , à laquelle il avoit dérogé par complaisance , le gratifia d'un anneau , qu'on pouvoit regarder comme de nouvelles Lettres de Noblesse.

Laberius étant allé ensuite prendre place parmi les Chevaliers, ils se tinrent de telle sorte qu'il n'en trouva point. Ciceron qui le vit dans l'embarras, lui dit, en le raillant : *Je vous aurois reçu auprès de moi, si je n'étois moi-même assis trop à l'étroit**. Se moquant de Laberius & du grand nombre de Sénateurs que César avoit créés.

La Loi Pappienne interdisoit aux Sénateurs le mariage avec les femmes qui avoient monté sur le Théâtre, ou qui avoient été affranchies. Voilà donc les Comédiens qui partagent l'avilissement de la servitude avec les esclaves. **

Du tems d'Ulpien il étoit défendu aux Ingénus *** d'épouser des femmes

* *Recepissem te nisi anguste sederem.*

** *Fragmens d'Ulpien, chap. 13. & la Loi*

44. *De Ritu Nuptiarum.*

*** *Idem. Tir. 13 & 16.*

de mauvaise vie, qui se fussent produites sur le Théâtre, ou qui eussent été condamnées par un Jugement public. La défense ne regarde plus les Sénateurs, mais tout homme libre. Les Actrices ne sont plus seulement confondues avec les affranchies, mais avec les femmes prostituées, & avec les criminelles. Quand les usages, les loix & l'opinion générale ont pros crit les Comédiens ; quand d'un bout du monde à l'autre toutes les Nations leur prodiguent l'avilissement & le mépris, pourra-t'on croire encore qu'on appelle ces mêmes Peuples en témoignage en faveur des personnes de Théâtre ?



CHAPITRE XIX.

*Des Talens mal-à-propos attribués
aux Comédiens.*

LES partisans du Comédien , pòur lui accorder une considération qui ne lui est pas dûe , se fondent sur l'esprit de discussion & d'analyse qu'ils prétendent lui être nécessaires ; sur l'intelligence qui doit lui découvrir tous les rapports de son rôle , ceux des autres rôles avec celui - là , & ceux de tous ces rôles avec l'objet principal du Poème ; sur les finesse de son art , sur les coups de théâtre que le Comédien tire de son propre fond , sur la grandeur d'ame , & les entrailles essentielles à l'Acteur tragique ; sur la déclamation & les bien-séances scrupuleuses qu'ils ont seuls introduites au Théâtre , & sur la profonde connoissance qu'ils en ont.

» Plus nous avançons , dit l'Auteur
 » du Comédien , dans l'examen de
 » l'art de représenter les Ouvrages
 » dramatiques , plus on reconnoit
 » combien l'esprit de discussion &
 » d'analyse est nécessaire aux Acteurs.

Il est certain qu'un Comédien rendroit mal un rôle qu'il n'entendrait pas. Il faut qu'il saisisse l'esprit qui y est répandu d'un bout à l'autre. Mais il ne lui faut pour cela que la portion d'intelligence accordée au commun des hommes.

L'intelligence , on le sçait , est le premier , le plus essentiel des talens pour tout homme qui veut se distinguer dans les Sciences & dans les Arts. Elle est chez les Sçavans & chez les grands Artistes, le flambeau du génie , & souvent elle est prise pour lui-même.

Dans les premiers , on la voit , par des efforts opiniâtres , s'enfoncer dans les sentiers obscurs de la vérité ;
 dissiper

dissiper les nuages qui renferment les belles découvertes dans un cahos impénétrable ; déchirer ces voiles multipliées, dont la nature aime à cacher ses ressorts, ses secrets, & ses opérations. C'est elle qui, pour triompher de tant d'obstacles, emploie une pénétration profonde, un jugement sûr, une imagination ardente à découvrir des routes inconnues. Sans guide il ne faut point s'égarer ; sans lumière il faut percer des ténèbres épaisses. Sans objet fixe, il faut enfanter des phénomènes.

Tels sont les secours que les Sçavans du premier ordre, empruntent d'une profonde intelligence.

Les Artistes célèbres ne lui doivent pas moins. Le beau à des règles générales ; mais je ne sçais par quelle fatalité leur observation ne le produit que rarement. Il y a des nuances, des rapports, des traits de maître qu'elles ne connoissent point,

& qu'une intelligence étendue développe seule. Elle fixe le génie sur les objets propres à le faire éclater. Elle lui démontre des sources nouvelles, elle l'y conduit à travers les abîmes. Elle fait choix, par un discernement exquis, des moyens qui semblent aux yeux du vulgaire promettre un effet tout contraire à ses vûes. Elle déploie en un mot des traits qui n'ont point paru, & qui surpassent en beauté tous ceux que l'on a vûs. Quelle sagacité ! Que de nobles élans ! Que de recherches laborieuses ! Qu'on la suive s'il est possible dans ses procédés ; on la verra toujours s'écartant des routes frayées, dédaignant les foibles rayons qui l'environnent, s'élever comme un nouveau Prométhée, jusqu'au centre de la lumière, & dérober le feu céleste.

On a dû remarquer dans ce que nous venons de dire, qu'une haute

intelligence, ne tient que d'elle-même la beauté de ses plans, le caractère de ses ouvrages, l'ordre de ses opérations, les objets de ses recherches ; en un mot, si l'on peut le dire, l'esprit de son rôle. C'est à ces traits d'indépendance & de souveraineté qu'on reconnoît l'intelligence propre aux Sciences & aux beaux Arts. Inutilement la chercheroit-on dans des sujets dont les pas sont comptés, les démarches assujetties à une loi étrangère, & qui doivent mouvemens, idées, expressions, enfin tout à autrui.

Il est visible que le Comédien est retenu en exerçant sa profession, dans une dépendance formelle. Tous ses devoirs se bornent à suivre pas à pas les idées du Poëte ; à prendre les mouvemens qui y sont tracés, à ralentir ou à précipiter son action, selon que les situations qui lui sont prescrites l'exigent. S'il est des passa-

ges d'un mouvement à l'autre , qui soient difficiles , parce qu'ils s'entrechoquent ; ils sont marqués par des expressions coupées , par des idées interrompues , par la ponctuation. Ne sont-ce pas là autant de sources où l'Acteur puise les différentes qualités de son action ; d'où ses mouvemens coulent dans un degré de chaleur , d'énergie ou de modération , toujours proportionné aux modèles que le Poëme lui offre , & combiné avec le caractère écrit des personnages ?

Quelles finesse, quelles nuances, l'Acteur découvre-t-il que le Poëte n'ait point apperçues ? Ou elles sont dans les détails de la pièce , ou dans l'assemblage de toutes ses parties.

Dans le premier cas, il n'y a point d'idées , point de finesse , point d'expression même que l'Auteur , (nous ne parlons que de ceux qui méritent ce titre) n'ait comparées à d'autres ,

dont il n'ait balancé la force , la douceur & les effets. Le génie qui , en composant , le transporte dans toutes les situations , lui indique le plus beau jeu qui ait pu naître de tous ses ressorts. La préférence qu'il a donnée aux uns , est une preuve de la supériorité qu'ils ont sur les autres.

Et on prétend qu'après une attention si sérieuse , un choix si réfléchi , ses yeux n'ont pas apperçu jusqu'aux nuances les plus délicées ?

Parce que le public ne veut pas voir toute l'étendue du discernement de l'Auteur ; parce qu'un Comédien développera ses pensées , ses sentimens mieux qu'un autre , le Poète ne les a point eus ? parce que l'un travaille dans le fond d'un cabinet , & que l'autre joue en public , les finesse dont l'un assaisonnera son jeu , ne seront point à l'autre , qui les a senties & exprimées , soit en détail , soit dans le ca-

raâtere général de sa pièce & de ses personnages ? Cela est aussi injuste qu'absurde.

Non : quelque étude que le Comédien fasse d'un rôle, jamais il ne le verra sous toutes les faces qui ont frappé le Poète. Ce n'est que dans les travaux de l'enfentement que l'analyse & la comparaison étalent toutes les qualités des objets.

D'ailleurs , quelque prévenu que l'on soit en faveur du Comédien , on ne met apparemment pas son talent au - dessus du génie des Corneille , des Racine , des Crébillon , des Voltaire. Si ces Grands Hommes sont supérieurs en lumières au Comédien , pourquoi leur refuseroit - on une plus parfaite connoissance de leurs propres ouvrages ?

Dans le second cas , toutes les beautés qui peuvent sortir de l'enfemble d'un poème , appartiennent à l'Auteur , comme celles d'un grand

édifice sont à l'Architecte. Accordons, si l'on veut, que la représentation découvre au Poëte une perfection d'harmonie qui avoit pu lui échapper. Cette perfection en est-elle moins dans son Drame, en est-elle moins à lui ?

Une Tragédie est une vaste machine dont la régularité des mouvemens peut surpasser l'attente du machiniste ; mais doit-elle être attribuée à un autre qu'à celui qui lui a donné l'action & la vie ?

N'est-ce pas le Poëte qui a créé ces caractères, qui a groupé ces personnages, & qui a imprimé sur tous les rôles cet esprit général qui les vivifie, & cause des impressions si délicieuses ?

Je le répète, tout dans une Tragédie appartient à l'Auteur. Les grandes situations, les beaux mouvemens, les coups de théâtre, ne passent pour beautés, que parce qu'ils sont des

émanations de l'esprit général. Pour donner des talens au Comédien on les ôte au Poëte ! Quel effort d'imagination ? En privant le Comédien du mérite de l'analyse , de la discussion , des finesses de l'art , des coups de théâtre , & d'une intelligence supérieure ; nous ne faisons que le rendre à lui-même.

Au reste , en lui refusant une intelligence égale à celle qui caractérise les vrais hommes à talens , nous ne prétendons pas l'en dépouiller absolument. Nous l'avons insinué au commencement de ce Chapitre ; mais qu'il soit en état de suivre le plan que l'Auteur a tracé ; qu'il mesure son jeu au degré de chaleur qui anime les personnages ; qu'il saisisse bien l'esprit de son rôle , qu'il joigne à cela la perfection du corps , un organe convenable aux parties qu'il embrasse. Nous aurons un homme
d'une

d'une vûe, d'une intelligence fort ordinaires , & un bon Comédien.

Il nous reste à examiner si les *entrailles*, & la grandeur d'ame sont en effet indispensables au Comédien.

Presque tous les hommes , & surtout les moins estimables , prennent dans le discours , des principes & des sentimens vraiment héroïques. Ils affectent un ton si insinuant , si persuasif , qu'en ne les connoissant pas , on les croit pénétrés de ce qu'ils disent. L'amour propre fait sentir aux plus méchans la nécessité de paroître vertueux. Si l'on ne disoit que ce qu'on sent , y auroit-il dans le monde tant de fausses caresses , tant de trahisons , de politesses forcées , tant de vaines promesses ? il le faudroit sans doute. Mais l'expérience ne nous prouve-t-elle pas que cette loi , si chère à la société , est une des plus négligée ?

Si l'on se méthamorphose journal-

II. Partie.

F,

lement & sans le moindre effort, dans les divers rôles que l'homme joue sur la terre, pourquoi le Comédien n'emprunteroit-il pas dans le sien, la même facilité, un ton de grandeur, & des affections que la nature lui auroit refusés?

Il y a sur le Théâtre beaucoup de caractères vicieux. On y représente des menteurs, des hypocrites, des tyrans, des libertins, des méchants. S'il est nécessaire au Comédien de jouer ces rôles d'après nature, on en fait donc un monstre en horreur au genre humain? S'il doit jouer d'original tous les rôles excepté ceux-ci. On exige donc de lui tout à la fois, qu'il ait, & n'ait pas le caractère assorti à ses rôles? Car on sçait que le même Acteur représente les personnages vertueux & ceux qui ne le sont pas.

L'art de l'Acteur est une imitation, Il ne fait autre chose que de se met-

tre à la place des héros que le Poète introduit sur la scène. Or, quoique cette imitation ne soit qu'intermédiaire à celle de l'Auteur, c'est toujours une imitation. Je demande, si pour imiter la nature par exemple, d'après un autre tableau, avec les secours des couleurs, il faut être animé de toutes ses lumières, instruit de tous ses moyens, enfin s'il faut être la nature même ? Non assurément : c'est assez de se conformer en général à son esprit, de suivre de loin ses opérations & d'admirer ses effets connus.

Eh ! des yeux, la moindre attention n'y suffissent-ils pas ? Du moins quand on se contente de copier les imitateurs immédiats de la belle nature. Qu'on suppose pour un moment que le tems nous ait transmis les chefs-d'œuvres de la peinture ancienne, dans toute leur fraîcheur & leur beauté. Que les plus fameux

Peintres modernes , épris d'une forte vénération pour les anciens , n'ayent fait servir leurs pinceaux qu'à copier leurs tableaux. Cet usage de leurs talens leur auroit-il acquis une grande gloire ? Auroit-il prouvé une merveilleuse intelligence ? La Société leur auroit-elle une grande obligation ? Ils auroient tout au plus , dans des productions toujours médiocres , conservé des morceaux dont la perte nous auroit coûté plus de regrets , parce que les débris d'une grande fortune ajoutent une nouvelle amertume à son ressouvenir.

Tels sont les Comédiens à l'égard des Auteurs : copistes ferviles ; il ne leur faut que de l'attention pour entrer dans leurs idées & les mettre dans un beau jour ; comme l'Eleve n'a besoin que de voir les Tableaux d'un Maître pour les rendre. Je suis même persuadé que les Poètes perdent autant dans la bouche de l'Acteur ,

que le grand Peintre dans les copies de ses Eleves.

Enfin , si l'Acteur étoit affecté réellement des sentimens qu'il exprime, il lui seroit impossible de passer rapidement aux divers mouvemens qu'il doit représenter. Ecoutons un Maître de l'Art s'en expliquer. » Je » vais à ce sujet, Madame , dit Ricoboni le fils , vous dévoiler une » de ces brillantes erreurs dont on » s'est laissé séduire, & à laquelle un » peu de charlatanisme de la part des » Comédiens , peut avoir beaucoup » aidé. . . . Il m'a toujours , continué-t-il, paru démontré, que si l'on » a le malheur de ressentir véritablement ce que l'on doit exprimer, on » est hors d'état de jouer. Les sentimens se succèdent dans une scène » avec une rapidité qui n'est pas dans la nature. La courte durée d'une pièce » ce oblige à cette précipitation qui

» en rapprochant les objets , donne à
 » l'action théâtrale , toute la chaleur
 » qui lui est nécessaire. Si dans un en-
 » droit d'attendrissement vous vous
 » laissez emporter au sentiment de
 » votre rôle, votre cœur se trouvera
 » tout-à-coup ferré , votre voix
 » s'étouffera presqu'entièrement. S'il
 » tombe une seule larme de vos yeux,
 » des sanglots involontaires vous
 » embarrasseront le gosier. Il vous
 » sera impossible de proférer un seul
 » mot sans des hocquets ridicules. Si
 » vous devez alors passer subitement
 » à la plus grande colère, cela vous
 » sera-t-il possible ? Non sans doute ,
 » vous chercherez à vous remettre
 » d'un état qui vous ôte la faculté de
 » poursuivre ; un froid mortel s'em-
 » parera de tous vos sens , & pen-
 » dant quelques instans vous ne jouez
 » plus que machinalement. Que
 » deviendra pour lors l'expression

» d'un sentiment qui demandera beau-
 » coup plus de chaleur & de force que
 » le premier ?

Il semble que le Comédien ne
 puisse atteindre la perfection de son
 art, qu'en s'oubliant entièrement soi-
 même ; qu'en ne mettant rien du sien
 dans son jeu ; qu'en ne montrant dans
 tous ses mouvemens qu'une copie
 continuelle.

» Une personne de Théâtre , dit M.
 » Remond de Sainte - Albine , ne se
 » fait jamais mieux remarquer , qu'en
 » paroissant avoir emprunté le génie
 » de l'Auteur , auquel elle prête sa
 » voix , & l'ame de l'héroïne (ou du
 » héros) qu'elle représente.

Si ce même Auteur ajoute : » Que
 » les larmes , que les flexions touchan-
 » tes fournissent au sentiment , sont
 » encore plus puissantes que celles
 » qu'il emprunte des expressions les
 » plus énergiques. » Il n'a pas fait at-
 tention que les inflexions touchantes

sont dans l'esprit des expressions énergiques , qu'elles en sortent comme de leur source naturelle ; enfin , qu'elles ne touchent que parce qu'elles sont des plus énergiques.

Pourroit-on d'ailleurs imaginer ces inflexions sans le discours ? N'est-il pas leur baze ? Que seroit le coloris si l'on faisoit abstraction du dessein & du plan des figures , & même des caractères ? Encore diffère-t-il des inflexions qui ne se supposent que dans les muets , en ce qu'absolument parlant , on peut le trouver sans la régularité du dessein , & c'est toujours une beauté : au lieu que des inflexions de voix , sans un sujet qui les caractérise , ne peuvent être qu'inintelligibles & ridicules.



CHAPITRE XX.

*Suite des prétendus talens du Comédien
& de la Déclamation théâtrale.*

LES beautés d'un Poëme brillent d'un feu qui passe de l'Ouvrage à l'Auteur, comme il est passé de l'Auteur à l'Ouvrage. Les mouvemens sont le fruit de ce beau feu ; & l'Acteur ne le doit qu'à ce qu'il déclame. Il n'est donc pas nécessaire qu'il en ait par lui-même, il suffit qu'il soit propre à en recevoir , & que son ame s'embrase des flammes qui pétillent dans l'ouvrage.

L'art de bien rendre les idées d'un Auteur , est donc l'effet de ce beau feu , ou tout au plus , d'une étude où la mémoire agit plus que le jugement, & où les répétitions réitérées laissent tout le mérite au cours forcé des

esprits & à l'action servile des muscles.

C'est presque toujours le passé qui est le maître du Comédien. Ce qu'il a éprouvé dans un tel ou tel tems, dans telle ou telle circonstance, est ce qui le guide. Et comme il n'y a rien de si facile que de trouver des ressemblances en toutes choses, quand on a un côté fixe pour les regarder; toutes les pièces où le Comédien a joué, lui découvrent des rapports entr'elles, qui abrègent beaucoup son étude, & impriment à son jeu une uniformité qui prouve qu'il est souvent dispensé d'esprit & de travail.

J'ai vu & l'on voit tous les jours des Comédiens, qui ont les mêmes gestes dans quelques pièces qu'ils jouent. Ce sont des Ouvriers mécaniques qui font bien leur ouvrage, parce qu'ils n'en font que d'une espèce; ou parce que cet ouvrage ne diffère que dans la forme. La routine

supplée en eux au raisonnement.

Je sçais que la Comédie a produit de bons Auteurs. Mais s'ils étoient Comédiens avec de l'esprit, ils n'étoient pas gens d'esprit, parce qu'ils étoient Comédiens.

Les Comédiens sont souvent admis chez les Grands, j'en conviens, mais comme des instrumens de plaisir; mais comme des gens capables, par des bouffonneries, ou par le récit de quelques-uns de leurs rôles, de divertir un cercle nombreux.

Cet amusement sert d'épisode aux plaisirs, toujours les mêmes, & dès là souvent insipides de la grandeur & de l'opulence. L'amour propre peut en user encore parce qu'il lui semble plus donner aux facultés intellectuelles, que les autres divertissemens. Mais dans cette supposition même, le Comédien n'est qu'un organe artificiel, qui n'amuse que par des traits


d'emprunt, que par des beautés qui ne sont pas en lui.

Est-il absolument nécessaire d'être homme d'esprit pour bien faire des rôles de niais, pour réussir dans ceux de foubrette ? Non assurément : pour peu qu'on connoisse son Théâtre on n'en demandera point d'exemples. De la vivacité, une certaine volubilité de langue, un air familier, un goût d'intrigue, voilà où se réduisent les grands talents d'une foubrette : avec cela elle pourra être dans le particulier ennuyeuse & ridicule ; les actions qui détraquent la machine pourront ne lui pas causer la moindre émotion, ne lui pas faire tomber la navette des mains.

Le Comédien n'est qu'un instrument dont le Poète se sert pour nous communiquer ses idées, à peu-près comme on se sert d'un violon pour charmer les oreilles des sons les plus touchants. M'aviserai-je d'élever ce

Violon jusqu'aux nues ? Non. J'attribuerai mes plaisirs au maître habile qui le fait si bien parler.

Le Comédien fait les fonctions d'un subalterne, comme un Bas-Officier donne à ses soldats les ordres de son supérieur. Encore le Sergent agit-il souvent sans consulter son Capitaine, par les droits qui sont attachés à son grade. Ce que ne peut un Comédien, qui suit pas à pas un Poète jusques dans ses écarts. S'il donne du coloris à ses discours, il ne lui est pas permis de le faire ju-
rer avec ses expressions. Ainsi, ce coloris lui-même est une preuve de sa servitude.

Il y a des Arts, me dira-t-on, qu'on met  rang des libéraux, dont les maîtres travaillent comme le Comédien, à représenter l'ouvrage des autres. Telle est la gravûre, qui dépose sur le cuivre, les meilleurs morceaux des plus grands Peintres.

Il y a une grande différence entre la gravûre & l'art du Comédien. De même que le Peintre n'applique ses couleurs qu'après avoir desliné son sujet, auquel il donne, par elles, une nouvelle forme. De même le Graveur en travaillant sur des ouvrages peints, leur imprime une autre apparence, un autre caractère. En représentant le même sujet, il a le secret de le rendre tout différent. Il fait plus: il imite si bien son modèle, dans cette différence même, que l'on peut dire à la fois, que c'est lui, & que ce ne l'est pas.

Ainsi la gravûre, en prenant quelquefois ses sujets chez autrui, les embellit des graces qui lui sont propres. Elle ajoute les perfections de son art à celles de la peinture.

D'ailleurs si la gravûre s'occupe de sujets déjà peints, c'est plutôt par la vénération qu'elle a pour son illustre mere, que par impossibilité de se

suffire à elle-même. On voit plusieurs habiles Graveurs, qui n'ont pas moins réussi dans les sujets qu'ils ont imaginés, que dans les autres.

Des Comédiens ont aussi joué leurs Pièces. Mais nous l'avons déjà dit : il falloit les regarder sous ce double point de vûe d'Acteurs & de Poètes. C'est-à-dire, dans deux états bien différens, par les qualités qu'ils exigent, & par la considération qu'ils méritent. Au contraire, que le Graveur burine sur les desseins d'autrui, ou sur les siens propres ; il ne change ni d'état ni de qualité : celle de dessinateur ne pouvant être séparée d'un Art, dont elle est le fondement principal.

Enfin, la Déclamation, cette partie essentielle de l'Art oratoire, *donne au discours*, dit l'Auteur du Fils Naturel, *tout ce qu'il a d'énergie*. Elle sert non-seulement à l'Auteur, mais encore au Lecteur ; à l'un, à juger

de l'effet d'une période , accompagnée d'un ton & d'un geste convenables ; à l'autre , à se mettre à la place du premier , & à sentir ce qu'il veut lui dire. Le lecteur déclame en lisant, où il n'entend pas plus ce qu'il lit, que l'Auteur ne l'entendrait s'il ne se débitait à soi-même son ouvrage en le composant.

Nous répondrons que la déclamation n'est une branche considérable de l'éloquence, que quand elle est unie au tronc. C'est à lui qu'elle doit l'être, c'est lui qui lui conserve, en quelque sorte, la vie, & la distinction qu'il lui a acquise. Si elle offre quelques ornemens à l'éloquence, c'est de la même manière qu'un arbre est paré de ses feuilles, qu'il nourrit de sa propre substance

La déclamation tirant son origine, & son lustre de l'éloquence, perd l'une & l'autre en se séparant d'elle. Ce n'est plus qu'un métier, qui ne peut

peut être relevé par la noblesse d'une source qu'il a abandonnée.

Il n'est pas indifférent que l'art de déclamer soit exercé par l'Auteur ou par le Comédien. L'un est le pere, le maître absolu de son Poème : s'il en laisse à un autre la représentation, ce ne peut être que comme à un subalterne, qui fait le même effet que le masque au visage.

Il faudroit donc que tous les Auteurs se fissent Comédiens ? Oui ; pour relever l'art de la déclamation. Mais laissons les choses dans l'état où elles sont , & ne prêtons point aux fonctions du Comédien , un lustre qu'elles n'ont pas. Que ceux d'entr'eux qui se sont distingués, soient mis à la place qui leur est dûe : cela est juste. Ils ont enchanté le spectateur , ils en ont reçu les plus grands applaudissemens ? Voilà leur récompense. Qu'ils soient , si on le veut encore , célèbres parmi leurs

II. Partie.

G

confreres. Mais ne les élevons pas au-dessus d'eux-mêmes. Place-t-on au premier rang , dans le Temple de Mémoire , les machines de l'Opéra , dont le jeu cause une si douce surprise ? Le Comédien est au Théâtre François pour former les prestiges de l'illusion , ce que les machines font à l'Opéra , pour soutenir le merveilleux que la scène étale.

Le coloris est d'une telle importance dans la peinture , que plusieurs Peintres sont devenus fameux par cette seule partie. Le bon déclamateur excelle dans ce genre , d'où on conclut que la déclamation est un art distingué. .

Si le coloris est une grande partie de la peinture , s'ensuit-il que tout ce qu'on peut lui comparer soit considérable comme lui ? L'impresion , par exemple , est à là gravûre , ce que les couleurs sont à l'art de peindre. Elle donne , comme le co-

loris, une forme, un corps, & presque une ame, aux objets tracés par le burin. Dira-t-on qu'un Imprimeur en Taille-Douce, soit comparable à un Graveur, à un savant coloriste ?

De plus, l'art d'arranger, de combiner les couleurs, subsiste en quelque sorte, par lui-même. Nous en voyons la preuve dans les porcelaines de la Chine, où le dessin n'est presque compté pour rien, & où la vivacité des couleurs mérite seule nos regards. Or, on ne peut pas dire que la déclamation se soutienne, se conçoive même sans le secours de l'éloquence en vers ou en prose ; à moins que par le plus grand abus des termes, on ne la confonde avec la pantomime.

La déclamation n'étant qu'une imitation des discours & des sentimens réels ou fictifs. Cette définition elle-même nous prouve, que l'art de déclamer n'est qu'une beauté acciden-

telle, dont les pièces ont d'autant moins besoin, qu'elles sont plus parfaites. Celles de nos Grands Poètes, bien lûes, seroient admirées sur la scène. Elles se déclament d'elles-mêmes. Tel est le vrai caractère des bons Drame. Aristote, & d'après lui Corneille, veulent qu'une pièce bien faite, soit belle & puisse plaire sans le secours des Comédiens, & hors de la représentation.

Il ne faut qu'avoir entendu M^{lle}. Du Mesnil, pour être convaincu que dans une infinité de rôles, sa déclamation ressemble à une simple lecture. Cependant quels applaudissemens ne mérite-t-elle pas ? C'est que l'art le plus parfait est celui qui paroît le moins. On voit encore par-là, que le Comédien fait moins pour les Poèmes, que ceux-ci pour lui. Si par ses efforts, les médiocres deviennent supportables, on ne doit pas lui en savoir plus de gré qu'à un,

Avocat, de s'être chargé de la défense d'une mauvaise cause.

» La violence du sentiment, [*Fils*
 » *Naturel*,] coupant la respiration,
 » portant le trouble dans l'esprit,
 » les syllabes des mots se séparent ;
 » l'homme passe d'une idée à une au-
 » tre ; il commence une multitude
 » de discours , il n'en finit aucun,
 » & à l'exception de quelques senti-
 » mens , qu'il rend dans le premier
 » accès, & auxquels il revient sans
 » cesse , le reste n'est qu'une fuite
 » de bruits foibles & confus , de sons
 » expirans , d'accens étouffés , que
 » l'Acteur connoît mieux que le
 » Poëte.

Ainsi la déclamation, qui est le do-
 maine du Comédien , est presque in-
 connue au Poëte. Donc le Comédien
 est aussi nécessaire au Poëte que ce-
 lui-ci à celui-là.

Ce morceau , qui contient une
 peinture forte & vraie d'un homme

homme oppressé par plusieurs sentimens à la fois, est terminé par une idée que nous avons déjà réfutée dans le Chapitre précédent. Comment les expressions d'un Poëte, qui peint le combat de divers sentimens, seront-elles mieux connues du Comédien que de lui-même ?

Il dira, en composant : l'Acteur rendra de cette sorte ce vers, cet émissive, & il ne sçaura ce qu'il dit ! Un Poëte avance donc dans sa composition, comme un aveugle dans un chemin qu'il ne connoit pas ? Ces sons expirans, ces mots inarticulés, il ne sçait donc pas ni ce qu'ils signifient, ni l'effet qu'ils produiront ? Ces passions dont il expose le conflit à nos yeux, il ne les a donc point conçues ?

De qui sont les idées que l'Acteur exprime ? Du Poëte, apparemment. Comment a-t-il rendu des pensées qu'il ne connoissoit point ? Il en est

donc & n'en est donc pas l'Auteur tout ensemble ?

Quand Corneille a mis son *qu'il mourut*, l'auroit-il écrit au hasard, sans sentir les beautés de cette expression ? Le spectateur les doit - il au Comédien, ou au Poète ? Les meilleurs d'entre ceux-ci sentiroient-ils le moins, tout ce que leur sujet inspire ?

Je sçai que les bons Auteurs travaillent par saillies, & d'après un sentiment qui raisonne peu, ou qui semble peu raisonner. Mais c'est en cela que le sentiment est plus sûr. La froide raison présente les objets sous tant de faces, qu'elle est souvent embarrassée du choix. Le sentiment saisit d'abord celle qui lui est propre.

Racine en instruisant la Chammélé développoit-il en elle un talent qu'il n'avoit point lui-même ? Disons que quelques dispositions qu'eût cette Actrice, elle ne remplissoit point en-

core l'attente du Poëte. Si Santeuil n'eût point ressenti, longtems même après la composition, tout ce qui anime ses Hymnes, eût-il fait tant d'extravagances quand il les entendoit mal chanter ?

Le même Auteur dit encore :
 » La voix, le ton, le geste, l'action,
 » voilà ce qui appartient à l'Acteur ;
 » & c'est ce qui frappe dans le spectacle des grandes passions. C'est
 » l'Acteur qui donne au discours tout
 » ce qu'il a d'énergie.

J'admire les excellentes réflexions de M. D. . . mais si une imagination forte, qui l'entraîne dans ses compositions, l'a jetté dans quelques écarts, il rougiroit sans doute lui-même qu'on préconisât jusqu'à ces tristes marques de la foiblesse humaine.

Non : les expressions différentes qu'il attribue à l'Acteur, ne sont point à lui. Dans quelque moment qu'on l'envisage sur le Théâtre, il
 n'y

n'y est que le copiste de son original. Toute son action sort du fond de la pièce, c'est l'Auteur qui la lui prête. C'est lui qui veut qu'il soit tendre ou furieux, triste ou gai. Ce sont ses vûes que l'Acteur accomplit ; ce sont ses ordres tracés dans le rôle, qu'il exécute. Est-ce l'Acteur qui enfonce le poignard dans le sein de Zaire ? Si je le pensois, cette cruelle catastrophe, au lieu de m'intéresser, de remuer mes entrailles, me feroit rire. C'est le Monarque irrité que je vois. S'il n'étoit pas bien peint, je m'en prendrois au Poëte, je ne penserois pas même à son copiste.

J'aimerois autant qu'on me soutint qu'un Marchand de Tableaux est celui qu'il faut louer de la beauté des peintures qu'il vend, que d'avancer que *l'Acteur donne au discours tout ce qu'il a d'énergie*. Si l'on se fût contenté de dire, qu'il fait éclore de l'énergie des idées, l'énergie d'action,

cela eût moins senti l'enthousiasme ,
& on se feroit apperçu que l'énergie
d'action ne peut avoir sa source que
dans celle des idées.

C'est sans doute par un effet du
même enthousiasme , que cet Auteur
» dit encore , que , maître de son sort ,
» il se feroit Comédien demain , si
» on vouloit lui répondre des succès
» de Quinault du Fresne.

Pour prouver que ces succès ne
doivent point enivrer une ame com-
me la sienne , comparons encore le
Comédien à un Cavalier qui court
bien sur un excellent cheval ; lequel
du cheval ou du Cavalier devons-
nous louer de la vitesse de cette
course ? Si le Cavalier a quelque mé-
rite ici , c'est de bien monter à che-
val , mais cet art acquiert-il l'im-
mortalité ?

De même , si on vante un Acteur ,
c'est d'avoir bien senti & bien rendu
les idées du Poëte , & les passions

qu'il a exprimées. Cela vaut-il la peine qu'on brigue avec tant d'ardeur la profession de Comédien ?

De même que le Méchanicien ne paroît que dans ses ouvrages, de même aussi le Poète dramatique seroit presque dans l'oubli, sans le secours du Comédien.

Nous avons déjà dit que les bonnes Tragédies se déclamoient d'elles-mêmes. Nous ajouterons que l'Acteur seroit de toute inutilité sans le Poète ; mais qu'il n'en seroit pas de même de celui-ci sans l'Acteur. Un écho renvoie les sons qu'on lui articule ; mais ces sons pourroient subsister sans nous parvenir par lui. Outre que nous avons des pièces de Théâtre qui n'y ont jamais paru & qui se font lire ; les Poètes du siècle dernier, & du nôtre, ne seroient pas moins en grande réputation, quand on n'auroit pas représenté leurs Poèmes. Les Pièces des anciens sont, à

notre égard , comme des ouvrages modernes , qui ne se jouent point ; qu'on suppose à ceux-ci les beautés de celles-là , on en fera le même cas.

On ne joue pas tous les jours les Tragédies de Corneille , &c. & tous les jours on les lit avec admiration.

Le Poëme dramatique meut lui-même ses propres ressorts. Il transforme le lecteur en tous ses personnages. Il agit , il parle pour eux ; & à moins d'être stupide , il éprouve les mêmes impressions , les mêmes sentimens que s'il étoit à leur place.

Peut-être arriveroit-il que le mérite fût plus longtems à se faire connoître. Encore , dis-je , peut-être : les cabales , que la malignité souleve contre les pièces exposées sur la scène , ne sont qu'un trop puissant obstacle à la réputation littéraire. La Phédre de Racine échoua dans ses premières représentations ; mais en

fut-elle moins admirée des connoisseurs désintéressés ? Imaginons-nous que ce Poète célèbre n'ait fait que cette pièce ; la gloire qu'elle lui auroit acquise n'auroit-elle pas devancé les applaudissemens du Parterre ?

Enfin , insistera-t-on , si le Comédien représente l'ouvrage du Poète , celui-ci ne retrace dans son Poème qu'une action passée , qu'il tire de l'Histoire , ou même d'anciens Auteurs qui l'ont traitée avant lui. Donc l'Acteur ne fait , à l'égard du Poète , que ce qu'il fait lui-même à l'égard des sources où il a puisé.

Comparaison spécieuse ! Le Poète est le maître d'imaginer son sujet , & l'objection tombe d'elle-même. Mais s'il le tient d'ailleurs ; que de situations à créer , que de circonstances à élaguer , que de contrastes à former , que de traits à rapprocher , que de caractères à refondre !

Hij

L'Histoire nous offre à la vérité, nombre d'événemens tragiques. Je défie qu'on puisse en mettre un seul sur le théâtre, tel qu'on le trouve dans ses fastes : les révolutions ne comportent point les unités. Il n'y a point de Grands, de Héros, de Potentats, dont les triomphes ou la chute soient l'ouvrage d'un jour.

A l'égard des sujets pris dans d'autres Auteurs, on convient qu'il y a moins de mérite à y réussir ; mais il y en a toujours un très-grand, quand on considère que ce qui a plu à une Nation, déplaît à l'autre, par la différence de leurs usages & de leurs mœurs.

Le sujet de Phédre dont nous venons de parler, est une Tragédie d'Euripide. Mais à n'envisager que les chœurs, & l'étendue du Théâtre Grec, quels changemens Racine n'a-t-il pas dû faire à sa pièce pour l'accommoder au notre ? Il en a fait

dans l'économie , dans les caractères , dans le dénouement , dont il rend compte dans sa Préface , qu'on peut consulter.

Ainsi quoiqu'il ait imité Euripide , on peut dire que c'est un ouvrage nouveau : Et il en est ainsi des autres Auteurs. Plus ils ont eu soin de donner un air de nouveauté à leurs poëmes , plus ils ont eu de difficultés à franchir ; & c'est un mérite de plus.

Arrive-t-il rien de semblable aux Comédiens ? Peuvent-ils s'écarter des idées de leurs Auteurs , changer leur plan , leurs caractères , leur dénouement ? Non : Esclaves asservis aux moindres fantaisies du Poëte , ils ne peuvent prononcer une seule syllabe qu'elle ne leur ait été suggérée.



CHAPITRE XXI.

*Si les Comédiens épurent les mœurs.
Des bienséances qu'ils prétendent
avoir introduites sur le Théâtre.*

C'EST peu d'accorder au Comédien des talens qu'il n'a pas, & un titre qui ne lui est pas dû; on prétend qu'il épure les mœurs, & il s'en flatte lui-même, en s'attribuant la gloire d'avoir introduit les bienséances sur le Théâtre. Il s'occupe, dit-on, à représenter les actions héroïques, à multiplier les exemples du vice puni, & de la vertu récompensée. Par les traits frappans de l'un, ils jettent dans l'ame le trouble & la terreur. Par le triomphe de l'autre, ils lui inspirent les vertus les plus sublimes. Enfin, en nous peignant

les foibleſſes & les ridicules de la vie humaine ; ils corrigent les mœurs & ramènent les eſprits à la raiſon. Peut-on ſe propoſer une fin plus louable , plus glorieuſe ?

Si les Comédiens opéroient tant de bien , leur corps ſeroit auſſi reſpectable qu'utile : le malheur eſt qu'il n'en ſoit rien. La Machine de Marly élève l'eau pluſieurs centaines de toiſes au-deſſus de ſon cours ; forçant les loix de la nature , elle fait monter ces eaux du fond d'une profonde vallée, ſur des hautes montagnes , pour aller faire le plaifir de nos Rois.

Ces effets tiennent du prodige ; cependant ne ſeroit-on pas dépourvu de ſens , ſi , l'encenſoir à la main , on rendoit de vives actions de grace à cette machine , à cet amas de bois , de fer , de terre & de pierre ?

Le Comédien eſt au Poète , ce que cette machine eſt à ſon auteur. L'un

est l'instrument avec lequel le premier déploie les ressorts de son génie. L'autre, est le mobile qu'employa le Machiniste , pour mettre au jour les merveilles qu'il avoit conçues. On n'est pas mieux fondé à attribuer les effets qui résultent des ouvrages de Théâtre au Comédien , que l'élévation des eaux , & leur écoulement dans les magnifiques Jardins de Marly , à la machine de ce nom : l'une & l'autre sont des moyens subsidiaires , des ressorts d'emprunt , dont le Poëte & le Méchanicien , se servent pour le plus parfait développement , & pour l'exécution de leurs vastes desseins. C'est donc à ces génies qu'il faut sçavoir gré des avantages qu'ils procurent.

Est-il bien certain , en prenant les Comédiens pour le Théâtre , qu'ils épurent les mœurs , & corrigent les hommes ? Aristote dit : Que le seul but du Poëme Dramatique est de

plaire au spectateur. Oh ! la belle école , s'écrie Cicéron , que la Tragédie & la Comédie ! Si on ôtoit tout ce qu'elle offre de vicieux , elle seroit reduite à rien. *O præclaram emendat-
trium vitæ poeticam , quæ si flagitia
non probaremus , nulla esset omnino !*
Tuf. L. 4.

Ecoutons encore cet Auteur , parlant du plus Grand Comédien que Rome ait eu. » Roscius est un si excellent Acteur , dit-il , qu'il paroît seul digne de monter sur le Théâtre : mais d'un autre côté il est si homme de bien , qu'il paroît seul digne de ne monter jamais. *Pour Quint. Rosc. traduct. de M. Restaut.*

Tacite dit : Que les Germains avoient les mœurs pures , parce qu'ils fuyoient les spectacles. *Nullis spectaculorum illæcebris corrupti.* De Mor. Germ.

L'Empereur Justinien ne peut regarder comme des jeux , ce qui est la

source du crime. *Quis ludos appellet eos ex quibus crimina oriuntur?*

La Motte Houdart s'en explique ainsi dans son Discours sur la Tragédie : » Nous ne nous proposons pas » d'éclairer l'esprit sur le vice & la » vertu , en les peignant de leurs » vraies couleurs. Nous ne songeons » qu'à émouvoir les passions par le » mélange de l'un & de l'autre. Les » hommages que nous rendons quelquefois à la vertu , ne détruisent » pas les passions que nous avons » flattées. Nous instruisons un moment , mais nous avons longtems » séduit.

» Je n'ai jamais , dit Fontenelle , » entendu la purgation des passions , » par le moyen des passions-mêmes.

» Tous ces grands divertissemens , » selon le Duc de la Rochefoucault , » sont dangereux. On sort du spectacle , le cœur si rempli des douceurs » de l'amour , & l'esprit si persuadé

» de son innocence ; qu'on est tout
 » préparé à recevoir ses premières
 » impressions , ou plutôt à chercher
 » l'occasion de les faire naître dans
 » le cœur de quelqu'un , pour rece-
 » voir les mêmes plaisirs , & les mê-
 » mes sacrifices que l'on a vus si bien
 » représentés sur le Théâtre.

Enfin, Ricoboni le pere, Comédien
 assez fameux , après être convenu que
 dès la première année qu'il monta
 sur le Théâtre, il ne cessa d'en voir
 les dangers : assure , » qu'après une
 » épreuve de plus de cinquante an-
 » nées, il ne pouvoit s'empêcher d'a-
 » vouer que rien ne seroit aussi utile
 » que la suppression entière des spec-
 » tacles.

Nous ne les traiterons pas avec
 tant de rigueur , mais nous conclu-
 rons , que la prétendue purgation
 des mœurs , est une chimère inven-
 tée en faveur seulement des Comé-
 diens. Passons aux bienfaisances qu'ils

se ventent d'avoir introduites sur la scène.

Je ne crois pas que par cette correction les Comédiens entendent ce badinage grossier , ces familiarités , ces baisers qui se donnoient sur le Théâtre , dans son enfance , & qui y faisoient le fond des plaisanteries. C'est plutôt au bon goût qu'à la pureté des mœurs , qu'il en faut attribuer le retranchement.

On appelle Bien-séances , en morale , l'art de dérober la connoissance des défauts ou des vices mêmes , à des yeux qu'ils pourroient choquer , ou à des cœurs qu'ils pourroient séduire.

Sur la scène , elles sont l'art de jeter un voile sur des objets que le spectateur ne peut approuver ouvertement , & qui allument des passions dangereuses. Elles sont de deux espèces. Celles qui roulent sur des expressions convenables à la dignité des personnes , & elles tiennent aux

mœurs ; & celles, qui fondées sur la vérité du sentiment , offrent des images trop crues. M. de Voltaire en rapporte deux exemples , qui suffiront pour en montrer la différence. Driden fait dire par Antoine à Cléopâtre : » *Ciel ! comme j'aimai !* Témoin » les jours & les nuits qui suivoient » en dansant sur vos pieds. Les » soleils étoient las de nous regarder , & moi je n'étois point las » d'aimer.

C'est ainsi qu'on viole les bienféances de la première espèce. Cléopâtre répond : » venez à moi , mon » cher Soldat : venez dans mes bras. » J'ai été trop longtems privée de » vos caresses. Mais quand je vous » embrasserai , quand vous serez tout » à moi , je vous punirai de vos cruautés , par l'impression de mes ardents » baisers. » Cléopâtre , en parlant ainsi , manque sans doute à ce qu'elle se doit à elle-même. Ainsi ces bien-

féances font des règles fondamentales dont il n'est pas permis de s'écarter. Qu'elles font donc celles que les Comédiens ont aménées ? Je ne vois plus que quelques expressions hazar-dées , ou même échapées fans dessein , qu'ils peuvent bannir de la scène. Accordons - leur néanmoins toute l'importance qu'ils leur donnent eux-mêmes. Annonceront-elles des mœurs plus pures , dans les spectateurs , une vertu plus austère , ou produiront-elles cette belle reforme ? Quelques réflexions vont nous l'apprendre.

L'image du vice ne blesse les yeux que quand la réalité est trop connue. Il y a cinquante ans , le Théâtre étoit plus libre & les cœurs l'étoient moins. On y rioit de mille choses qu'on n'avoit point à se reprocher. Elles étoient étrangères à la foule des hommes , elles ne l'intéressoient point. On rit des ridicules , des foi-
bles

bleffes qu'on ne voit que hors de soi. Mais on s'en offense quand on est forcé de les reconnoître en son cœur.

Etrange contradiction ! Plus l'homme s'abandonne aux passions , plus elles lui semblent odieuses dans la représentation. L'habitude , qui le familiarise avec tout , lui rend insupportable le tableau de ses penchans , tandis que la pratique lui en fait une source de délices.

Cherchons-en les raisons dans ce cœur lui-même , dans une résistance terrible au milieu d'une corruption générale , pour mettre un frein à ses égaremens , mais toujours assez forte pour faire comprendre la honte qui les suit.

Le cœur humain est le même dans les grands crimes comme dans les moindres ; il ne faut pas mériter l'échaffaud pour sentir la voix des remords. S'il y a des dérèglemens qui n'exposent point à la rigueur des

Loix , il n'y en a point qui soient garantis des reproches intérieurs.

Cette voix importune , étouffée par la fougue des passions , mais jamais anéantie , peut être regardée comme la première cause de la pudeur. Elle est puissamment aidée à la produire , & même à la dévancer , par un principe plus actif encore ; on pourroit voir l'amour propre étendre avec empressement un voile épais sur le tableau de nos fautes , pour les dérober aux yeux de nos semblables , ou faire des efforts pour nous corriger. S'il ne peut nous rendre vertueux , il exige du moins que nous ne nous montrions qu'avec les apparences de la vertu. En gémissant de notre dépravation , il abhorre le deshonneur qui en est le partage. Il mandie sans cesse pour nous la bonne opinion & l'estime publiques. Moins nous la méritons , plus il redouble d'efforts pour nous l'ob-

tenir. Il est sans cesse en garde, ainsi que la pudeur, contre les moindres traits qui peuvent effleurer l'éclat de la vertu.

Si le sentiment intérieur, & l'amour propre, luttant avec zèle contre l'empire des passions, sont l'unique source de la contradiction où nous sommes avec nous-mêmes, on en peut conclure que la réforme établie au Théâtre par les Comédiens, s'y seroit introduite d'elle-même, comme elle a fait dans la société. Ainsi le mérite, si c'en est un, en tombe moins sur les Comédiens que sur l'amour propre.

D'ailleurs cette délicatesse si scrupuleuse à ne pouvoir souffrir aucune expression qui fasse équivoque, est une preuve de la corruption du cœur, elle n'annonce donc pas la réforme.

» On ne voit sur le Théâtre, dirois-je
 » aux Comédiens, que des mœurs pu-
 » res, des expressions gazées, qu'un jeu.

» modeste. Mais sondez votre cœur,
 » sondez celui de la nation, les trou-
 » verez-vous plus sages ? en vous ac-
 » cordant tout ce que vous demandez,
 » vous n'êtes parvenus qu'à les rendre
 » plus faux. Vous ne leur avez offert
 » qu'un palliatif. S'ils paroissent meil-
 » leurs ; en leur sauvant le deshon-
 » neur public, vous les dispensez
 » de le devenir. La rare découverte !

» Il Valloit bien mieux par des
 » tableaux vrais & forts, de leurs dé-
 » réglemens, travailler à les en faire
 » rougir. Ils se feroient enfin lassés
 » d'une situation si gênante. Les plai-
 » santeries piquantes & redoublées feu-
 » les, le dégoûtent de leurs foiblesses.
 » Le Théâtre doit verser le sel à plei-
 » nes mains. Tous ces ménagemens
 » d'une vaine délicatesse, tous ces
 » traits adoucis & enveloppés, man-
 » quent leur but. Et voilà, Messieurs,
 » ce qu'ont produit vos soins. Ne
 » m'en croyez pas sur ma parole, &
 » suivez-moi.

Une langue qui est dans toute sa force , a peu d'équivoques. Le génie , qui seul est le pere de cette langue , ne songe qu'à lui donner toute l'énergie dont elle est capable. Dans ses mains , toutes les expressions sont image. Les plus beaux tours sont les plus mâles.

Quand Corneille & Bossuet étonnèrent la Cour & la Ville des torrents de leur éloquence ; ravis de ces prodiges de leur langue, les François n'eurent pas trop de toutes leurs facultés pour les admirer. Ils ignoroient que les termes les plus nobles pussent avoir des applications dangereuses. Le sens propre se présente toujours le premier. Le figuré n'est l'ouvrage que de la pauvreté & du raffinement. Cette analogie qu'on a remarquée entre eux & certains objets , mais qui est dans les mœurs d'une nation , & non dans sa langue , n'est connue que la dernière. Il n'est

pas dans la nature du génie, toujours rapide , toujours emporté, de s'amuser, à chercher des rapports étrangers.

A peine le génie a brillé quelque tems , que l'esprit fonde un nouvel empire sur les débris du sien. Le goût que le premier a répandu , sert de baze à la puissance de son tyran. C'est presque en son nom qu'il s'empare des nations Sous cette puissance plus aimable , plus indulgente pour les passions , le raffinement présente à l'homme ces passions sous des couleurs plus douces. Il leur ôte ce ton revoltant , qui donnoit de la repugnance pour elles.

Ce changement dans les mœurs en produit un dans la langue ; on est aimable, on veut paroître modeste. On ne veut point qu'il en coute à la liberté avec laquelle on se livre à tous ses penchans. Si on en rougit en secret , on ne doit pas s'y exposer

en public. Il faut donc écarter tout ce qui pourroit y contribuer. On s'apperçoit que la langue, ou du moins certains mots peuvent reveiller en nous l'idée de ce qu'il y a de repréhensible. Ces mots ont donc un rapport, un sens, une analogie criminels. Peuvent-ils ne le pas être ? Ils nous font des reproches secrets, ils portent la rougeur sur notre front : n'en est-ce pas assez pour les procrirer ?

Les bienséances de style, dans leur causes & dans leurs motifs, ne sont donc qu'une invention du raffinement & de l'amour propre. Elles annoncent donc plutôt une dépravation générale, qu'une véritable réformation de mœurs. Nous disons plus, elles sont encore une cause de la décadence du beau, dans la Poésie Théâtrale.

Qu'une expression à qui l'on pourra donner un double sens, soit la seule propre à rendre une belle idée,

& fournisse une rime riche. L'Auteur pour ménager la délicatesse minutieuse des Comédiens , ou du public , se trouve dans un double embarras. Il faut rejeter une grande idée , & lui en substituer une autre ; ou celle-ci aura trop de rapport avec celles qui précèdent , ou elle fera trop foible.

Quant à la rime , ou il ne s'en présentera point , ou celle qui viendra est déjà employée plus haut. Le Poète a donc à sacrifier une pensée heureuse & sublime à une foible & médiocre , & vingt vers à refondre. Sa muse fatiguée d'un travail inutile , ne lui inspire que des images communes , que des expressious traînantes. Il voit lui-même dans sa correction , une glace , une langueur qu'il s'obstine envain d'en bannir.

S'il reprend ses pinceaux quand son dépit est calmé , un coup d'œil sur ce qui l'avoit allumé , l'empêche
de

de s'élever au grand. Oublie-t-il un moment ces entraves? Elles lui offrent encore leur poids au bout de cinquante vers. Qu'elles reparoissent ainsi quatre ou cinq fois dans une composition, je n'en demande pas d'avantage pour la faire siffler.

Je conviens qu'il ne faut pas s'en prendre uniquement aux Comédiens, mais ils y ont la plus grande part. Que de chicanes frivoles ne font-ils pas à ce sujet aux Auteurs?

Ces prétendues bienféances, dans les mœurs de la nation, & non dans le zèle des personnes de Théâtre, ne peuvent donc tourner à la gloire de celles-ci.



CHAPITRE XXII.

*De l'usage du Théâtre relativement
au Comédien.*

» **L**ES Comédiens ont un grand
» usage du Théâtre, qui leur suffiroit
» seul pour décider sûrement de ce
» qui doit plaire au public ou l'en-
» nuyer. Rien ne leur échappe de
» tout ce qui regarde la scène. Ils
» sont dans une habitude continuelle
» de juger des impressions que nos
» Poëmes dramatiques produisent
» sur les spectateurs. Ils savent com-
» ment on les intéresse. Enfin, un
» Acteur voit clairement que la Tra-
» gédie ou la Comédie qu'il va jouer,
» sera bien ou mal reçue : & cette
» certitude est le fruit de l'usage qu'il
» a du Théâtre.

Quand un Comédien s'en fait

honneur , ou il se borne à l'art de la représentation , c'est-à-dire , à tout ce qui convient à soi-même , ou à la scène , pour bien imiter ses personnages ; ou il entend par là , l'art du Drame , qui lui-même comprend la critique. Nous allons considérer l'usage du Théâtre en général , & ensuite sous les principales faces dont ces diverses acceptions sont susceptibles.

Qu'est-ce que l'usage en général ? Une routine aveugle , qui nous entraîne sans que nous sachions pourquoi ; qui détermine la volonté sans consulter la raison ; qui dirige nos actions sans égard pour le goût , pour la perfection , & pour nos intérêts. C'est un tyran qui nous force à tout ce qu'il lui plaît : sans droit , sans motifs , il exige une entière soumission. Sans principe il veut nous instruire.

Tel est un des premiers maîtres

du Comédien. Aussi malgré ses savantes décisions, les pièces qu'il a reçues font souvent l'objet du mépris public, & celles qu'il a le plus vantées, ont eu le moins de succès.

Sans doute que s'il a erré en faveur des Poèmes médiocres, ceux qui dans la suite ont été reconnus pour excellents, ne lui avoient pas échappés. Il est plus ordinaire de trouver beau ce qui ne l'étoit pas, que médiocre ce qui est beau. Nous allons nous convaincre, que non-seulement les Comédiens ont pris pour des chef-d'œuvres des Pièces qui n'ont pu avoir de seconde représentation; mais encore ont regardé, comme indignes du Théâtre, celles que le bon goût a placées au rang des chef-d'œuvres. » Qui croiroit, » dit l'Auteur *des Dégouts du Théâtre*, que l'*Œdipe* de M. de Voltaire, » c'est-à-dire, une de nos meilleures » pièces, fût d'abord refusée? Elle fut

» jouée par les *Petits Comédiens*, &
 » encore fallut-il un ordre de Mrs
 » les Gentils-Hommes de la Cham-
 » bre..... *Mérope* depuis effuya le
 » même sort. C'est à M^{lle}. Dumef-
 » nil que nous avons obligation de
 » l'avoir vu représenter. *Mélanide* a
 » été refusée. *Le Philosophe Marié*,
 » pendant trois ans, resta enseveli
 » chez un Comédien, sans qu'il dai-
 » gnât jetter les yeux sur cette
 » pièce.

N'est-il pas étonnant, qu'après
 tant de faux jugemens de la part des
 Comédiens, on répète encore sans
 cesse, que l'usage du Théâtre est une
 boussole sûre pour eux ?

Est-ce en voyant jouer, ou en
 jouant la Comédie qu'on acquiert cet
 usage ? Si l'Acteur joue, il est à son
 rôle ; le desir de le bien rendre est
 en lui la passion dominante. Toutes
 ses facultés s'y livrent de préférence.
 Les applaudissemens tiendront, si

l'on veut, le second rang. L'idée de la récompense se mêle naturellement à l'amour de la gloire. Mais l'ame de l'Acteur est fermée à tout autre objet : enforte qu'il lui seroit impossible , hors du Théâtre , de rendre compte de ce qui a plu dans son action ; si l'on excepte quelques coups de Théâtre , ou ces grands traits , qui ont, pour ainsi dire, leur fortune faite.

Il est rare de voir un Comédien simple spectateur sur son Théâtre , parce qu'il est rare que nous mettions notre état au nombre de nos plaisirs. Les raisons qui le déterminent à jouir du spectacle , sont d'un tout autre genre. Ce n'est guère que pour y voir le jeu d'un Acteur nouveau. Alors il n'est point occupé à tourner ses connoissances au profit de l'assemblée ; il les employe à juger l'aspirant & non à faire des similitudes.

Soit que l'Acteur représente lui-

même, soit qu'il suive l'action d'un autre; l'usage du Théâtre ne peut lui être d'aucune utilité, quand il s'agit de juger d'une pièce dramatique.

Pendant la lecture, peut-il faire assez d'attention à toutes ses parties pour décider du premier coup-d'œil, des effets qu'elles produiront ? Il pense 1°. à tout ce qui a rapport à lui ou à ses Confreres. 2°. Au goût du public. Deux idées trop différentes pour qu'elles ne s'affoiblissent pas réciproquement.

Le Comédien possède le local, j'ai presque dit la tactique du Théâtre, mais il est difficile de concevoir quelle lumière il peut en tirer pour l'appréciation des pièces. C'est lui seul qu'il regarde : c'est lui seul qu'il cherche à faire briller par le rapport des convenances. Ce rapport préside à sa toilette, à ses études : il lui prescrit la manière d'entrer & de se pré-

senter sur la scène, d'y venir à propos, d'y prendre la place qui lui convient. Outre qu'il n'y a rien en tout cela qui fasse présumer la moindre des qualités nécessaires à fixer le prix d'un Poème; cet art est peu de chose en soi, & n'est pas ignoré du dernier des Auteurs.

On ne peut pas étendre le local du théâtre à l'action distinctive des personnages. C'est à leur caractère, à leur dignité à la dicter, & c'est l'art du Poète. Quelques-uns même des plus célèbres, ont rompu les nœuds qui unissent cette action aux caractères, & leur Poème n'y a rien perdu, comme nous l'avons remarqué à l'égard de Rodogune. Si le Comédien a quelque idée de ce principe, s'il exige qu'on s'y conforme souvent, il fera faire bien de sottises.

Pour qu'un Acteur connût les moyens qui sont propres à toucher

(III)

le spectateur, il faudroit , 1°. Que la somme de ces moyens fût déterminée. 2°. Que les Poètes qui ont écrit jusqu'à nos jours , les eussent tous employés. 3°. Que du moins les beautés répandues dans leurs Ouvrages soient des modèles qu'il faille suivre servilement ; enforte que les premiers servant de pièces de comparaison aux derniers , il ne soit pas permis de mettre ceux-ci en œuvre sans les avoir pésés dans la balance des autres.

Les moyens de plaire ne sont limités que pour les génies médiocres. Il est à la vérité une espèce de beau, au-de-là de laquelle l'esprit humain s'égare & se perd. Mais s'il ne peut s'élever à une certaine hauteur, il n'est pas borné dans l'étendue : il se promène en souverain dans son immensité. Tous les objets qui l'y environnent sont soumis à son empire absolu. Les Poètes anciens, & ceux

du dernier siècle , ont parcouru une partie de ces régions fertiles ; mais dans cette partie même il est encore une multitude de sources à découvrir. Le flambeau du génie n'y brille jamais envain. L'abeille trouve des fleurs jusques dans les déserts.

Le beau est un Protée qui semble ne changer de forme que pour dérober son éclat. Mais le génie suspend ses mouvemens rapides , l'enchaîne , & d'un œil sûr pénètre ses charmes fugitifs. C'est un avare , qu'un héritier surprend enfin sur son coffre fort , & oblige à main armée de partager avec lui ses trésors.

Si l'empire du beau n'a de bornes que celles de la nature entière , comment cinquante Poètes que nous comptons tout au plus , en auroient-ils pu tarir les sources ?

Il n'est pas plus vrai que les traits brillants qui distinguent les Poètes qui ont paru avant nous , nous indiquent

la seule route à prendre en cette carrière. Quelques modernes , en petit nombre, ont imité les anciens, mais ils les ont presque toujours surpassés dans leurs copies , & alors même on ne doit imputer leur traduction qu'à une certaine paresse dont le génie le plus actif secoue le joug difficilement. La paraphrase lui offre des entraves. Que seroit - ce dans une imitation pure ? Une imagination forte médite les anciens, pour y découvrir le sceau de la nature. Mais c'est dans le vaste livre des êtres qu'elle puise l'énergie & le sublime. On lit pour raisonner & pour combiner. On voit pour sentir & penser.

Enfin , pour nous convaincre que les Poèmes déjà au Théâtre, ne guident point le Comédien dans le jugement qu'il veut porter de ceux qu'on y présente , il ne faut que réfléchir sur l'extrême différence qui se remar-

que dans les manieres des Auteurs, soit pour les sentimens , soit pour les pensées , soit pour l'expression. Les sujets sont-ils de même genre ? Les circonstances n'en sont pas. Sont-ce les circonstances ? Les sujets sont vus autrement. Non-seulement deux Auteurs ne voyent pas du même œil, mais un homme que deux événemens semblables auroient affecté pareillement , seroit un phénomène rare. Nous ne pouvons rester longtems dans la même affiette.

Dans les passions les plus connues nous nous proposons tous à-peu-près la même fin. Dans l'amour, c'est la possession ; dans l'ambition , les honneurs ; dans la haine, la vengeance. J'ai dit à-peu-près ; car il seroit aisé de prouver que chacun aime , hait , ou est ambitieux , selon son tempérament. Mais les différences sont plus frappantes dans la maniere d'expliquer ces sentimens. Celle-ci dé-

perd des lieux , des tems , des circonstances , des mœurs , du gouvernement , de la situation , du rang , de l'éducation , des talents. Ici l'œil se perd dans la multitude des nuances.

Entend-on par l'usage du Théâtre la Poétique elle-même ? Ce ne sera pas un avantage particulier au Comédien. Il y a peut-être un tiers des spectateurs qui le possède comme lui. & on ne niera pas que parmi nos Poètes il en soit qui sçavent mieux l'art théâtral qu'aucun Comédien. Mais cette connoissance n'est pas plus utile aux uns qu'aux autres. Nos Comédiens se rappellent d'avoir quelquefois invité des amateurs aux répétitions de nouvelles pièces. Rarement le public a joint son suffrage au leur. Il est sorti peu de Poèmes de la plume de nos Auteurs , dont ils n'ayent espéré un grand succès. Combien de fois ne se sont-ils pas

trompés ? On me permettra d'en marquer ici en passant , une des principales raisons. La foule des sentimens qu'ils ont éprouvés dans la chaleur de la composition, a réduit leurs organes épuisés à une espèce d'engourdissement. Dans cet état ces Poètes ont pris les suggestions de l'amour propre , pour des élans de l'ame. C'est pour éviter cette surprise que les grands Ecrivains laissent un intervalle assez long , entre la composition & la correction. Dans ce laps de tems les facultés sensibles réparent leurs forces , aux dépens de la prédilection paternelle.

Le flambeau de l'usage ne peut découvrir les ressorts du Drame. Plus il appelle l'esprit à son secours, plus il penche du côté de l'erreur , plus il s'éloigne de son but, qui est de combiner de profondes impressions, dont le germe est dans l'ame. Il n'y a nulle relation entre elles

& lui. L'établir leur juge, c'est donner au moucheron le prix de la force, au préjudice de l'éléphant. Un Drame n'est fait que pour le cœur. C'est à lui seul à l'apprécier. La critique, si susceptible de prévention, si facile à séduire, prend trop souvent le faux merveilleux pour le beau. C'est pourtant à son tribunal que l'usage pris dans le sens dont il s'agit ici, fait gloire d'appeller. C'est aussi pourquoi tant d'hommes d'esprit sont dédaigneux, & glissent sur des traits ravissants.

Nous remarquons dans tout ce qui nous environne, une vertu attractive & repulsive, qui ne paroît dans toute son énergie que quand elle agit directement sur notre âme. La présence des objets a seule ce rare privilège. Les sens sont leurs seuls canaux de communication. Telle étoit l'idée d'Horace, quand il disoit que le spectacle de la nature, offert à de

bons yeux , élève l'ame au véritable entoufiafme. * Et quand on prétendroit que dans ce paffage même le Poète accorde que l'instruction produit au moins quelques fentations , c'est affez qu'il les place au dernier rang , comme infuffifantes.

Si l'ufage du Théâtre n'eft d'aucune utilité au Comédien , pour juger fainement d'une pièce Dramatique, il eft aifé de prouver qu'il eft en lui un obftacle à de juftes décifions.

La théorie , nous l'avons déjà dit ailleurs , ne tend qu'à affervir le génie fous le joug péfant des règles , & femble n'être le partage que de froids obfervateurs. Ces faftueufes compilations ont toujours fuivi le fiécle des chef-d'œuvres , & n'en ont jamais produits. Un Poète occupé des prin-

* *Segnius irritant animos demiffa per aures;
Quàm quæ sunt oculis fubjecta fidelibus. . . .*
cipes

cipes de son art, ressemble à un grand Général, entouré de soldats timides, qui retiennent sans cesse les nobles transports de son courage.

La théorie ne refroidit l'enthousiasme qu'en émoussant le sentiment. Le Comédien n'acquiert la théorie que par l'habitude. Eh ! qui ne connoit ses funestes effets !

Nos premiers Comédiens m'ont dit plus d'une fois, que la plus ennuyeuse & la plus rebutante de leurs fonctions, c'étoit de jouer souvent les mêmes pièces, ou d'étudier des ouvrages de même genre. Il leur faut des efforts continuels pour remplir leur mémoire d'idées qui n'ont qu'une fin unique ; pour emprunter des situations toutes contraires à celles de leur ame ; enfin pour paroître embrasés du feu des passions au milieu de l'insensibilité, & de la langueur. Envain l'intérêt les encourage & les anime, envain leur pré-

sente-t-il en perspective les applaudissemens les plus flatteurs. Ces motifs, quelques puissans qu'ils soient, ne les arrachent pas toujours au dégoût létargique qui affaïsse leurs facultés. Delà ce qu'il en coûte pour se livrer à de nouvelles études : Delà les brusqueries qui leur échappent, les divisions, les rixes entre eux ; delà enfin, ces inégalités qu'on apperçoit si souvent dans leur jeu.

Tel est l'effet de l'usage & de l'habitude du Théâtre sur le Comédien ; effet si généralement reconnu, qu'il n'y a pas un Acteur, tant ils sont excédés de leur état, qui n'en prit tout à l'heure un autre moins lucratif, pourvu qu'il y fût exempt de contrainte, & de ce retour fastidieux des mêmes actions.

Ce seroit mal connoître l'essence de cette cruelle satiété, que de prétendre qu'un Acteur peut s'y souf-

traire quand les circonstances l'exigent. Cet ennemi de notre bonheur, né de la possession même, ne nous quitte plus, quand il s'est une fois emparé de nos cœurs. S'il étoit en notre pouvoir de l'en chasser, Ver-
rions-nous tant d'hommes comblés de biens, gémir d'une inertie d'organes, que tous les charmes de la diversité ne peuvent vaincre?



CHAPITRE XXIII.

*Si les Comédiens doivent prendre le
titre de Compagnie.*

NOUS avons dépouillés, dans les Chapitres précédens, les Comédiens des talens & du mérite que la prévention leur avoit accordés. Nous y avons été forcés en quelque sorte, pour entrer dans le détail des usurpations qu'ils ont faites sur le public, sur les Auteurs & sur le Théâtre. Usurpations qu'on fendoit principalement sur des talens & des services rendus aux mœurs. En prouvant le peu de solidité de ce fondement, nous avons fait voir de quel préjudice il étoit au Poëme dramatique. Enfin, pour achever cette démonstration, nous allons traiter dans ce Chapitre d'une nouvelle prérogative que les Comédiens s'arrogent.

Les idées qu'on attache aux mots d'une langue , étant fondées sur une convention générale entre une ou plusieurs nations , il est visible qu'on ne peut y donner atteinte , sans jeter ces peuples dans une confusion dangereuse & presque sans remède.

Le lien le plus doux , & le plus fort des hommes en société , est l'art de se communiquer mutuellement leurs pensées. Cet art a plus de charmes s'il est débarrassé d'un grand nombre de difficultés. Eh ! d'où peuvent naître celles-ci plus abondamment , que des différens sens attribués à un même mot ?

L'équivoque est une des premières preuves , nous le répétons , de l'appauvrissement & de la décadence des langues. Les mauvaises acceptions qu'on s'est accoutumé à donner à un terme , empêchent qu'on ne lui en donne de bonnes.

D'ailleurs quelle sûreté y a-t-il dans le commerce, quand les Monnoyes n'ont pas une valeur effective & constante ? Ici on se trompe l'un l'autre, en appliquant des idées différentes à ce qu'on se dit. Là le Négociant, victime d'une apparence illusoire, perd son bien s'il reçoit des monnoyes, & la confiance publique, s'il les échange contre des valeurs réelles.

J'ai dit en outre que la confusion opérée par l'abus des termes, étoit sans remède. On n'attache guère d'idées équivoques, qu'on n'y ait un intérêt particulier. Et on sçait que quand l'homme est guidé par ce motif, il suit le cours de ses desirs avec autant de rapidité que de constance.

Les langues les plus belles se sont altérées, ou même confondues en des nouveaux idiômes. L'on n'en a point vu reprendre leur premier lustre. La langue latine étoit déjà

avancée vers sa ruine, quand Quintilien en expliquoit les causes, & exhortoit la jeunesse Romaine à goûter les leçons du beau. Il fallut céder au torrent des choses humaines.

La France a dans son sein plus d'un Quintilien; mais la finesse, le papillonnage, le néologisme, ont fait des progrès; cette langue qui fit les délices de l'Europe entière, dégénère en une vaine délicatesse, en un puéril raffinement.

A qui s'en prendre? A l'abus des termes. C'est lui qui décourage le Philosophe, trop sérieusement occupé pour s'abaisser dans ses démonstrations, à la recherche d'un stile de ruelle. C'est lui qui a employé les mots les plus chastes à peindre les dérèglements d'une imagination licencieuse. C'est lui qui désespère l'Étranger, par les peines qu'il lui donne, de réunir, sous une même

expression , plusieurs idées contradictoires. Il précipite la révolution & confond les états. Il fait un Poëte du plus mince rimailleur , un Magistrat du moindre Officier de Police , enfin une Compagnie d'une troupe de Comédiens.

Qu'est-ce donc qu'une Compagnie ? C'est un corps composé de membres distingués par leurs fonctions ou par leur mérite personnel. Je ne crois pas qu'on me conteste cette définition, On sçait ce que c'est qu'un homme de mérite chez les sçavans. Nos Académies qui en sont composées , sont des Compagnies , dont il est d'autant plus glorieux d'être membre , qu'on n'y brille d'aucun éclat étranger , & que le sçavoir y est la première distinction. Si ces Corps prennent la qualité de Compagnies , qui pourroit la leur disputer ? Seroit-ce nos Comédiens ?

Entre ces Compagnies, les Cours
Souveraines

Souveraines, en qui reside une portion de l'autorité Royale, tiennent, sans contredit, le premier rang. Etre les dépositaires des constitutions de l'Etat, & des volontés supérieures de nos Rois, les organes de la Justice, les appuis du Trône, des Peuples & des Loix; voilà leurs fonctions. Qu'on ne nous accuse point d'en séparer le mérite personnel; les lumières qui ont toujours brillé dans ces Cours, les rendent plus respectables encore.

Ne seroit-ce pas profaner ces augustes Tribunaux que d'en approcher même les Comédiens? Ne seroit-ce pas comparer ces Globes lumineux, & bienfaisans, qui promènent leur immensité au plus haut des airs, avec ces atômes, dont la petitesse échappe aux regards, & d'un souffle est replongée dans le néant.

Tels on verroit auprès de nos Magistrats, les Comédiens accablés

sous le poids de leur orgueil infructueux , se perdre dans leur propre bassesse.

Je ne suis pas étonné que les Comédiens aient rejeté la dénomination de *Troupe*, qui leur est consacrée. Elle est une marque trop évidente d'une profession vile. Mais comment concevoir que leur vanité en ayant adopté une plus honorable, celle-ci serve de prétexte au public pour confirmer leurs préventions ?



CHAPITRE XXIV.

*Le sentiment , juge plus sûr que le goût. Celui-ci préféré au premier. Pourquoi ? Amour du Théâtre , funestes à ses progrès. Honneurs avilis en devenant trop communs. Cabales, Leurs effets , & les moyens qu'on employe pour les éluder.**

SI dans les tems, où le public ne suivoit que les impulsions de l'ame, ses jugemens ont été quelquefois démentis par la raison ; on ne doit

* Ce Chapitre , égaré pendant le cours de l'impression de cet Ouvrage, ne s'est retrouvé que quand il n'étoit plus tems de le mettre à sa véritable place , & on a été obligé de l'imprimer le dernier.

regarder ces erreurs que comme des accidens passagers , qui ne peuvent porter atteinte , ni à ses droits , ni à ses décisions. On est surpris que ce public , qui pour la plupart , est dépourvû de lumieres suffisantes , se trompe si rarement à apprécier les ouvrages d'esprit , leur juste valeur ; tandis que les Auteurs eux-mêmes n'en ont fait avant lui , que des éloges hazardés.

Outre que la représentation , pour nous renfermer dans le Théâtre , en mettant sous les yeux tous les ressorts , toutes les machines d'un Drame , affecte plus distinctement que la lecture ; il nous semble que le public est , dans son état naturel , éclairé par un guide plus fidèle que celui des Gens de Lettres. On comprend que nous voulons dire le sentiment , beaucoup plus difficile à sé- quirer que le goût.

S'il étoit possible que les Auteurs

fissent une entière abstraction des connoissances qu'ils ont du Théâtre, & de l'art Dramatique ; leurs arrêts mériteroient plus de confiance. Mais ces connoissances sont impérieuses. Elles appellent sans cesse au tribunal du goût, juge assez intégrè, pris généralement, & si partial, considéré dans chaque individu, qu'il est indéfinissable. Un Auteur, attaché à son système, ou entraîné par ses préjugés, ne prononce le plus souvent que d'après des rapports qui lui en imposent.

Le Public au contraire ne décide que sur les impressions qu'il éprouve. Celles-ci n'agissent sur l'ame que de la manière qu'elles le doivent. S'il en est de plus susceptibles que les autres, la différence est dans le degré, & non dans la nature de l'émotion. Cette sensibilité viendra, si l'on veut, de la délicatesse des organes. Il n'en sera pas moins constant,

qu'elle aura sa source primitive dans la beauté des objets qui nous seront présentés. Une ame , accoutumée à ne s'ouvrir qu'aux effets , les sent plus vivement. Nulle considération étrangère, ne l'occupe. Elle est concentrée dans ses sensations.

On en fait l'expérience , quand le Théâtre est ouvert au peuple. Il ne raisonne point, il se laisse toucher. Tout l'étonne , mais il n'applaudit qu'à ce qui excite le rire , ou qu'à ce qui le pénètre d'attendrissement & d'horreur. On a remarqué que les grands morceaux ne manquoient point leur effet sur lui. Le Théâtre demanderoit donc des cœurs toujours neufs : il seroit à souhaiter que nous fussions peuple à cet égard , & que nous eussions l'attention de nous maintenir dans une sorte d'ignorance. Nous en serions plus sensibles , & nos suffrages plus flatteurs.

Tant que l'art Dramatique n'a

été connu que par les génies qui le professoient, on rendit justice à leurs beaux Ouvrages. Le goût du Théâtre devint-il général ? Il peupla le Parterre de législateurs , qui ne s'y rendoient que pour étaler la sagacité de leur esprit , & de leur critique. La démangeaison de briller fit perdre le plaisir de sentir. Elle passa en habitude, qui elle-même dégénéra en satiété. On parut dégoûté des beautés déjà étalées sur la scène. On courut encore au Théâtre, mais on n'y trouva plus le même plaisir.

Ce changement, dans les dispositions des spectateurs, en produisit nécessairement dans les Poètes. La froideur des uns affoiblit la fougue des autres. Ceux-ci applaudirent moins ; ceux-là, travaillèrent moins à être applaudis. Plusieurs d'entre ceux qui auroient réussi dans cette lice , n'y étant plus retenus par l'espoir d'une

juste admiration , ambrassèrent d'autres genres.

Si quelques-uns cédèrent à leur penchant ; ils sentirent la nécessité d'innover pour plaire, & pour triompher d'un refroidissement universel. Ils abandonnèrent les routes battues ; préférèrent le plus piquant au plus agréable ; le mélange confus des teintes , aux charmes d'un coloris naturel , la multitude des incidens , au doux prestige d'une action simple ; enfin , le merveilleux au beau.

Je n'ignore pas que cette ardeur pour les découvertes , en a présentée d'assez heureuses. Mais qu'on leur compare les foibles copistes qui ont suivi leurs inventeurs , & l'on sera convaincu qu'elles ont été plus séduisantes qu'avantageuses.

L'usage fréquent du Théâtre a encore un autre inconvénient. On y puise des idées de l'art , on se rem-

plit du talent des Acteurs. Toutes imparfaites que soient les premières, on ne laisse pas d'en faire la mesure de ses suffrages. Il est aisé d'imaginer combien elles enfantent de faux préjugés dans les jeunes gens, & même parmi le commun des spectateurs.

Si l'on en excepte les Journalistes, qu'est-ce qui fait la critique de nos pièces nouvelles, dans le Parterre, ou par la voie de l'impression ? Des Ecoliers, des Enfans qui ont à peine une teinture des Lettres. On entend rarement un connoisseur analyser au Théâtre. Si la pièce est bonne il la suit, l'admire avec ravissement. L'attention, le plaisir de l'ame sont muets, & ne se manifestent guère que par des mouvemens involontaires. Si elle est mauvaise ? Elle ne l'est pas en tout. Moins il y a d'endroits qui le flattent, plus il s'y arrête. S'il est distrait par les autres, son esprit est de nouveau

entraîné dans une foule de réflexions que leur différence amène naturellement, il se dédommage, en pensant, d'avoir moins d'impressions qu'il n'en espéroit.

La jeunesse au contraire crie, & s'échape en traits malins. D'ailleurs, avide de gloire, elle étoit y atteindre par des décisions hardies. Il arrive presque toujours, qu'occupée uniquement de ce qui la blesse, elle est peu capable de goûter le reste. De foibles lueurs l'avenglent. Elle aspire au mérite de passer pour avoir du goût. Il est plus aisé de s'en supposer que d'en acquérir. Elle en connoît le nom, c'en est assez à son gré. La voilà établie juge du génie, d'une manière plus honorable que par le sentiment, qui ne laisse rien à faire à l'esprit.

La réputation de l'Acteur achevera la séduction. S'il joue bien, on l'applaudira, de sorte qu'il apperce-

vra que c'est lui plus que la pièce. Cette injurieuse distinction offense les Auteurs & les spectateurs éclairés. Les uns en sont tellement indignés qu'ils ne la perdront pas de vûe au milieu de leurs compositions. Ils effacent de beaux morceaux dans la crainte qu'ils ne les compromettent. Ou ils en feront en faveur de l'Acteur, pour que leur ouvrage ait au moins cette espèce de mérite. Ici ils sacrifient de vraies beautés. Là ils s'épuisent en vains efforts, parce qu'ils envisagent moins leur propre gloire, que celle du Comédien ; motif qui éteint l'enthousiasme.

Quant aux amateurs ; des suffrages si injustement distribués, les préviennent contre les juges. Ils plaignent les Poètes, oublient l'Acteur, sont peu frappés du spectacle, & finissent souvent par s'en dégoûter.

Si au contraire le jeu est foible, les chef-d'œuvres de la scène ne

font pas épargnés. Le mécontentement semble retomber sur eux. N'est-ce pas une véritable profanation, qui humilie les Auteurs & désespère les Amateurs ? Oseroit-on dire que le Théâtre n'en souffre pas infiniment , ou que nous exagerons ? N'avons-nous pas des Comédiens inégaux dans le même rôle, & moins applaudis un jour que l'autre ? N'a-t-on pas vu des Poètes irrités de ces négligences , en faire éclater leur dépit en plein Théâtre ?

Que seroit-ce, si cette multitude de Livres, qui traitent des principes du Drame , tomboit entre les mains du public ? Ils lui donneroient plus de confiance en sa théorie, il ne parleroit plus qu'éléments : il leur conféreroit sans cesse toutes les parties d'une Tragédie ; le tems que dure un spectacle ne seroit employé qu'à des disputes sur l'art d'attendrir & d'émouvoir , qu'à des puériles discussions

sur les fautes que l'Auteur pourra avoir commises. Les facultés de l'ame, assoupies dans un fatras de sophismes, seront à peine éveillées par les éclairs du génie. L'analyse continuera ses combinaisons jusqu'à la fin de la pièce, sans avoir permis la moindre émotion.

Que le Lecteur prononce sur ce partage ridicule des applaudissemens, sur le découragement où nos demi-connoissances doivent jeter les Poètes, & sur les suites qu'elles ont à l'égard du Théâtre. Pour moi je ne puis m'empêcher de répéter que l'art Tragique se propose d'ébranler l'ame par de violentes secousses ; que le sentiment perd de son activité à proportion que l'esprit fait des progrès ; que le goût analytique est le plus cruel fléau de l'imagination & de l'enthousiasme ; que c'est à l'empire qu'il exerce de nos jours sur le Parterre, qu'il faut attribuer en par-

tie , la foiblesse de nos Poèmes , & la décadence du Théâtre.

Doit-on s'étonner que ceux qui s'adonnent à ce genre périlleux , prennent presque autant de soin de gagner les spectateurs , que de composer de bons ouvrages ? Ils n'en portent que de jugemens hazardés. Il est donc plus essentiel d'en attirer le grand nombre dans son parti , que de leur plaire. On est plus sûr d'y parvenir par des caresses que par des beautés. On prodigue les unes , sans trop s'attacher à se rendre digne des autres. De-là ces brigues qui nous divisent en autant de factions , qu'il y a de prétendans. Les talens ne font plus de rivaux , mais des ennemis. Les Muses , ces filles de la paix , sont continuellement sous les armes. Acharnées bassement les unes contre les autres , elles ne cherchent qu'à s'entre-détruire.

O vous ! Sages de l'antiquité , qui

regardiez les Lettres comme le plus solide fondement des sociétés, comme l'œil universel de la sagesse, le trône des mœurs, & un lien sacré du genre humain. Paroissez dans ce siècle que vous avez éclairé. Vous verrez en frémissant, qu'elles n'y font souvent que des mégères, vomies pour l'opprobre & la désolation de l'humanité. Non, non : restez dans la nuit paisible de vos tombeaux. Ce spectacle affreux vous feroit regretter d'avoir joui encore une fois de la lumière.

Nous ne dissimulerons point que les Auteurs n'aient une part, même considérable, à ces guerres honteuses qui déchirent la république des Lettres. Mais si d'un côté l'envie s'élève d'elle-même contre des triomphes qui la blessent ; de l'autre, la gloire dispensée avec peu de ménagement & d'équité, est un

larcin que l'amour propre souffre impatiemment.

Pour prévenir ici toute maligne interprétation, nous déclarons qu'en traitant cette matière, nous n'avons en vûe que ce public qui abuse chez nous, comme ailleurs, de la liberté des suffrages, pour les prodiguer sans raison, ou pour en faire une mauvaise distribution, de quelque manière que ce soit. Un des éloges le mieux fondé de notre siècle, c'est que les Nations de l'Europe sont gouvernées par des Souverains qui s'empressent d'accueillir les talents, & de les combler de bienfaits. Cette idée de la véritable grandeur, anime ceux qu'ils commettent aux différentes branches de l'administration. Ils se disputent l'honneur d'entrer le plus parfaitement dans les desseins de leurs augustes Maîtres. Après avoir mis aux pieds de leurs Trônes

Trônes, ce tribut d'admiration & de respect, rentrons dans notre sphère.

Une injuste dispensation a fait naître ces cabales, qui, parmi nous, s'intéressent au succès, ou à la chute des nouveautés. Nous convenons que le public entier n'y entre pas toujours. Mais il y a communément une ligue favorable, & une ligue ennemie. L'une & l'autre l'emportent sur la petite portion des spectateurs désintéressés. La suite ordinaire de ces combats divers, c'est la confusion, que la plus exacte police a peine à dissiper.

Quelles précautions ne prend-on pas pour éviter les pièges & les cris de la cabale? Néricault Destouches, crut devoir donner sa Comédie de *L'Ambitieux & de l'Indiscrette*, sans la faire afficher. Son exemple a été suivi de plusieurs Poètes : quelquefois la prudence exige qu'on garde

l'incognito, comme Fuselier l'a gardé jusqu'à la vingtième représentation d'une de ses pièces, (c'étoit *Momus Fabuliste*).

L'un de ces Auteurs a reculé l'instant agréable d'apprendre au public, qu'il s'étoit occupé de ces plaisirs. On sent combien ses détours coûtent à l'amour-propre. L'autre a été obligé de sacrifier longtems sa gloire pour en jouir sans trouble. N'est-ce pas payer bien cher ses succès que de n'oser les avouer ? N'est-ce pas affaiblir l'ame que de la priver du prix de ses travaux ? Et on est assez injuste pour reprocher à nos Ecrivains leur médiocrité ! Comment pouvons-nous voir, sans rougir, ces ruses qu'ils sont contraints de mettre en usage pour échapper aux traits de notre malignité ? Ce sont autant d'accusations sans réplique, autant d'outrages que nous avons soin d'écarter, ou même de ne pas appercevoir.

Quand on est capable de se prévenir , on n'est pas digne d'être juge. On ne l'est plus quand on a un autre intérêt que celui de la justice. Le public prétend-il conserver ses droits en abusant ? prétend-il qu'on veuille lui plaire , si l'unique moyen d'y réussir est de le corrompre ? S'il est plus facile de le tromper que de bien faire ? Il est pourtant dans ce cas. Aussi les ouvrages sont foibles , parce qu'on ne daigne pas les travailler. Les factions sont fréquentes , parce que le nombre des créatures supplée à celui des beautés. On foule aux pieds les lauriers du Théâtre , flétris par une impudente prodigalité. C'est ainsi que Néron avilit le triomphe en l'accordant à un Eunuque. Ces acclamations , ces demandes d'Auteurs , honneurs qu'on n'a pas faits aux Corneille , aux Racine , aux Molière , ne signifient plus rien , sont tombés dans le mépris. On a

relâché , usé tous les ressorts de l'ame.

Je crois voir des Athéniens élever plus de trois cents statues au seul Démétrius-Poliorcète. Des Romains accabler d'éloges & d'apothéoses les moins estimables de leurs Empereurs. Ce Démétrius, ces Empereurs méprisoient des peuples qui ne mettoient point de bornes à leurs flatteries. Les honneurs qu'elles inventèrent , perdirent tous les charmes qu'elles devoient à une économie modeste & éclairée.

C'est ce qui est arrivé à notre Théâtre. On ne sçait plus accueillir les germes du talent que par des éclats convulsifs, & des exagérations. Ceux qu'on en honore en font raffa-fiez dès leur entrée dans la carrière. Ils n'y ont plus de motifs d'émulation , n'y sont point soutenus par l'espoir d'un succès qui ne peut plus s'accroître. La gloire les enivre, les

suffoque, & ne les aiguillonne point. Quand on n'a plus rien à prétendre, on doit jouir dans une molle oisiveté. C'est ainsi que nous étouffons nous-mêmes les talents naissans. Quels maux n'en résultent-ils pas ?

Les Poètes qui ne sont que spectateurs de ces abus des honneurs & des suffrages, ne regardent le Parterre que comme une Courtisane, dont la beauté frappe d'abord, & en qui une facilité qui éteint le desir, révolte aussi-tôt. On est tenté de lui plaire au premier coup-d'œil. La réflexion apprend qu'on doit en être peu flatté. Si elle n'empêche pas quelques démarches, elle glace l'imagination : on demande avec indolence ; la victoire même est mêlée d'amestume, & de confusion.

Nous n'entendons pas mieux nos intérêts dans la conduite que nous tenons avec les Comédiens. Nous semblons n'aller au spectacle que

pour eux. Presque seuls , ils nous occupent quand nous en sommes sortis. Ceux qui ont la vogue paroissent ils sur la scène ? Un bruit terrible les arrête plusieurs minutes : ils oublient l'esprit de leur rôle : ils sortent de l'état où ils s'étoient mis avant d'arriver : ils n'y rentrent qu'avec effort , & souvent aux dépens de la vérité & de l'illusion. L'idée avantageuse qu'on leur donne d'eux-mêmes , ralentit l'ardeur de la mériter. Elle porte le trouble dans leurs sens , & altère leurs organes. La première scène finit , sans qu'ils aient pu revenir de cette espèce d'ivresse. Elle est trop dans la nature pour qu'on soit le maître de s'y refuser. Les Acteurs eux-mêmes avoueront ces effets d'une prévenance maladroite.

On intrigue aussi pour eux. Chacun a ses partisans. Le besoin de les multiplier sembleroit déterminer les Co-

médiens à une plus grande application. Mais ils ont des moyens moins pénibles; il est naturel de les employer. Quelques commodes qu'ils soient, ils exigent des soins & des complaisances, & c'est autant de perdu pour leurs études.

Les adulations outrées vont plus loin encore. Elles leur inspirent le mépris des ordres supérieurs, interrompent le cours des représentations, & font retirer, de dépit, des sujets nécessaires à la scène. Qui soulève les Acteurs contre les loix? L'importance qu'on a inconfidément attachée à leur profession. Qui les enhardit à manquer de respect à leurs Juges? Ces Juges qui ne sçavent pas se modérer eux-mêmes. Qui fait douter si les Comédiens sont dévoués aux plaisirs de la société, ou si elle l'est aux leurs? C'est elle, en comblant sans réserve, d'éloges, d'honneurs, & de présens, des gens qu'il ne faut

encourager qu'en raison de leur dépendance , & qu'autant qu'ils ne s'écarterent pas de leurs devoirs.

Que penseront nos Neveux, s'ils apprennent que quand des Acteurs ou des Actrices, avoient mérité d'être punis, ils se voyoient jusques dans leur prison, une espèce de cour ? Que leurs maladies nous caufoient la plus vive tristesse, & que leurs Confrères ne pouvoient ouvrir la scène qu'auparavant ils n'eussent dissipé nos alarmes par des nouvelles consolantes ? Nos descendans seront forcés d'avouer que la Nation s'opposoit elle-même à ses plaisirs, méconnoissoit ses droits, & ignoroit que l'économie , & une sage distribution , donnent seules à la gloire & aux récompenses, l'éclat qui les fait briguer avec enthousiasme.

F I N. *h*











